DE

# L'EXPÉDITION D'AFRIQUE

EN 1830.

PAR

ÉDOUARD D'AULT-DUMESNIL

Paris
Delaunay, éditeur

1832

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

I

# PRÉFACE.

Ceci n’est que le recueil de neuf articles que nous avons publiés dans l’Avenir sur l’expédition d’Afrique. A la demande de plusieurs lecteurs de ce Journal, nous avions pris l’engagement de réunir ces feuilles éparses, pour en former une petite brochure qui seroit vendue au profit des blessés nécessiteux de la campagne d’Alger ; c’est cette dette contractée envers le malheur que nous venons acquitter aujourd’hui. Nous savons que mettre ce livre à prix au nom de la charité, c’est lui donner une valeur qu’il n’a pas autrement ; mais nous savons aussi que ce ne sont pas des reproches que nous devons craindre d’en recevoir du public. Après la vente de cette édition, tirée à trois mille exemplaires, nous rendrons compte dans un journal de la répartition que nous aurons pu faire de la somme recueillie.

## II

Ce récit, beaucoup trop abrégé, avait aussi été publié, au moins en grande partie, par la Gazette Littéraire, qui l'avait spontanément emprunté à l'Avenir. Nous sommes heureux d'avoir une occasion de remercier cette feuille hebdomadaire, qui a cessé de paraître momentanément, de s'être associée à nous dans l'intérêt de la vérité historique.

D'autres ont été comme nous, et avec plus d'étendue, les narrateurs de ce qu'ils ont pu voir pendant la campagne d'Afrique. Ce n'est pas à nous à évaluer le poids de leurs divers témoignages ; c'est le public, au tribunal duquel nous avons tous déposé, qui est leur juge et le nôtre. Mais nous devons un avertissement à ce tribunal. En publiant un recueil d'Anecdotes historiques et politiques pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger, M. Merle a pris le titre de secrétaire particulier de M. le comte de Bourmont. À la faveur de ce titre, ces anecdotes usurperaient une autorité à laquelle elles ne peuvent pas prétendre. M. le maréchal de Bourmont n'eut point de secrétaire particulier pendant la campagne d'Afrique : son fils aîné : qui étoit son aide-de-camp, lui en tint lieu. Nous avons

accompagné le maréchal partout durant toute l'expédition, et nous devons affirmer que M. Merle ne l'a suivi ni à bord du vaisseau amiral, ni au débarquement sur la côte d'Afrique, ni à Staouéli, ni à Sidi-Khalef, ni devant le château de l'empereur, ni dans la Cassauba, ni au pied de l'Atlas. M. Merle est demeuré jusqu'après la prise de la ville, dans la presqu'île de Sidi-Ferruch, d'où il est venu ensuite s'embarquer à Alger pour retourner en France : où et comment auroit-il donc rempli les fonctions de secrétaire particulier du maréchal de Bourmont ?

Obligé de nous renfermer dans les bornes d'un journal quotidien, nous n'avons pas pu donner à cette publication les dévéloppements qu'elle réclamoit de nous. On ne trouvera donc ici que le sommaire d'une relation de la campagne de 1830 en Afrique. Les notes que nous avons ajoutées à cette nouvelle édition de nos articles publiés dans l'Avenir sont, pour la plupart, de véritables additions au texte. Le désir de le reproduire dans son intégrité, tel qu'il a paru d'abord, nous a seul empêché de fondre ces notes dans l'ensemble de notre récit. Si nous ne faisons pas un appel à l'indulgence du public,

c’est que l’intention qui a inspiré la réunion de ces feuilles en est elle-même l’excuse. Nous avons au moins la conscience qu’il n’y a pas un mot dans ce bref aperçu qui n’exprime ce que nous croyons être la plus scrupuleuse vérité. Le lecteur reconnoitra si la position où nous nous sommes trouvé placé au quartier général de l’armée d’Afrique, en nous mettant à même de beaucoup observer, nous a laissé toute l’impartialité de notre jugement. Nous avons eu la volonté de nous élever et de nous soutenir à la hauteur d’une critique toujours inflexible ; et nous ne pensons pas avoir autorisé qui que ce soit à nous accuser d’en être descendu, au souvenir même de l’amitié qui nous unissoit à un généreux jeune homme mort pour la gloire française et dans la foi catholique. Si notre récit est libre des affections de notre tueur, qu’importe au public que, foible aux séductions du malheur, nous nous attachions plus étroitement encore à une famille avec laquelle nous ne nous consolons que devant Dieu de la perte d’Amédée de Bourmont. Nous espérons qu’on rendra justice d’ailleurs à notre pensée complètement indépendante des partis politiques. Nous aussi

nous avons cru à autre chose qu'à ce qui demeure éternellement : mais nous avons peut-être acquis le droit de dire que les leçons du temps n'ont point été pour nous comme si elles n'étoient pas ; et ils sont déjà loin dans le passé les jours où nous ne gardions pas toute notre foi poux Dieu, la justice et la liberté. Rédacteur de l'Avenir, et membre du conseil de l'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse, nous vivons en communauté de croyances et de principes avec l'homme de génie qui est notre guide commun, et avec ceux qui ont daigné nous appeler leur ami.

Pour donner un démenti catholique à des rumeurs ténébreuses, le journal dont nous reproduisons ici quelques fragments s'est imposé un silence temporaire, jusqu'à ce que la décision de notre Père sur la terre ait ôté à nos persécuteurs tout prétexte de calomnier notre foi. Notre silence sembloit imposer à ceux qui se sont faits nos adversaires le devoir de l'imiter mais, quoiqu'un journal charitable, et qui s'appelle l'Ami de la Religion, nous poursuive au contraire depuis que nous avons déposé la plume avec un nouveau courage, qui ne petit pas manquer de lui faire

le plus grand honneur ; quoique nous venions d'avoir connoissance que, dans l'introduction d'un ouvrage inspiré par la prétention de combattre la doctrine de la certitude exposée par M. Gerbet, le révérend père Rozaven, assistant du général des Jésuites pour la France inculpe des mots pris çà et là dans l'Avenir, nous ne répondrons pas plus aux attaques, aux insinuations calomnieuses[1] de l'un qu'aux inculpations de l'autre. Catholiques, nous n'avons rien à ajouter à ce cri qu'avant de nous taire nous avons fait entendre trois fois : ROME ! ROME ! ROME!

---

(1) Voir l'Ami de la Religion, du mardi 20 décembre 1831.

DE

# L'EXPÉDITION D'AFRIQUE

# EN 1830.

## PREMIER ARTICLE.

Quand le jour en sera venu, l'histoire racontera ce que fut la campagne d'Alger, encore si mal appréciée aujourd'hui. C'est l'œuvre du temps d'effacer toutes les impressions mensongères que les passions et les intérêts ont eu hâte de multiplier[1]. Mais il est permis sans doute de

---

(1) Ces lignes furent écrites dans l'Avenir, le 26 mai 1831. Depuis cette époque, la vérité s'est fait jour à travers toutes les impressions dont nous déplorions alors les effets. Les événements plus connus sont mieux appréciés ; la justice distributive a commencé à faire la part de la marine et de l'armée dans la reconnoissance publique, selon les services que l'une et l'autre ont eu occasion de rendre. La gloire de l'expédition d'Afrique, que le gouvernement a fait la faute, de répudier, est devenue ce qu'elle devoit être, populaire et nationale, en dépit et de ceux qui désiroient la confisquer à leur profit, et de ceux qui s'en montroient jaloux au point d'en vouloir ternir l'éclat. On semble consentir à se laisser éclairer par la lumière que M. le maréchal Clausel a jetée sur la question de la colonisation d'Alger. Le ministère s'apercevroit-il enfin que ce beau pays peut être autre chose que le Botany-Bay de la France ?

préparer le jugement épuré des siècles, en racontant ce que l'on a vu avec toute la fidélité dont on est capable. Étranger, grâces à Dieu, aux illusions des partis, nous aspirons il nous élever au-dessus de toutes les considérations d'un ordre inférieur, pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble d'une expédition plus glorieuse que célébrée. Offrir, dans le cadre d'une esquisse rapide une idée à peu près complète de l'exécution d'une grande pensée, tel est notre seul but.

Si l'on s'étonnoit de nous trouver quelquefois en contradiction avec, les récits officiels et officieux, sources de l'opinion erronée qui a pu s'accréditer à l'égard de l'expédition d'Afrique, que ce ne soit pas un motif de rejeter notre témoignage ; chaque préjugé que le temps usera laissera voir, en s'effaçant, ce qu'on doit inférer de nos assertions contraires à certaines préventions d'une contagion peut-être inévitable d'abord. Trop souvent les lettres écrites d'Alger ne se bornoient pas à n'être que ridicules ; et nous devons le déclarer aussi, les rapports officiels des opérations de la flotte et de l'armée n'ont pas peu contribué à égarer l'opinion publique. Nous pourrions comparer l'effet de ces bulletins, à celui d'une lunette d'approche dont on appliqueroit successivement à l'œil les deux extrémités : ceux de l'armée navale grossissent les objets, tandis que ceux de l'armée de terre les rapetissent.

Il faudroit remonter jusqu'à l'avènement de Hussein-Pacha au pouvoir pour assigner l'origine des griefs dont les conséquences lui ont été si fatales. Mais ils datent surtout de 1824 alors que des perquisitions furent exercées dans notre maison consulaire à Bône, que des autorisations illicites de séjour et de commerce sur cette côte furent accordées

à notre détriment, et qu'un droit arbitraire fut exigé sur des marchandises au compte de l'agent des concessions françaises. En 1826, un attentat plus grave fut commis par la piraterie algérienne. Quoique couverts du pavillon et de l'égide de la France, des navires appartenant à des sujets du père de la chrétienté furent capturés, et on refusa de les restituer. D'autres violations de nos transactions avec les régences africaines eurent encore lieu. Notre souveraineté, acquise depuis bientôt quatre siècles, sur une petite partie de la côte septentrionale d'Afrique, ne fut plus respectée. Au mois d'avril 1827, le dey lui-même fit un outrage inexcusable au consul-général de France. Celui-ci reçut ordre de son gouvernement de quitter Alger; il partit, et l'établissement français de la Calle fut incendié et ruiné. Un blocus maritime devant Alger dut être la première mesure à laquelle on eut retours. Mais on reconnut bientôt l'inefficacité de cette croisière, qui absorboit sans résultat plus de sept millions par an, On voulut cependant essayer d'une dernière démarche. Au mois d'août 1829, les réclamations de la France furent portées au dey dans sa Cassauba. Mais il ne répondit que par le refus d'y faire droit et par le feu des. batteries algériennes dirigé sur le vaisseau parlementaire français, à la vue d'une voile anglaise et d'une voile espagnole[1].

Sans doute si la France n'eût pas été préoccupée de l'imminence d'une révolution intérieure, elle se serait

---

(1) L'existence même de la puissance, algérienne, telle que, le monde chrétien avoit permis qu'elle s'établit, étoit un crime permanent de lèse-humanité et de lèse-civilisation, Remercions Dieu de s'être servi du bras de la France pour faire justice de ce long attentat contre la société.

écriée comme un seul homme : « C'est à moi que s'est attaqué l'ennemi de la civilisation chrétienne ; c'est à moi qu'est réservé l'honneur du jour prédestiné à l'expiation d'une barbarie trop long-temps soufferte. Il n'y a plus qu'à invoquer le Dieu des armées, et à mettre à la voile. » Mais il s'est rencontré que l'heure approchait où l'ancienne, royauté devait être précipitée dans l'abîme vers lequel un aveuglement incurable la conduisoit depuis long-temps. Un ministère nouveau venait d'être appelé brusquement à la direction des affaires. Mais il ne suffit pas, pour composer un ministère, d'installer un honnête homme dans chaque hôtel ministériel. Une harmonie préalable de volontés doit être recherchée et constatée avant qu'on puisse exiger d'elles une action satisfaisante. Cette condition essentielle, qu'on ne peut jamais négliger sans imprudence, ne saurait être omise impunément, lorsqu'il est évident que l'administration appelée à diriger les affaires aura contre elle la majorité parlementaire. La royauté se trouvoit donc engagée dans une impasse, et le ministère de son choix en butte à tous les traits d'une opposition jusqu'alors inouïe depuis la réapparition de la maison de Bourbon, lorsque le dey d'Alger, refusant d'admettre les justes réclamations portées par M. de La Bretonnière, venait de faire au vaisseau parlementaire français une insulte solennelle. Si nous insistons sur la coïncidence des embarras que suscitait au gouvernement l'état intérieur de la France avec la nécessité de prendre un parti envers la régence algérienne, c'est dans la conviction où nous sommes que la moindre difficulté de l'expédition d'Afrique ne fut pas de l'entreprendre. Les conjonctures étoient devenues telles que l'inaction extérieure sembloit être le rôle obligé du nouveau ministère. Il y auroit donc injustice aujourd'hui à lui reprocher d'avoir

laissé sommeiller momentanément la pensée de châtier l'insolence du dey. Ce n'est pas que nous ne voyions dans la nécessité où se trouvoit alors la France de se dessiner en face d'Alger que le besoin de venger une insulte partie de trop bas pour arriver jusqu'à notre honneur national ; mais c'était une occasion légitime de revendiquer les droits trop long-temps outragés de l'humanité, de restituer au commerce de la Méditerranée sa sécurité, de retrancher la source de tant d'avanies , d'affranchir l'Europe des plus honteux tributs, et enfin de replanter la croix sur cette belle côte, où la barbarie témoignoit de son absence. C'étoit une gloire dont la France étoit digne; l'orgueil de cet aveu nous est permis aujourd'hui. Nous pouvons dire qu'elle est nôtre, la gloire pure et chrétienne de cette conquête libérale. C'est une inspiration catholique que nous avons eu mission de réaliser.

Dans les derniers mois de l'année 1829, le gouvernement fut plus d'une fois défié par ses adversaires d'en finir avec Alger, en conservant intact le dépôt de l'honneur national. A les entendre, dans leurs provocations fréquentes à la justice du canon, eux seuls avoient le sentiment de la dignité du pays, eux seuls en étoient jaloux. Les escarmouches de l'opposition qui assailloit alors le ministère ne furent pas toujours de bonne guerre. Mais elle est surtout inexcusable la violence avec laquelle fut accueillie là résolution décisive du gouvernement dès qu'il l'eut manifestée. Qu'on eût essayé à droite et à gauche de renfermer dans le cercle étroit d'une question de parti une haute question, dont la solution, telle que l'événement l'a produite, se rattache peut-être aux destinées générales de l'humanité, c'est ce que nous avons vu sans étonnement et sans indignation : cela devoit être. Mais ce que rien ne sauroit excuser,

pas même la défiance des projets du gouvernement déchu, c'est le tourment imposé aux oreilles vraiment françaises d'entendre toutes ces prédictions impies contre un projet nécessaire et généreux. Ce scandale donné au monde par la France est né du malheur des temps que nous avons traversés. Mais c est en vain que, pour en décliner la responsabilité, à l'expression de vœux criminels on opposerait l'indiscrétion d'espérances coupables : si quelques voltigeurs de l'absolutisme ont pu rêver qu'à l'aide de nos baïonnettes victorieuses ils feraient faire face en arrière à la société, des hommes à prétentions libérales ne devoient pas s'en autoriser pour montrer la côte d'Afrique protégée contre la valeur française par toutes les chances sinistres que l'imagination avoit pu inventer. Le blâme ne sera pas plus épargné aux auxiliaires du despotisme turc qu'aux champions de l'absolutisme français. Mais détournons nos regards des tristes effets des passions violentes qui, des deux extrémités de la société, se menacoient au détriment de toute pensée indépendante de leurs haines. Puisse le temps qui balaie toutes les petitesses, en effacer aussi le souvenir, et la mémoire des inspirations, quelles qu'elles soient, qui se sont produites en dépit de ces entraves, être seule impérissable !

On n'ignore pas que, durant le cours de notre longue altercation avec la régence, le gouvernement avoit déjà essayé de projeter quelque tentative sérieuse antérieurement à l'époque dont nous nous occupons ici. L'unique conséquence de ces velléités d'agir fut de provoquer une première recherche de documents[1]. Mais qui a couvé la pensée

---

(1) Il est juste cependant de reconnoitre que M. le marquis de, Clermont-Tonnerre, chargé du portefeuille de la guerre, s'étoit

d'une solution péremptoire ? qui a rassemblé et réuni en corps de projet les éléments d'une entreprise digne de la France ? qui a lutté seul d'abord contre une prévention universelle, spécieusement appuyée sur une base historique ? qui n'a cessé de proposer, en face d'une opposition passionnée, et qui a fini par persuader de se mettre enfin à l'œuvre ? L'histoire dira que ce fut celui-là même qui eut mission de féconder cette grande pensée sur la terre d'Afrique. Il ne fut peut-être pas, moins difficile d'emporter ce premier succès que de foudroyer Alger. Quiconque a pu voir et entendre sait que la justice dont nous n'hésitons pas à être l'organe n'est que l'expression d'un fait incontestable. La gloire du destructeur de la piraterie barbaresque n'avoit pas besoin d'être protégée par le malheur(2).

C'était une opinion généralement professée dans le corps d'ailleurs si éclairé de notre marine que la côte d'Afrique étoit à peu près inabordable à une flotte considérable, chargée de débarquer une armée nombreuse. Les exceptions à cette prévention générale sont d'autant plus flatteuses pour ceux qui y ont donné lieu que l'événement n'a pas justifié l'opinion universellement soutenue, quoique l'année 1830 eût été extraordinairement défavorable

---

occupé d'un projet d'attaque contre Alger avec une attention dont on, lui doit tenir compte. Des documents dont on fit usage plus tard, furent alors recueillis par ordre et sous les yeux de ce ministre.

(2) Mais, si le malheur protège la gloire du maréchal de Bourmont, sa vie privée surtout sembloit inattaquable sous cette égide ; cependant l'auteur, qui n'est pas anonyme pour nous, d'un Coup d'œil sur la campagne d'Afrique, méconnoissant les droits de l'infortune, à parlé inutilement au public des affaires personnelles du maréchal de Bourmont en termes qu'il devoit peut-être se permettre moins qu'aucun autre.

à l'entreprise. M. l'amiral Duperré, consulté par le gouvernement, prêta l'appui de son autorité aux adversaires du projet, en développant toutes les suggestions de l'expérience et de la prudence. On ne sauroit qu'applaudir à la franchise consciencieuse de ses aveux sur les difficultés de l'expédition; mais il ne crut pas le succès impossible, puisqu'il accepta la responsabilité du commandement de la flotte. Il n'y avoit pas dissidence, mais différence d'opinion entre M, l'amiral Duperré et M. le maréchal de Bourmont. Dans le calcul qu'ils avoient fait l'un et l'autre, le premier, guidé par une expérience prudente, avoit additionné plus de chances contraires que de chances favorables ; et le seconde inspiré par une ardente confiance, avoit trouvé la somme des chances heureuses plus forte que celle des chances adverses. L'événement a fourni la preuve de leurs calculs. Nous nous faisons un devoir sacré de redire les titres que le ministre qui étoit alors chargé de la direction des affaires de la marine s'est acquis à l'estime publique par l'activité avec laquelle il a si bien coopéré à préparer le succès de l'entreprise. Administrateur distingué, mais étranger à la marine, il a dû partager d'abord l'avis dominant dans le corps à la tête duquel il se trouvoit placé, il a pu douter ; mais une fois convaincu de la possibilité de réussir, il imprima à tout son département une impulsion énergique qui produisit des résultats presque inespérés. La marine fit merveille.

L'histoire avoit été interrogée, et ses réponses, que les adversaires du projet alléguoient sans cesse pour prophétiser l'anéantissement inévitable de la flotte et de l'armée expéditionnaires, offroient , à qui savoit les y voit, les plus précieuses instructions et toutes les garanties de succès moralement désirables. Le désastre de Charles-Quint et la

défaite d'O'Reilly enseignoient assez que le choix d'une saison opportune et celui d'un point favorable de débarquement étoient les premières conditions essentielles d'une réussite probable ; que leur complément indispensable étoit le concert des volontés combinées pour agir sur mer et sur terre, la précaution d'éviter un débarquement morcelé, et le soin de se retrancher et de s'établir militairement avant de commencer à opérer. Les caprices connus de la mer d'Afrique, les incertitudes inhérentes à la navigation, l'inclémence alors exagérée des éléments dans ces parages, le dénuement de ressources d'un pays stérilisé par la barbarie, tout faisoit un devoir des prévisions administratives les plus minutieuses et les plus étendues; le succès a démontré qu'aucune de ces prévisions n'avait été négligée.

Ainsi les exemples historiques pouvoient éclairer la combinaison d'un plan,général. Mais quand de la spéculation de cet ensemble on passoit aux détails techniques, qui entrent nécessairement dans le projet d'une entreprise complexe, où les rôles différents dé la flotte et de l'armée doivent tendre au même dénouement, une difficulté réelle résultait du défaut de renseignements précis. On ne possédait pas, au degré d'exactitude désirable, la masse suffisante de notions nautiques et militaires sur le littoral, où il fallait toutefois déterminer 'un point de mouillage et de débarquement, et s'assurer la base d'une ligne d'opération. La côte que la flotte devoit aborder n'avait été que superficiellement sondée et reconnue. Il suffit, pour en être convaincu, de se souvenir qu'on ignoroit ce qu'étoit réellement la rade de l'ouest de Sidi-Ferruch, et qu'on ne savait pas même, avant d'en approcher, que Torre-Chica et la batterie neuve, établie pour défendre les abords de la presqu'île du côté de cette baie, ne fussent pas armées. Nous n'inculpons

ici personne. Qui peut avoir des reproches à se faire le sait, et nous avouons franchement que nous l'ignorons. Mais le fait que nous venons de signaler étoit trop important dans l'historique de cette campagne pour que nous pussions nous abstenir de le constater. La stratégie n'avait de guide que Boutin; mais l'exactitude qui distingue son travail et la sagacité de ses explorations ont été utiles. L'ouvrage de Shaw et celui du consul américain Shaler étoient à peu près les seules sources où l'on pût puiser quelques notions de politique, de statistique et d'hygiène. Enfin MM. Deval et Thierri, qui avaient résidé à Alger avec le consul général de France, oncle du premier, pouvaient être consultés avec fruit.

Les répugnances pet les obstacles de toute espèce[1], dont il fallut triompher pour conquérir l'adoption d'un projet définitif, opposèrent une résistance qui consuma un temps bien précieux. Et quand vint le mois de février 1830, cette perte de temps fut d'autant plus sensible et regrettable, qu'une immensité de préparatifs de toute nature étoit à

---

(1) Il suffit de se reporter en souvenir au temps dont nous parlons pour convenir avec nous que les obstacles se présentoient de toutes parts: Le projet d'en finir définitivement avec Alger avoit eu pour premiers adversaires, lorsqu'il avoit été proposé par M. de Bourmont, le roi Charles X, le Dauphin, le prince de Polignac et tout le conseil des ministres. Leur conversion, loin d'entraîner personne, provoqua une explosion de résistance au projet, adopté par le gouvernement, dont l'esprit de parti et l'ignorance firent presque tous les frais.

La tribune, la presse, les salons, les places publiques, les rues retentirent des cris de cette opposition. On sembla s'entendre à droite et à gauche pour protester contre une pensée chevaleresque, contre une entreprise impossible. Ce fut du délire, de la fureur même.

faire, et devoit être terminée avant l'époque du départ, qui, une fois le moment opportun arrivé, ne pouvoit plus être retardé d'un jour, si ce n'est par les vents. C'étoit l'époque du 10 mai au 10 juin que Boutin avait jugée la plus favorable pour opérer un débarquement ; et son opinion étoit confirmée par l'approbation de presque tous le marins, juges compétents de cette importante question. Force étoit donc d'être prêt à faire voile au commencement de mai ; il y alloit du sort de l'expédition. M. le baron Denniée, nommé intendant en chef de l'armée, déploya la plus grande activité, et fit preuve de l'habileté la plus intelligente dans l'organisation de tous Les services administratifs. Tout fut prévu, et il fit, pourvu à tout. On adopta pour les approvisionnements nécessaires à l'expédition le mode d'achat à commission, et la maison Seillière en accepta la charge. Cependant le ministre de la guerre pressoit la formation de l'armée, et mettoit les troupes en mouvement pour les concentrer à Toulon. Le ministre de la marine hatoit les énormes apprêts qu'exigent et la mise à la mer de cent voiles, et l'équipement du nombre de bâtiments armés en guerre jugé nécessaire à l'expédition de tous les ports de France il les dirigeoit vers Tôulon. Là, dans la rade spacieuse qui recevoit tous ces éléments, M. l'amiral Duperré en composoit une flotte qui fut improvisée en moins de trois mois. Des bâtiments de transport avaient été nolisés jusque sur les côtes d'Italie et de Catalogne. Ils furent réunis dans le port de Marseille pour recevoir en chargement le matériel de l'armée. On s'étoit assuré des ressources que pouvoient offrir l'Espagne et les îles Baléares, et on s'etoit entendu avec le gouvernement espagnol pour l'établissement d'un hôpital à Mahon , on l'on, évacuueroit au besoin des blessés et des malades. Enfin des envoyés avaient été chargés

de reconnoître les dispositions du bey de Tunis, et on apprit, avant le départ de Toulon, le résultat satisfaisant de leur mission.

La santé des hommes que la terrible nécessité de la guerre expose aux chances qu'elle implique, doit être le premier objet des précautions d'un gouvernement. On peut affirmer que rien ne fut négligé ici pour que le soldat, vengeur futur des longs griefs de la chrétienté, pût lutter avec avantage, contre, l'inclémence d'un climat ennemi. On satisfit à toutes les exigences de l'hygiène, et l'armée s'embarqua cuirassée contre l'influence des éléments. Il n'y a point de détails minutieux lorsqu'il s'agit de la conservation de la vie du citoyen qui se sacrifie pour la patrie ; et il nous sera permis de signaler la préférence du pantalon de drap au pantalon de toile comme la mesure la plus féconde en résultats précieux qui pût être adoptée. Car c'étoit surtout des pernicieux effets de la grande humidité des nuits qu'il importoit d'être préservé.

Il y avoit dans l'expédition projetée quelque chose d'aventureux qui sympathisoit naturellement avec le caractère français. Il sembloit que l'astre de la gloire allât lancer à travers l'horizon comme un éclair de la splendeur des croisades. Aussi, malgré les cris d'utile haine politique qui s'entachoit d'hostilité contre une entreprise nationale, et en dépit d'une opposition à laquelle aucun parti ne resta étranger, à peine cette lice chrétienne fut-elle ouverte qu'une jeunesse ardente brigua l'honneur de s'y précipiter. C'étoient[1] des colonels qui demandoient à partir comme capitaines, des officiers qui sollicitoient la faveur de se démettre de

(1) Le ministère de la guerre était comme assiégé par les officiers qui accouroient de toutes parts pour solliciter de l'emploi

leurs, grades pour entrer comme soldats dans les rangs de l'armée expéditionnaire; des officiers-généraux aussi offroient de marcher comme simples volontaires. Il n'y a pas de sacrifice dont le dévouement français ne soit capable : on vit des jeunes gens, riches du plus bel avenir social, s'arracher aux sollicitudes de l'amour maternel et aux tendresses de la famille pour s'enrôler sous la bannière des libérateurs d'Alger. On les vit, modestes fantassins, grenadiers ou voltigeurs, cheminer bravement sac au, dos. Ce n'est pas que cette grandeur d'âme, que ces inspirations du patriotisme aient rien qui puisse nous étonner ; c'est un produit naturel, de nôtre sol : une nouvelle preuve en vient encore d'être donnée naguère(1) ; et nous sommes certains qu'une menace à notre indépendance nationale enflammeroit plus d'un imitateur de ce noble exemple. Nous avons rapporté l'opinion consciencieuse de nôtre marine sur les difficultés dont elle voyoit cette expédition presque invinciblement embarrassée. Nous n'en devons qu'applaudir davantage à l'ardeur avec laquelle les officiers de ce corps

---

dans l'armée expéditionnaire ; et ce n'étoit pas de l'avancement qu'ils venaient demander, puisqu'un grand nombre de ces généreux officiers offroient de faire la campagne dans des rangs bien inférieurs aux grades qu'ils possédoient dans l'armée et déclaraient franchement, qu'ils n'avoient,d'autre prétention que celle d'aller guerroyer en Afrique. Plusieurs officiers-généraux firent même le sacrifice, vraiment méritoire alors , de leur opinion politique, et leur dévouement a la France était d'autant plus noble, que c'étoit comme volontaires qu'ils offroient d'apprendre le chemin de la victoire aux jeunes soldats de l'année d'Afrique.

(1) Nous avons déjà dit que cet article avoit paru dans l'Avenir au mois de mai 1831. On se souvient du don et de l'offre que M. le duc de Luynes venoit de faire au ministre de la guerre.

instruit ambitionnèrent de déployer leur expérience et leur intrépidité sur une mer dont ils avoient prévu les orages.

L'expédition projetée étoit très populaire dans nos provinces méridionales, où chacun étoit à même d'en juger de plus, près l'urgence, et d'en mieux évaluer la portée que dans le reste du pays. Les départements méridionaux, il faut le dire aussi, étoient particulièrement intéressés à la question de la sécurité du commerce de la Méditerranée. L'apparition sur les côtes de la Provence d'une armée et d'une flotte, dont la vue présageoit la victoire, exalta les esprits ardents de ce peuple si impressionnable[1]. Dans cette armée brillante de jeunesse, de vigueur et de tenue, la capacité des généraux, l'instruction des officiers et l'ardeur des soldats étoient évidentes et incontestables. 30,000 hommes d'infanterie, plus de 500 hommes de cavalerie, environ 2,800 hommes d'artillerie et 1,300 hommes du génie formoient, avec le train des équipages, la gendarmerie, les officiers, ouvriers et employés d'administration, et avec l'état-major, un effectif de 37,000 hommes et de 4,000 chevaux. Cette force étoit répartie en trois divisions commandées par les lieutenants-généraux Berthezène, de

---

(1) A cette chaleureuse sympathie des habitants de la Provence pour tous ceux qui alloient faire repentir les Algériens de leurs méfaits a succédé une ardente reconnoissance pour les vainqueurs à leur retour. La réception la plus charitable, la plus hospitalière et la plus consolante attendoit, à la sortie du lazaret, les blessés et les malades que l'espoir de respirer la santé dans l'air natal avoit ramenés en France. Tous les secours, tous les égards, tous les éloges leur étoient prodigués. Le souvenir de cet accueil si français restera d'autant plus cher aux soldats de l'armée d'Afrique, qu'ils ont connu d'ailleurs les dédains, les jalousies, l'ingratitude et les injustices de l'esprit de parti.

Loverdo et d'Escars. Chaque division étoit formée de trois brigades. Cette armée étoit pourvue de quatre batteries de campagne, d'une batterie de montagne et d'un équipage de siège composé de 82 bouches à feu. La plus grande partie du corps de la, marine française avoit été appelée aux divers commandements, de la flotte. Une féconde théorie alliée à une habile expérience caractérisoit cette imposante réunion d'officiers distingués. L'armée navale, forte de plus de 20,000 marins, se composoit de cent voiles de guerre, parmi lesquelles on comptait 20 frégates et 11 vaisseaux. Cette flotte étoit divisée en trois escadres, nommées escadre de bataille, escadre de débarquement et escadre de réserve. Sept bâtiments à vapeur avoient aussi été mis à la disposition de M. l'amiral Duperré,

# SECOND ARTICLE.

A la fin d'avril, l'armée expéditionnaire étoit réunie, la première division à Toulon, la seconde à Marseille, et la troisième à Aix. Bien que quelques voiles, venant des ports de l'Océan, n'eussent pas encore rallié la flotte, l'organisation de l'armée navale était égaleraient terminée et c'est en moins de trois mois qu'on étoit arrivé à cet immense résultat ! Les revues que le Dauphin passa de l'armée et de la flotte offrirent un spectacle trop beau pour que nous nous en taisions. On ne sauroit exprimer l'enthousiasme des Marseillais à la vue de ces superbes régiments qui défiloient devant eux. Les vieux du la population provençale sympathisoient merveilleusement avec les sentiments de nos jeunes soldats. C'étoit à qui feroit la réception la plus amicale, c'était à qui prodigueroit l'hospitalité la plus empressée à ces braves, qui alloient affronter tous les périls pour avoir raison de plusieurs siècles d'avanies[1], Mais quelle que fût la nature de leur aveuglement, ils n'avoient

---

(1) Les acclamations dont la Provence a salué le départ de l'expédition d'Afrique ont leur place assurée dans toute relation exacte de cette campagne. Elles ont dignement préludé aux chants de victoire qui devoient bientôt réveiller les échos, de l'Afrique.

pas les yeux dessillés, ceux qui prenoient ces jeunes guerriers pour des conscrits. Il falloit que les vainqueurs d'Alger leur apprissent que ce mot n'est plus français. Un spectacle admirable, c'est celui que présenta la grande et belle rade de Toulon le 4 mai, lorsque le canot qui portoit le Dauphin la sillonnoit au milieu de plusieurs centaines de bâtiments. Rangés sur les vergues, tous les équipages faisoient entendre leurs solennelles acclamations, trois fois répétées, et les bâtiments portant pavillon de commandement saluoient du feu de leurs batteries. Un essai de débarquement fut exécuté, non loin de la tour, à l'est de la rade, avec une promptitude qui paroissoit tenir de l'enchantement. Toute la population de Toulon, grossie de la foule des étrangers que la curiosité avoit attirés, admiroit cette manoeuvre de bon augure, soit de la hauteur qui s'élève près de la tour, soit dans les innombrables canots qui se pressaient à la suite des bateaux plats chargés de grenadiers et de voltigeurs.

Cependant l'embarquement des troupes ne put commencer que le 11 mai. Cette grande opération, quoique contrariée pendant plusieurs jours par une pluie abondante et par un violent mistral, n'en fut pas moins poursuivie sans accident. Pendant les huit jours que dura l'embarquement de l'armée Toulon retentit des joyeux chants de départ de nos soldats. C'étoit une fête guerrière difficile à dépeindre. Mais des milliers de témoins, accourus de toutes les parties de la France, peuvent redire l'enthousiasme de ces preux jeunes gens en abordant l'élément inconnu qui les séparoit de l'ennemi de leur patrie. Tel soldat, qui v oyoit la mer pour la première fois, s'embarquoit d'un pas ferme et décidé; il avoit déjà le pied marin : c'est que le cœur le donne comme l'habitude. Alger ! Alger ! étoit son cri d'adieu à la France, et les tambours battoient, et les clairons sonnoient,

et les musiques jouoient. Ni le vent ni la pluie, que la seconde division endura au bivouac sur les glacis de la place, et pendant son embarquement, ne purent amortir cet élan généreux. Jamais armée peut-être ne se précipita avec plus d'enthousiasme dans une expédition lointaine. Il n'a manqué que la foi dans toutes les âmes pour que ce fût une croisade.

Le 18 enfin tout étoit terminé, et l'embarquement du personnel à Toulon et celui du matériel à Marseille[1]. Les bâtiments du convoi étaient ou ralliés à la flotte dans la rade de Toulon, ou rassemblés clans celle d'Hières. Le pavillon du vice-amiral flottait à bord du vaisseau *la Provence*. Ce même jour l'amiral et le général en chef s'embarquèrent ensemble sur ce vaisseau, et une partie de la flottille se mit en route pour aller attendre la flotte à Palma. Mais l'impétueuse ardeur de l'armée fut enchaînée par des vents contraires dans la rade de Toulon jusqu'au 24 de mai. Nos marins n'étoient pas moins impatients que leurs frères d'armes d'en finir avec cette régence d'Alger, dont l'orgueil intraitable avoit nécessité l'entretien d'un blocus, où leurs camarades se morfondoient péniblement depuis trois ans bientôt. Ces sentiments s'exaltèrent encore quand on apprit la perte déplorable des bricks *l'Aventure* et *le Silène*, et qu'on connut les détails de cet horrible événement. Quelle est donc cette côte, se disoit-on, où l'on ne saurait échapper au naufrage sans s'exposer à avoir la tête tranchée par les Bédouins ? N'est-il pas temps enfin d'y faire

---

(1) M. Dubreuil, alors lieutenant de vaisseau, a déployé une activité infatigable dans la pénible opération de l'embarquement du matériel. Cet officier distingué a rendu, dans toute cette campagne, des services qu'on ne sauroit trop reconnoître.

respecter les droits de l'humanité ?

Il souffla, le 25 au matin, le vent si impatiemment attendu: Ce fut une grande joie dans toute l'armée. A onze heures le vaisseau-amiral fit signal à la flotte de se tenir prête à appareiller. Partout on leva l'ancre, et à une heure le mouvement de départ commença[1]. A cinq heures et demie le vaisseau-amiral mettoit à la voile. Quoique la rade fût couverte de bâtiments, il y eut à peine deux légères avaries dans l'appareillage de toute cette flotte. La fumée noire des bâtiments à vapeur contrastait merveilleusement au milieu de tant de voiles blanches. Un bon vent, sous un ciel pur, enflait toutes ces voiles. Du fort Lamalgue et de toutes les hauteurs qui dominent la rade, des groupes nombreux de spectateurs envoyaient leurs adieux et leurs vœux à nos marins et à nos soldats. Des femmes accourues en foule élevaient et agitaient de légers mouchoirs, et sur les dunettes des vaisseaux des mouchoirs flottaient au vent pour leur répondre. Debout, nu tête, sur le haut de sa dunette, M. l'amiral Duperré faisait entendre le tonnerre de sa voix, et sembloit prendre possession de la Méditerranée. L'armée navalese forma immédiatement sur trois lignes : à droite et à l'ouest naviguoit l'escadre de réserve, à l'est et à gauche de laquelle s'avançoit l'escadre de débarquement commandée par M. le contre-amiral de Rosamel, qui avoit à sa gauche l'escadre de bataille, dirigée par M. l'amiral Duperré. Cinquante-cinq voiles du convoi, qui fut conduit avec la plus habile intelligence par M. le capitaine de vaisseau, aujourd'hui contre-amiral Hugon[2], se tenoient au large

---

(1) Ce fut le brick de guerre le Ducouëdic qui fit voile le premier.

(2) M. le contre-amiral Hugon ne seroit-il pas aujourd'hui, sauf les prétentions intéressées, la première capacité de notre marine ?

plus à l'est, à la gauche de l'escadre de bataille. Le reste du convoi avoir été laissé dans la rade de Toulon, avec ordre de partir vingt-quatre et quarante-huit heures après la flotte qu'il devoit rallier.

Le 26, le vent étoit bon, le ciel beau, et la nier calme. Dès le matin on aperçut derrière le convoi deux voiles étrangères à la flotte. On reconnut que c'etoit une frégate turque, accompagnée de *la Duchesse de Berry*, frégate française, venant de la station devant Alger. La frégate française ayant signalé qu'elle avoit des dépêches pour l'amiral, le bâtiment à vapeur le Sphyynx courut à sa rencontre, et, rejoignant bientôt le vaisseau-amiral, amena M. Kerdrain, commandant la *Duchesse de Berry*(1), qui remit des papiers à M. l'amiral Duperré, et lui apprit que la frégate turque qu'il accompagnait était montée par Tahir-Pacha. A cette nouvelle, l'amiral fait signal à la flotte qu'il rend sa manœuvre indépendante, vire de bord et marche à la rencontre de la voile turque. Quand le vaisseau fut parvenu à quelques encablures de cette frégate, on mit en panne de part et d'autre, et, comme celle-ci avoit le pavillon d'amiral, tandis que M. Duperré n'avoit que le pavillon de vice-amiral, le vaisseau français fit le premier le salut de

---

Une réponse éclairée et consciencieuse ne contredirait peut-être pas notre aveugle jugement.

(1) Cette frégate, qu'on appelle aujourd'hui la Victoire, avoit reçu une avarie considérable à son grand mât dans le gros temps qu'il venoit de faire devant Alger. Après un court séjour à Toulon, elle revit la côte d'Afrique. Elle avoit la réputation d'être la meilleure voilière de la flotte ; elle étoit aussi parfaitement tenue. C'est à bord de ce bâtiment que nous sommes revenu en France, et nous n'oublierons jamais l'accueil courtois que les officiers de la Victoire prodiguoient à leurs passagers.

vingt-un coups de canon. Invité par l'amiral à venir à son bord, Tahir-Pacha s'y rendit dans son canot; il étoit suivi de deux drogmans. La garde étoit sous les armes, la musique du 6e régiment de ligne jouoit, et tout le monde étoit en grande tenue lorsqu'il parut sur le pont du vaisseau-amiral, au milieu dé l'état-major dé l'armée navale et de celui de l'armée expéditionnaire. Tahir-Pacha avait l'air noble, sa démarche était grave, et son regard scrutateur trahissait l'inquiétude de sa pensée. Son entrevue avec l'amiral, le général en chef et les officiers-généraux des deux états-majors dura une demi-heure. On y prit le café. Chargé par la Porte-Ottomane d'une mission dont l'objet ne se bornait peut-être pas à engager le Dey à donner satisfaction à la France, Tahir-Pacha avoit tenté de pénétrer dans Alger[1] ; mais, n'ayant pu échapper à la surveillance de notre station, il s'étoit décidé à prendre la route de Toulon. A bord du vaisseau-amiral, il reconnut qu'il arrivoit trop tard, et que la longanimité a aussi ses bornes. Il repassa sur sa frégate, et le lendemain il étoit dans la rade de Toulon: Mais quelle impression avait dû produire sur lui la vue de cette innombrable flotte ! Il nous a été pénible d'apprendre que cet amiral distingué, victime peut-être innocente de la cruauté musulmane, avoit été étranglé dernièrement.

On avoit perdu de vue les côtes de France, lorsque le

---

(1) Nous n'avons pas besoin de dire qu'il ne fut pas question de cette mission dans l'entrevue de Tahir-Pacha avec l'amiral et le général en chef. Il paroît que la porte avoit chargé Tahir-Pacha de s'introduire dans Alger, d'engager le Dey à donner satisfaction à la France ; et, en cas de refus de sa 'part, le pacha auroit été vraisemblablement autorisé à faire trancher la tête d'Hussein-Dey. L'envoyé ottoman auroit ensuite offert de traiter avec la France, au nom de la Porte suzeraine de la régence algérienne.

vaisseau amiral rallia la flotte. Elle fut solennelle la navigation de cette immense armée navale à travers la Méditerranée. Vaisseaux, frégates et autres bâtiments s'avancoient en lignes parallèles dans un ordre parfait et majestueux. Ils portoient 64,000 hommes. Quelle idée donnoit ce spectacle de la puissance qui venoit d'improviser un tel armement ! Le 27 on aperçut Minorque ; le 28 l'armée navale trouva un vent fort à la hauteur de Minorque et de Majorque, mais l'amiral l'abrita sous le vent des îles. Le beau temps revint avec, le matin du 29, et on navigua dans une mer calme. L'amiral avait chargé un, brick de porter à la flottille de débarquement, qui étoit en relâche dans la baie de Palma, l'ordre de se mettre, en route, pour rallier la flotte le surlendemain, à l'atterrage du cap Caxines. Dans l'après-midi, la bise fraîchit, et l'horizon s'obscurcit. Le 30 on découvrit la terre d'Afrique, mais ce fut à peine si on put l'entrevoir à travers les nuages dont le ciel étoit chargé, et il ventoit fort. La frégate la Sirène, de la de la station qui bloquoit, le port d'Alger, communiqua avec la flotte. Le 31 le vent augmenta encore, et le temps fut mauvais. Le convoi tint bon, mais la réserve fut entraînée sous le vent. M. l'amiral Duperré jugea alors qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre que celui de rallier toute l'armée navale dans la baie de Palma. Si nous n'étions pas entièrement étranger à la science nautique, nous nous hasarderions peut-être à avouer que la nécessité de ce mouvement rétrograde ne nous fut jamais invinciblement démontrée. La question est de savoir s'il y avoit réellement impossibilité de tenir la flotte ralliée au large, si le vent et la mer s'opposoient irrésistiblement à cette manœuvre. Les obstacles que présentoient les éléments ont paru insurmontables à M. l'amiral. Tous n'en ont pas jugé ainsi. Éclairée par le temps, par les révélations

des témoins sans préjugés et sans passions, et par l'opinion des juges compétents, l'histoire prononcera. Mais qu'il nous soit permis, en attendant, de demander s'il n'étoit pas possible de conserver la flotte ralliée au large, tandis que le vaisseau-amiral auroit été reconnoître lui-même l'état des vents et de la mer à la côte, afin de s'assurer si un mouvement rétrograde étoit physiquement inévitable. On nous dira que plus tard, il n'auroit plus été temps peut-être de rétrograder en ordre, et qu'on eût couru le risque de voir la flotte dispersée, sans qu'on en pût rallier les éléments ou les débris épars. A cela il nous est d'autant plus facile de répondre , que c'est M. l'amiral lui-même qui nous en fournit les moyens dans son rapport au ministre de la marine, du 2 juin 1830, où il déclare que *la flottille est composée de bons bateaux susceptibles de tenir la mer et de résister au vent qui a régné.* Or, si la flottille pouvait tenir la mer au point d'opérations, et résister au vent *qui a régné*, les escadres, composées de bâtiments d'espèce supérieure, le pouvoient encore mieux. Qu'il nous soit permis aussi de nous étonner que les escadres eussent abandonné le point d'opérations, pour faire retraite dans la baie de Palma, sans avoir pris au moins connoissance de la flottille de débarquement, qui avoit ordre de rallier la flotte à ce point. Des bâtiments furent laissés avec mission de diriger les voiles qu'ils rencontreraient vers la baie de Palma, rendez vous général indiqué à toute l'armée navale. Mais les escadres neussent-elles pas mieux convoyé la flottille, et ne semble-t-il pas qu'on auroit dû essayer de se rallier avant de songer à un mouvement rétrograde ? Enfin nous ne croyons pas que l'état de la mer et des vents fût tel, que le ralliement général de la flotte n'eût plus été possible que dans la baie de Palma. Au reste, nous avons fait l'aveu de notre

ignorance de la marine, et nous convenons volontiers que notre jugement peut être erroné. Mais nous garantissons au moins l'exactitude de notre témoignage. C'est au creuset d'une critique sincère que s'élabore la vérité historique, et nous nous faisons un devoir d'y apporter nôtre tribut(1).

L'armée navale, moins la flottille de débarquement, arriva le 1er juin au soir à l'entrée de la baie de Palma. Le temps était obscur et brumeux, et le vent froid. Cet état de la température étoit tout-à-fait insolite. Nous savons qu'un marin d'une longue et vieille expérience de la Méditerranée, M. Bavastre, qui s'est fait un nom sur cette mer, a dit à bord du vaisseau amiral, où il étoit comme passager, que jamais, dans cette saison, il n'avoit rencontré un temps semblable dans ces parages(2). Il est de fait que l'armée n'avoir pas encore joui d'un beau ciel depuis sa sortie de la rade de Toulon. La saison étoit donc extraordinaire et arriérée, et l'expédition se trouvoit accidentellement avoir mis à la voile trop tôt, sans que la prévoyance humaine en pût

---

(1) On nous répétera peut-être encore ici ce qu'on nous a éjà redit plus de cent fois : Vou m'entendez rien àla marine ; mais notre ignorance de ce grand art ne nous a pas empêché de voir ce qu'on faisoit, d'entendre ce que l'on ordonnoit. Nous avons fait là traversée à bord du vaisseau-amiral, et n'est .notre rapport de, témoin oculaire que nous soumettons aux lumières de ceux qui se sentent aptes à prononcer sur une question de cette nature. Nous ne sommes ici que le narrateur d'un fait ; qu'on nous prouve, que nous avons mal vu, et nous avouerons notre aveuglement. Nous ne cherchons à plaire ni aux hommes ni aux partis ; Dieu sait si nous désirons autre chose que de coopérer à établir la vérité historique.

(2) C'est à nous-même que ceci a été dit le 1er juin, par M. Bavastre.

être accusée. Le convoi et l'escadre de réserve mouillèrent dans le fond de la baie, non loin de la ville de Palma. Les officiers, les marins et les soldats, qui allèrent visiter cette ville, y reçurent les témoignages de l'hospitalité la plus amicale. Il s'ensuivit des fêtes, des bals, où régna l'union la plus franche. Les habitants de Palma sympathisoient volontiers avec les destructeurs prochains de la piraterie algérienne et de l'esclavage des chrétiens. Les deux autres escadres restèrent sous voile à courir des bordées à l'entrée de la baie. Ils furent longs à l'impatience du caractère français les huit mortels jours pendant lesquels l'amiral attendit dans la baie de Palma le ralliement de la flotte. Ce séjour auroit été évidemment abrégé si toute l'armée navale avoit exécuté ensemble le mouvement rétrograde qui fut jugé nécessaire. Elle n'auroit pas perdu une semaine à attendre l'arrivée successive des *bateaux-bœufs* de la flotille, qui avoient lutté contre les éléments au point d'opérations, jusqu'à ce qu'ils eussent appris la retraite de la flotte à Palma. M. l'intendant en chef de l'armée profita de ce séjour pour ravitailler de fourrages les bâtiments qui portoient les chevaux, et cette précaution ne fut pas inutile, car plusieurs bâtiments écuries sont restés plus de quarante jours en mer.

La rade de Palma est spacieuse et bonne, et la sortie en est très large. Une innombrable quantité de bâtiments de toute espèce y croisoient dans toutes les directions. La soirée du 3 juin offrit surtout un tableau d'une admirable variété. Vaisseaux, frégates, corvettes, bricks et goëlettes, à la faveur d'un vent frais et léger, sillonnoient la rade en tous sens. L'ordre de former les lignes avoit été donné, et chaque bâtiment, pour exécuter cet ordre, venoit passer près du vaisseau amiral, qui se trouvoit placé au centre de cet immense mouvement. Les soldats et les équipages se

pressoient sur les ponts, l'air retentissoit de leurs chants, et, sur différents bords les musiques des régiments jouoient alternativement. Merveilleuse harmonie dont le désaccord même avoit son charme. Dans le fond de la baie s'élevoit une forêt de mâts immobiles ; c'étoit le mouillage de la partie de la flotte qui avoir, jeté l'ancre. Non loin de là, sur le bord de la mer, la cathédrale de Palma attiroit les regards vers la ville, qui apparoissoit ceinte d'une abondante verdure. Les montagnes pittoresques de l'île se dessinoient derrière, sur deux et trois plans, graduellement plus élevés, et terminoient le tableau. Les derniers rayons du soleil, disparoissant derrière l'île, éclairoient cette scène grandiose, que la brise du soir rafraîchissoit. M. Gudin étoit là, et son pinceau en a peut-être éternisé la magie. Mais il n'y avoit pas de spectacle qui pût distraire les esprits de la pensée d'aborder la côte d'Afrique. Quand sortirons-nous enfin de cette baie ? voilà ce que répétoient toutes les bouches. La rencontre de Tahir-Pacha, et la retraite de la côte d'Afrique, qu'on ne s'expliquoit sur les différents bords qui étoient sans communication orale avec le vaisseau amiral, qu'en se livant à des conjectures déchirantes, avoient mis les imaginations en travail. Partout on étoit inquiet, impatient : l'état sanitaire de l'armée navale et de l'armée expéditionnaire n'en dépassoit pas moins toutes les espérances. Durant un mois d'embarquement on compta à peine quelques malades. Cependant les bâtiments qui arrivoient de la côte d'Afrique parloient du gros temps qu'ils y avoient rencontré. Ainsi se trouvoient justifiées les prévisions de l'amiral lorsqu'il avoit jugé que le temps deviendroit redoutable, et c'est un fait qu'il était juste de constater[1]. Mais il ne nous semble

---

(1) Un voit qu'autant que notre cadre étroit nous le permet,

pas qu'il détruise nosprécédentes observations, et nous persistons à croire qu'on auroit pu tenter sans imprudence, ou de conserver la flotte ralliée au large, ou de rallier la flottille avant d'opérer un mouvement rétrograde. On apprit aussi, pendant le séjour de la flotte dans la baie de Palma, par la corvette *la Bayonnaise* venant de Tunis, que le dey d'Alger faisoit des préparatifs de défense, qu'il demandoit les contingents des beys de Constantine, d'Oran et de Titteri, et que le bey de Tunis n'osoit faire pour nous que des vœux. L'armée étoit menacée, disoit-on, à son débarquement, d'une émission de chameaux qui devoient épouvanter les chevaux et porter le désordre dans les rangs. Mais il en a été de cette menace comme de celle des tigres, des lions, des hyènes, des serpents et des sauterelles dont on avoit essayé d'effrayer nos soldats(1).

On avoit consumé un temps regrettable à attendre le complet ralliement de la flottille des *bateaux-bœufs*. On avait aussi rallié un convoi qui, parti le 27 mai de Toulon,

---

nous n'omettons rien de ce qu'il importe de faire connoître, pour que le lecteur puisse se faire une opinion juste des faits de l'expédition.

(1) Nous eussions laissé au *Journal des Débats* le droit de nous accuser d'ignorance ou d'oubli si nous n'avions pas rappelé le souvenir de ses fatidiques avertissements. Faisant chorus avec les prophètes de malheur dont la voix tonnoit contre l'expédition, cette feuille avoit porté l'effroi dans le cœur des mères, des épouses et des sœurs ; elle avoit prédit, avec toute l'autorité qu'elle s'est si bien acquise, que nos soldats, sur la côte sauvage où on alloit les jeter, périroient infailliblement jusqu'au dernier, ou de la dent des tigres et des lions, ou de 1a morsure des serpents, ou sous des nuées de sauterelles. Nous avons été vraiment bien heureux d'en être quittes pour la peur.

avait été dispersé par un vent violent. L'amiral parut enfin décidé à reprendre lu mer. Le 10 juin, au matin, une grande partie des bâtiments qui étoient au mouillage mirent à la Toile, et, la brise s'étant faite vers onze heures, la flotte, parfaitement ralliée, mais n'emmenant que la première division du convoi , commença à faire route vers la côte d'Afrique. A la vue de Cabrera, les cœurs se serrèrent au souvenir de la captivité des malheureux soldats français qui furent relégués sur ce rocher désert, pendant la guerre de l'indépendance espagnole. Toute l'étendue de mer que l'œil embrassoit étoit couverte de voiles, et cette imposante armée navale savançoit lentement et dans le meilleur ordre de navigation, pour atterrir complètement ralliée. Des bâtiments à vapeur circuloient avec célérité au milieu de cette immense flotte, portant partout les ordres de l'amiral. Les petits *bateaux-bœufs* contrastoient singulièrement à côté de la nasse énorme des vaisseaux et des frégates. Il plut le soir, et le lendemain 11 le vent augmenta avec la pluie. Le 12, à l'aube du, jour, l'armée découvrit la côte d'Afrique, mais le vent était fort et la mer houleuse. Le temps ne fut pas jugé favorable pour opérer un débarquement, et la flotte reprit le large. En dépit des progrès incommensurables de la marine, depuis les jours de Salluste jusqu'aux nôtres, il falloit donc encore redire comme lui de la mer d'Afrique, *mare sœvum importuosum*. Mais l'état de la mer et du vent permit le soir de remettre le cap à terre, et, le 13 dès le matin, l'armée navale parut en vue de la côte désirée. Le soleil eut bientôt dissipé la brume, presque quotidienne dans ces parages, et un beau jour luisoit enfin pour la gloire de la France. Ce triangle blanc qui apparaissoit sur une terre riche de verdure, c'était Alger avec ses maisons et ses murailles d'une éclatante blancheur. Les transports d'une joie

enthousiaste éclatèrent sur tous les bords. Alger ! Alger ! étoit le cri qui retentissoit partout. On voyoit une partie de la population algérienne, avide et inquiète du spectacle de notre flotte abordant la côte d'Afrique, se presser sur le môle, et dire sans doute : Les voici donc, ces Français, ces chrétiens que nous allons tous exterminer. Cependant on avoit commandé le branle-bas, et, sur la dunette de *la Provence*, l'amiral serrant la main du général en chef, lui avoit dit ; Vous pouvez compter sur moi, comme je compté sur vous. L'armée navale, qui arrivoit perpendiculairement à la côte, un peu à l'ouest de la ville y changea de direction à droite, et conduite par le commandant de la station que suivaient les bâtiments armés en guerre placés en tête de la flotte, se prolongea parallèlement à la terre. Parvenus à la hauteur de Sidi-Ferruch, ces bâtiments étoient prêts à riposter au premier feu de Torre-Chica. Ce moment fut d'autant plus solennel que c'étoit le même, vaisseau *la Provence,* qui avoit reçu l'insulte partie des batteries algériennes, qui apportoit la réponse. Mais ni la tour, ni une batterie nouvellement construite pour battre la baie qui est à l'ouest de la presqu'île, n'étoient armées, et, au grand regret de notre marine, il fallut songer à mouiller sans obstacle dans cette baie. Elle présentoit une étendue convenable, et la tenue en fut jugée bonne.

# TROISIÈME ARTICLE.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce ne fut point sans éveiller l'attention de l'Europe, que la France avoit improvisé en trois mois cet immense armement qui alloit descendre sur la côte d'Afrique. L'Angleterre surtout s'en étoit montrée inquiète ; elle craignait sans doute les résultats de nos succès probables; aussi n'avoit-elle rien oublié pour tâcher de nous détourner de cette belle entreprise. On se souvient que nos relations extérieures étoient alors dirigées par le prince de Polignac : le langage qu'il fit entendre fut digne de nous. C'est une vérité que la justice, sous l'égide du malheur, nous ordonne de reconnoître. « L'honneur et les droits de la France ont été méconnus ; elle ne réclame les secours d'aucune puissance pour se faire respecter; elle ne portera pas seulement la guerre au dey d'Alger, mais à tous les Etats barbaresques ; elle aura seule la gloire de détruire, au profit du monde entier, la piraterie et l'esclavage des chrétiens, et elle saura conserver; pour prix de ses sacrifices, la conquête que lui assureront ses armes. Enfin, ce que jusqu'à ce jour les nations européennes ont vainement entrepris, elle le fera. » Telle est le sens de la réponse que reçut l'Angleterre du prince de Polignac.

Il étoit plus de dix heures du matin lorsque la tête de l'armée navale, poussée par un vent d'est, avoit doublé, en rasant la terre, la pointe de la presqu'île de Sidi-Ferruch, pour entrer dans la baie qui en est à l'ouest. Ce n'était pas trop du reste de la journée pour établir au mouillage une flotte aussi nombreuse, composée de tant de bâtiments divers. Il fut donc décidé qu'on n'opéreroit le débarquement que le lendemain à la pointe du jour. Tandis que l'armée navale mouillait avec autant d'ordre que de célérité, quelques cavaliers turcs ou arabes accoururent sur la plage en brandissant leurs sabres, et offrirent un exemple de la vitesse et de la légèreté de leurs chevaux. La presqu'île étoit déserte et inanimée. Plus loin, au milieu des vertes broussailles dont les collines qui bordent le rivage se montroient partout couvertes, s'élevoient quelques tentes blanches, autour desquelles se groupoient des, cavaliers arabes. On doutait s'il y avoit du canon auprès de ces tentes, et, à bord du vaisseau amiral, plusieurs officiers nioient l'existence de deux batteries que d'autres affirmaient apercevoir, lorsque M. l'amiral Duperré ordonna à M. le capitainé Louvrier, commandant le bâtiment à vapeur *le Nageur*, d'accoster la plage, et de provoquer une riposte par son feu. Elle ne se fit pas attendre, mais le feu intelligent du Nageur fit bientôt évacuer une batterie, et les bombes et les boulets de l'ennemi n'eurent d'autre résultat que de blesser un matelot sur le vaisseau *le Breslaw*. Quand vint le soir, toute la flotte était à l'ancre. La nuit se passa sans qu'un seul coup de canon fut tiré. On se préparait, sur chaque bord, au débarquement qui devoit commencer avec le jour ; on descendait à la mer les embarcations et les chalands : c'étoit une joie, un enthousiasme universels.

Le soleil du 14 juin luisoit à peine sur une mer calme,

lorsque les premiers bataillons de la première division abordèrent la terre. Chaque homme étoit porteur de vivres pour cinq jours et d'une giberne bien garnie de cartouches. La batterie neuve que l'ennemi avoit laissée désarmée fut immédiatement occupée. On s'assura que la tour que les Espagnols ont nommée *Torre-Chica*, petite tour, et le *marabout*, c'est à dira ermitage, qu'elle surmonte, n'étoient point minés, et on reconnut qu'on pouvoit y entrer sans danger. Avant cinq heures du matin toute la première division étoit à terre avec six pièces de canon et deux obusiers. Elle avait débarqué sans opposition de la part de l'ennemi, qui se tenait éloigné de la côte d'environ une demi-lieue commune. Le général Berthezène fit avancer de quelques centaine de pas sa division formée en masse et couverte de tirailleurs. Il laissoit ainsi derrière lui un terrain libre et assuré pour le débarquement et la formation des troupes qui devoient le suivre. Les batteries que l'ennemi avoit établies en avant de la presqu'île ne tardèrent pas à diriger leurs feux sur les masses et sur le point de débarquement. Le général en chef débarqua; avec tout l'état-major général de l'armée, en même temps que la seconde division, vers six heures. Il se porta à pied, caron n'avoit pas encore débarqué un seul cheval, à la hauteur de la première division, pour reconnoître le terrain et les positions de l'ennemi. Les plumets blancs, bleus et rouges des officiers de l'état-major, qui se pressoient autour du général en chef, appelèrent aussitôt l'attention de l'artillerie algérienne, et, tandis que M. de Bourmont, debout sur une petite dune, observoit le pays, un boulet vint frapper à ses pieds et le couvrir de sable, ainsi que deux officiers de son état-major qui se trouvoient à côté de lui. La corvette la Bayonnaise et deux ou trois bricks avoient reçu ordre de l'amiral de prendre poste

dans la baie située à l'est de la presqu'île de Sidi-Ferruch, pour seconder de leurs feux l'attaque dirigée contre les batteries de l'ennemi : ces bâtiments les prenoient d'écharpe, tandis que l'artillerie de campagne placée à l'entrée de la presqu'île, les battoit directement. Le général Berthezéne, à la tête de sa division, tourna par la gauche la position et les batteries de l'ennemi, dont nos soldats s'emparèrent. Ils y trouvèrent un mémorial français de l'officier d'artillerie, et un fragment d'une traduction française des odes d'Horace(1). Malgré les assertions postérieures d'un jeune fils adoptif du bey de Titteri(2), et la description qu'il fit, au quartier-général dans la Cassauba, de l'habillement et de la coiffure d'un Européen qui se seroit trouvé dans les rangs musulmans, nous ne croirons qu'après meilleure preuve qu'un Français eût pu prêter des armes contre ses compatriotes aux ennemis de la chrétienté. Les Algériens n'auroient-ils pas plutôt abandonné à dessein, dans la

---

(1) L'auteur de cette publication est possesseur de ce fragment.

(2) C'étoit un jeune homme d'environ quatorze ans, d'une physionomie intelligente et spirituelle. Il accepta volontiers l'invitation qui lui fut faite de s'asseoir à la table du général en chef ; il n'y parut pas même embarrassé, et, dès le premier repas ; il sut tenir sa fourchette et manger à peu près comme nous. Il répondit avec ingénuité et avec franchise à toutes les questions qui lui furent adressées par l'intermédiaire d'un interprète. Nous devons faire observer que c'est le seul Musulman qui, à notre connoissance, ait mangé de nos mets et bu du vin, et c'était un enfant: Mais à Constantinople, noua dira-t-on, beaucoup de sectateurs de Mahomet sont devenus moins scrupuleux. — Aussi n'est-ce pas de Constantinople que nous parlons ; il s'agit ici de la côte d'Afrique, où une foi intacte commande l'observance de la loi.

première batterie qui leur fut enlevée, un ouvrage et un fragment français[1], pour nous persuader qu'ils avoient contre nous avec eux un officier français ? A onze heures du matin la division Berthezène étoit maîtresse de l'artillerie et des positions de l'ennemi, et le combat avoit cessé. A midi toute l'année étoit à terre, et elle pouvoit dire enfin Terre d'Afrique, je te tiens ! Le débarquement des troupes fut opéré, en grande partie, sur des chalands ou grands bateaux plats, remorqués par des canots. Les officiers de marine dirigèrent cette importante opération avec une intelligence et une activité infatigables. Le zèle des matelots fut admirable : il fallait les voir se jeter à l'eau pour pousser les embarcations à la côte ! Si l'ordre prescrit ne fut pas toujours conservé exactement, ce fut au profit de la promptitude dans l'exécution. La première division prit position sur les collines d'où elle avait débusqué l'ennemi, et la seconde s'étendit en arc de cercle, à droite de la première, jusque vers le rivage. Ces deux divisions se trouvoient ainsi placées à portée de canon en avant de l'entrée de la presqu'île, où la troisième resta en réserve.

Cette journée coûta à peine la vie à trente hommes, mais le poids en fut lourd à porter. Engourdis par un séjour de plus d'un mois à bord des bâtiments où ils avoient été nécessairement entassés les uns sur les autres, chargés de munitions et de vivres pour cinq jours, les soldats souffrirent beaucoup de la chaleur et des difficultés d'un terrain sablonneux, ne présentant partout que des collines couvertes de broussailles. Ils firent preuve du courage le plus patient. Le premier soin du général Valazé, commandant le génie

---

(1) Qui leur auroient été procurés par le consul d'Angleterre, par exemple.

de l'expédition, avoir été de tracer un retranchement qui fermât l'entrée de la presqu'île, et qui en fît une place d'armes sûre pour le dépôt des approvisionnements de l'armée. La construction de ce retranchement fut commencée aussitôt et poursuivie sans relâche par trois mille travailleurs, jusqu'à ce qu'il fût terminé, palissadé et armé de canons pris sur l'ennemi. Le cap qui termine la presqu'île de Sidi-Ferruch est un rocher calcaire, élevé d'environ soixante à quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette presqu'île paroit avoir reçu son nom d'un *marabout*, qui y auroit fixé sa demeure. On sait qu'un *marabout* est une espèce d'ermite mahométan, et que son ermitage est aussi appelé marabout. Celui qui s'élève sur le sommet du rocher de Sidi-Ferruch se compose d'une petite mosquée, où l'on voit le tombeau du *marabout* qui a sans doute donné son nom à la presqu'île, et de quelques constructions attenantes à cette mosquée, dont la petite tour carrée, dite *Torre-Chica*, est le minaret. Plusieurs pièces d'étoffe de différentes couleurs étoient appendues, en manière d'*ex-voto*, aux murailles intérieures de la mosquée. Tout y fut respecté.

C'étoit la première condition matérielle de réussite dans une expédition contre Alger de débarquer à Sidi. Ferruch. Car il n'y avoit que cette presqu'île sur tout le littoral, depuis le cap Matifoux jusqu'à l'embouchure du Mazafran, qui présentât un point oit l'on pût improviser un établissement solide, et se retrancher invinciblement avant, de commencer à opérer[1]. Le quartier-général s'établit au

(1) On sait que Charles-Quint débarqua sur la plage à environ une demi-lieue à l'est d'Alger, et que, sans s'assurer sur la cote un point solide de contact avec sa flotte, il investit aussitôt la place.

*marabout*, d'où la vue dominoit la presqu'île, les deux baies qui s'arrondissent à l'est et à l'ouest, et toutes les collines qui, séparées par d'étroits vallons, s'échelonnent et grandissent successivement jusqu'au plateau de Staouéli. La pente du rocher du coté de la terre est assez escarpée.
Au pied de cette hauteur s'élève un beau palmier, auprès duquel un puits abondant put fournir à beaucoup de besoins. C'est là que l'intendant en chef de l'armée se plaça au centre de tout l'établissement de l'administration ; il y déploya une activité qui fut universellement admirée. Dans cette presqu'île que les Francais avaient trouvée déserte et embarrassée d'épaisses broussailles et de massifs de

---

Mais une tempête horrible engloutit ou dispersa ses vaisseaux, et une pluie tombant par torrents noya son armée. Ne s'étant point préparé un refuge en cas d'échec, il l'ut obligé de faire retraite le long de la plage vers l'Aratch, que son armée passa, partie sur un pont improvisé, partie à gué. Plus loin il fallut encore construire un pont pour franchit l'Harmise. Enfin cette malheureuse armée arriva au cap Matifoux où elle s'embarqua en désordre. O'Reilly, qui conduisit si mal l'expédition espagnole entreprise contre Alger en 1775, ayant débarqué non loin de la rive gauche de l'Aratch, fit aussi, entre autres fautes, celle de laisser avancer son avant-garde contre les Algériens avant de s'être retranché convenablement. Après avoir essuyé une défaite, il fut forcé de se rembarquer à la hâte. Ainsi ces deux grands désastres démontroient la nécessité d'établir, au point de départ de la ligne d'opérations, une place d'armes à l'épreuve des attaques algériennes, où l'on pût se réfugier à tout événement, soit pour s'embarquer avec sécurité, soit pour reprendra ensuite l'offensive. Or, urne presqu'île, où il est facile de s'enfermer promptement en coupant l'isthme dans sa largeur par un retranchement, étoit le lieu qui présentoit le plus d'avantages naturels. Partout ailleurs il y avoit trop à faire pour qu'on pût espérer d'y parvenir assez vite.

cactiers, repaires de quelques chiens abandonnés, l'art, en moins de deux jours, triompha, comme par magie, d'une nature sauvage. D'immenses hangars, construits en planches couvertes de toiles imperméables, présentoient des hôpitaux, des magasins, des dépôts improvisés d'approvisionnements et de munitions. Des tentes et des baraques de feuillage s'élevoient de toutes parts au milieu des haies d'aloès que l'on avoit conservées, des fours en tôle et en briques, apportées de France, fumoient déjà, et, le surlendemain du débarquement, toute l'armée reçut du pain frais. Les différents services s'organisoient de tous côtés dans un ordre parfait. Tous les efforts concouraient au même but, et de cette harmonie de volonté et d'action naquirent le bien-être et la force de l'armée. Il suffisoit de creuser la terre de deux ou trois pieds pour se procurer une eau potable. Dès que le débarquement du personnel avoit été terminé, la marine avait immédiatement commencé celui du matériel, et elle poursuivoit avec un zèle infatigable cette longue et pénible opération. La plage offrit bientôt l'aspect animé d'un grand port de commerce : les tonneaux, les barils, les caisses et les ballots s'y amonceloient incessamment ; les parcs de bestiaux s'emplissaient, et les distributions de vivres de toute nature se faisaient avec régularité. La gaieté française, sous le beau ciel d'Afrique, allégeait le poids de ces travaux et aidait à braver la chaleur. A ce spectacle le souvenir indigène de Carthage naissante se réveilla sans doute dans plus d'une imagination. Quand la nuit sue cédoit au jour, les feux innombrables des bivouacs, auxquels les broussailles fournissoient un aliment abondant, éclairaient encore cette scène d'un effet si pittoresque, jusque sur les hauteurs que couronnoient les deux premières divisions de l'armée, à portée de canon en avant du retranchement.

Il étoit évident, et l'on acquit postérieurement la certitude qu'il était entré dans le, plan de campagne ordonné par le Dey de laisser débarquer sans résistance, toute l'armée française, afin de l'exterminer ensuite entièrement, et que pas un seul homme n'en échappât pour rapporter en France la nouvelle de cette destruction complète. Cette folle présomption avoit sa source dans l'orgueil musulman, et aussi dans l'insuccès des malheureuses entreprises de Charles-Quint et d'O'Reilly. La journée du 14 juin avoir suffi pour apprendre à nos soldats le traitement destiné à ceux qui tomberaient vivants aux mains des ennemis du nom chrétien. Ils trouvèrent sous les broussailles le cadavre mutilé d'un officier d'infanterie légère, auquel les Turcs et les Arabes avaient tranché la tête, les pieds et les mains, A la vue de ce spectacle atroce, qui devint presque quotidien, les cœurs déchirés s'indignèrent, il ne fut plus possible de maîtriser l'exaspération des esprits, et une guerre à mort s'ensuivit. L'armée fut incessamment harcelée par des bandes de cavaliers bédouins, et par des fantassins arabes qui venoient tirailler devant les bivouacs, et chaque jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, c'étoit un feu continuel sur toute la ligne des avant-postes. Les broussailles, qui s'élèvent progressivement à mesure qu'on s'éloigne de la mer, jusqu'à la hauteur d'environ cinq pieds, favorisoient ce genre d'attaques, que l'obligation de stationner dans ses positions retranchées, en attendant qu'elle pût se porter en avant, ne permettoit pas à l'armée d'éloigner sans retour.

L'ordre régnoit partout, et l'abondance des provisions se répandoit dans le camp et dans les bivouacs, lorsque la matinée du 16 vint troubler de si grandes espérances. La baie où étoit mouillée toute la flotte est ouverte auvent du nord-ouest, et il se prit à souffler avec violence. Une pluie

à larges gouttes tomboit abondamment, et le tonnerre retentissoit avec éclat. On eut bientôt lieu de craindre que tant de bâtiments de grandeurs différentes, mouillés à peu de distance les uns des autres, ne vinssent à s'entrechoquer. Plusieurs chassèrent sur leurs ancres, firent des avaries clans leurs amarres, et furent menacés d'une perte prochaine. Il y avoir à peine à terre pour vingt jours de vivres ; mais comme on avoit eu la précaution de garnir de doubles enveloppes imperméables les caisses et les bal lots contenant les approvisionnements de toute nature, on se hâta d'en jeter à la mer avec des tonneaux de vin, d'eau-de-vie et de farine, afin que le vent qui chassoit à la côte, les y portât. C'en étoit fait de l'armée navale, a dit M. l'amiral Duperré, si cette tempête s'étoit prolongée plus longtemps. Mais vers onze heures le vent passa à l'est, et l'état plus calme de la mer fit renaître la sérénité dans les esprits. Après ce coup de vent, la nécessité de redoubler d'activité dans le débarquement du matériel, pour désencombrer la rade au plus vite, devint encore plus évidente.

Adressées aux populations qu'opprimoit le despotisme turc, des proclamations, rédigées en arabe et revêtues du cachet du général en chef, furent portées et déposées par des officiers au-delà des avant-postes. Mais on n'en recueillit presque aucun fruit. Cependant un vieil Arabe à la barbe blanche se présenta le 17 aux avant-postes de la division Berthezène, et fut conduit au quartier-général. C'était le premier Africain que l'armée pût voir de près, et tout en lui étoit inconnu. Sa taille, son attitude, ses gestes, son habillement, sa figure excitèrent vivement la curiosité des officiers et des soldats qui se pressoient en foule autour de lui. Interrogé par un prétexte catholique, né à Damas; qui étoit attaché au quartier-général en qualité d'interprète,

il parla de la puissance de Dieu avec un désordre d'idées peut-être plus apparent que réel, et ne fit rien connaître de ce qu'on auroit voulu savoir de lui. La folie est réputée inspiration sainte chez les mahométans, et, à entendre ce vieillard, qui étoit cheikh, ou chef de tribu, on jugea qu'il devait passer pour inspiré. On le traita bien ; il promit de revenir le premier jour consacré au repos, qui est le vendredi chez eux, et on le renvoya pour apprendre aux siens comment les Français en agissoient envers les Arabes.

Dans l'après-midi du 18, les avant-postes de la division Loverdo virent venir à eux quatre chefs arabes ; on les accueillit, et ils échangèrent leurs armes et *mangèrent* le sel avec l'officier chargé de parlementer avec eux. Ils déclarèrent qu'ils s'abstiendroient de combattre contre nous, si on leur garantissoit le respect de leur religion, de leurs femmes, et la sûreté de leurs propriétés. Rien ne fut négligé pour qu'ils retournassent satisfaits de leur démarche. Elle n'eut toutefois aucune suite. Enfin, un officier d'ordonnance du général Clouet amena au quartier-général un jeune Arabe, qu'à la vue de son vêtement, qui ne consistoit qu'en un Burnous ; espèce de cape en laine avec un capuchon, an avoit pris d'abord pour une femme ; il répondit ingénument aux diverses questions qui lui furent faites. Il se plaignit de la dureté du joug turc, et annonça que la milice de la régence et les différents contingents des Beylicks étant réunis dans le camp de Staouéli, l'armée ne tarderoit pas à être attaquée ; il témoigna le désir de rester avec les Francais, et on consentit à le garder. Ce jeune homme paroissoit intelligent ; il répétoit et prononçoit sans accent étranger, avec une facilité surprenante, des phrases françaises tout entières.

Depuis deux jours des salves de mousqueterie, des nuages de poussière évidemment soulevés par des

mouvements de troupes, et l'augmentation sensible du nombre des tentes clans le camp de Staouéli, reveloient à l'armée l'agglomération des forces algériennes sur ce point. On yapercevoit aussi l'ennemi remuer la terre, et construire des batteries. Le 19, à quatre heures du matin, un coup de canon, parti d'une de ces batteries, donna le signal d'une attaque générale. Elle commença contre toute notre ligne avec la plus grande impétuosité. Les divisions Berthezène et Loverdo formoient cette ligne, qui se développoit en arc de cercle saillant en avant, d'un rivage à l'autre, sur les collines qui sont à environ une lieue en face du marabout de Sidi-Ferruch. La première division, s'appuyant aux dunes de la baie de l'est, occupoit la gauche de l'armée; et la seconde division, se prolongeant le long d'un petit ruisseau jusqu'à la baie de l'ouest, tenoit la droite. Des ouvrages de campagne couvroient le front de chaque régiment. L'horizon étoit chargé d'un brouillard fort épais, et ce ne fut guère que vers six heures du matin, lorsque le soleil l'eut dissipé, qu'on put découvrir ce qui se passoit. Cependant la fusillade et la canonnade rouloient sur toute la ligne. La pensée dominante de l'ennemi parut être de vouloir forcer les deux ailes de notre armée. Ainsi, à l'extrême gauche, la brigade Clouet, dont les tirailleurs s'étoient peut-être laissés emporter trop en avant, eut besoin de tout son courage et de toute la valeur de son chef pour n'être pas enfoncée; et le secours que lui prêta le 29e régiment de ligne, qui, se trouvoit en seconde ligne derrière elle, ne lui fut pas inutile[1]. L'attaque fut aussi très vive devant

(1) M. de Saint-Simon, capitaine de voltigeurs au 29e de ligne, qui s'élança le premier avec sa compagnie pour soutenir le 28e de ligne, vivement attaqué par des bandes innombrables

la brigade Achard[1]. Enhardi et protégé par le feu de ses batteries, l'ennemi se précipitoit partout sur notre front avec la plus, intrépide audace. Il y fut reçu à la baïonnette, et les fossés des retranchements furent jonchés de morts. Les Algériens, ayant franchi le ruisseau qui les séparoit d'une partie de la division Loverdo, y furent rejetés, culbutés et passés à la baïonnette. Il étoit plus de six heures lorsque cette première attaque fut complètement repoussée. Toute notre armée exécuta alors un mouvement en avant, et à sept heures elle occupoit les positions avancées de l'ennemi. Le général en chef avoit tardé à se rendre sur le champ de bataille, parce que de la hauteur de Sidi-Ferruch il dominoit l'épais brouillard qui avoit enveloppé l'armée pendant les premières heures du combat. Son courage aventureux, qu'il rendit chaque jour plus évident, étoit à l'abri de tout soupçon, et il y resta. Mais on lui a reproché de s'être tenu d'abord à une trop grande distance des deux divisions attaquées. Si nous ne croyons passa reproche fondé, c'est que nous n'avons pas reconnu ce que la présence du général en chef sur le champ de bataille lui auroit appris, qu'il n'eût incomparablement mieux vu du haut du rocher de Sidi-Ferruch. De là au moins son regard planoit au-dessus du brouillard, et embrassoit l'ensemble de l'attaque et de la défense, tandis que sur le théâtre du combat il n'auroit pu distinguer ce qui se passoit à cent pas de lui. Mais

---

d'Arabes, se distingua réellement dans cette occasion, où il perdit le sous-lieutenant et huit hommes de sa compagnie.

(1) Le 37e de ligne, l'un des régiments de cette brigade, opposa la plus belle résistance à l'attaque impétueuse des Algériens. Le général Achard, qui souffrit horriblement de la goutte durant cette campagne, n'en déploya pas moins autant de courage que de capacité.

lorsqu'il lui fut permis de s'assurer, sur le terrain, que le voisinage des batteries ennemies ne seroit pas supportable, quoique le débarquement du matériel ne fût pas encore assez avancé pour qu'il dût se porter en avant, d'accord avec le général Berthezène[1] il résolut de les faire taire, en profitant de l'admirable ardeur des troupes pour s'en emparer. La division Loverdo, formée en échelons par brigades, eut ordre de tourner la principale batterie par la gauche, tandis que la division Berthezène, établie dans le même ordre, la prendroit d'écharpe. La troisième brigade de la 2e division suivit le mouvement de la brigade Clouet, derrière laquelle elle se trouvoit détachée. A travers les, épaisses broussailles qui couvrent toutes ces collines, ce mouvement s'exécuta avec autant de précision que sur un champ, de manœuvre, et la batterie fut enlevée aux cris enthousiastes de nos régiments victorieux[2]. M. le général Lahitte dirigea, avec toute la supériorité de l'homme qu'inspiré le génie de son art, le peu d'artillerie dont le petit nombre de chevaux débarqués lui permit de disposer, la multiplia par la célérité des mouvements qu'il lui fit exécuter, et contribua

---

(1) Une partie de la gloire de la journée de Staouéli appartient au général Berthezène. Il reçut avec un sang-froid imperturbable le choc des multitudes d'arabes et de Maures qui furent lancées contre nous par les Turcs, On ne saurait assez louer la sagesse de ses dispositions.

(2) Aucune expression ne pourrait rendre l'enthousiasme des troupes, lorsqu'elles marchèrent contre la principale batterie de l'ennemi. Elle fut belle, pour la France cette journée, dont le résultat décida du sort d'Alger. Les généraux avoient cueilli sur le champ de bataille même un gros bouquet de laurier rose, que le général en chef trouva, sur, sa serviette lorsqu'il se mit à table, au retour du combat.

puissamment à ce succès comme à tous ceux de cette campagne. Nos colonnes entroient à peine dans la batterie conquise, que les Algériens évacuoient déjà l'immense camp de Staouéli. Nos voltigeurs s'y précipitèrent, les masses les y suivirent, et au commencement de l'après-midi les deux divisions s'y reposoient des glorieuses fatigues de cette belle journée.

# QUATRIÉME ARTICLE.

Les Turcs d'Alger se rappeloient encore l'issue de l'expédition espagnole de 1775, et ce souvenir n'avoit pas peu contribué à aveugler leur orgueil ; ils se croyoient modestement invincibles. L'aga de la milice algérienne, gendre du Dey, qui, à la tête de toutes les forces de la régence, se rua contre notre armée, avoit l'ordre et l'espoir de nous jeter à la mer. Si l'inébranlable résistance contre laquelle il vint se briser, la défaite complète qu'il essuya, et la déroute qui s'en suivit furent impuissantes à dessiller les yeux des Turcs, elles eurent un tout autre effet sur les Arabes et sur les Maures. Mais pour féconder leur découragement à notre profit, il auroit fallu que l'armée pût poursuivre ses succès et recueillir immédiatement autour des murs d'Alger les fruits de la victoire de Staouéli[1]. Un obstacle insurmontable

---

(1) Il est évident que si l'armée victorieuse à Staouéli avoit pu disposer de tous ses moyens de transport, elle auroit profité de la déroute complète des Algériens, pour arriver sans rencontrer de résistance devant le château de l'empereur le 20 juin au matin. Elle eût fait l'investissement de la place dans la journée, et la tranchée auroit pu être ouverte dans la nuit du 21 au 22. Le siége, qui n'a duré que cinq jours, n'eût pas été plus long dans cette hypothèse, et, avec moins de sang versé, nous aurions probablement

s’y opposa : les bâtiments qui portoient les chevaux de l’administration et ceux de l’artillerie de siège n’étoient pas encore arrivées dans la baie de Sidi-Ferruch, et les terribles leçons de l’histoire défendoient expressément de profiter de la fuite précipitée et de la dispersion de l’ennemi.

Une évaluation précise du nombre de combattants, accourus de tous les beylicks de la régence, qui fondit sur notre armée le 19 juin seroit impossible. Ils ne s’étoient pas comptés eux-mêmes, les essaims de cavaliers bédouins qui galopoient devant notre front à travers les broussailles. Suivant les présomptions les plus vraisemblables, confirmées par les rapports postérieurs des Turcs, les deux divisions eurent affaire à environ quarante mille assaillants. Cette multitude d’ennemis divers, dont la milice turque d’Alger étoit l’élite, se composoient en outre de Koulouglis, d’Arabes, de Maures, et même de Kabyles, qui étoient descendus de l’Atlas pour en défendre les approches. De tous ces combattants, un grand nombre étoit à cheval ; ce n’étoit pas une cavalerie, mais des bandes irrégulières de cavaliers tirailleurs, presque tous armés de longs fusils. Leurs chevaux étoient généralement médiocres, mais vites et singulièrement habitués à courir au milieu des broussailles[1]. Ces cavaliers s’avançoient pour faire, feu de toute la vitesse de leurs chevaux, et ils tournoient le dos aussi

---

été maîtres d’Alger le 27 juin. Ce que l’Europe avait vainement entrepris depuis trois siècles, la France l’aurait fait en quatorze jours

(1) Les broussailles qui couvrent partout le pays furent très favorables à la défense sauvage des Algériens, et nos soldats, entraînés par trop d’ardeur, n’en surent pas toujours profiter pour faire la guerre de tirailleurs moins à découvert.

aussi rapidement. Souvent leurs coups n'étaient pas moins bien dirigés que ceux des fantassins, et ils portaient loin. Les armes de toute cette soldatesque à pied et à cheval étoient le fusil, le pistolet, le *yatagan*, le poignard, la lance et le sabre. Les Algériens n'avaient point d'artillerie de campagne, et ici les batteries qu'ils avaient construites en avant de leur camp leur furent enlevées. Ils se montrèrent étrangers à toutes les notions de discipline et de tactique européennes. Les Arabes accouroient par bandes, mais sans aucun ordre. Ils étoient conduits par les Turcs, qui leur donnaient en même temps l'exemple du plus intrépide courage. On en vit uni, qui étoit resté blessé sur le champ de bataille, se poignarder, sans doute pour ne pas tomber vivant aux mains des Français. L'enthousiasme qui éclata dans tous les rangs, lorsque les divisions, prirent l'offensive, fut tel que l'imagination seule peut le concevoir. C'étoit le délire de vaincre un ennemi jusqu'alors invaincu : de l'aveu unanime des officiers de la plus vieille expérience, jamais soldats ne montrèrent plus d'ardeur. Le sort voulut que la troisième brigade de la première division fût celle qui souffrit et qui fit le plus ; elle étoit commandée par le général Clouet, que nous appellerions volontiers un anachronisme vivant. Ah ! pour relui-là c'étoit bien un croisé : même foi, même désir de se sacrifier, même exaltation d'âme, même générosité de cœur, même valeur chevaleresque. Quoiqu'il n'y eût encore que peu d'officiers d'état-major qui eussent reçu leurs chevaux, la transmission des ordres se lit avec toute la célérité désirable. Le nombre des hommes mis hors de combat dans nos rangs fut d'environ cinq cents. La perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable ; mais il seroit d'autant plus difficile de l'évaluer, même approximativement, que les cavaliers algériens ont

la coutume barbare d'entraîner leurs morts et même leurs blessés, au moyen d'un croc avec lequel ils les saisissent[1]. C'est plutôt encore pour leur donner la sépulture que pour les dérober à leur ennemi qu'ils en agissent ainsi.

Nous avons dit que, dans l'impétuosité ..la vietoire, nos troupes s'étoient précipitées sur le camp de Staouéli, tandis que l'ennemi l'abandonnoit avec la plus grande confusion. La sanglante cruauté des Algériens abattant, sans faire de quartier, toutes les têtes que le yatagan rencontrait, avoit rendu de tristes représailles inévitables dans le feu de l'action. On recueillit à peine quelques prisonniers[2]. Des drapeaux, des étendards, des queues de cheval, des armes, toute l'artillerie ennemie furent les trophées de cette journée, avec l'occupation du vaste camp de Staouéli. On y trouva de la poudre, des projectiles, un bel exemplaire du Koran, les registres et les papiers : particuliers de l'aga de la milice turque, des, vivres, du tabac, du café, du sucre, de l'or et de l'argent monnoyés, des troupeaux de mouton, et une centaine de chameaux, ou, pour mieux dire, des dromadaires. Ce fut un spectacle vraiment étrange et bizarre que de les voir, l'après-midi, arriver à Sidi-Ferruch, rassemblés en troupeau, et conduits par quelques soldats encore tout chauds du combat. Ces pauvres animaux y turent accueillis par un rire universel, et devinrent l'objet de toutes les plaisanteries dont le soldat français est si prodigue. Mais

---

(1) Nous ne trouvâmes jamais sur le champ de bataille que les morts qu'il leur avoit été absolument impossible d'enlever.

(2) Comment obtenir du soldat, dans l'atmosphère d'un champ de bataille, qu'il respecte la vie de ceux qui venoient de lui prouver, en tranchant à côté de lui la tête de son camarade abattu et désarmé, qu'à la guerre entre le musulman et le chrétien il n'y a que la mort.

comme la patience lui manque essentiellement, et que le soin et la conduite des chameaux en demandent beaucoup, l'armée ne tira presque aucun avantage de cette capture. On essaya d'en manger quelques-uns, et la chair n'en fut pas trouvée mauvaise. Jusqu'à ce que les chevaux fussent habitués à la vue des chameaux, il en eurent une frayeur tout-à-fait extraordinaire.

Parmi les beaux traits de cette journée, il en est un surtout que nous nous reprocherions de ne pas mentionner. Après la prise de Staouéli, un voltigeur, portant un on plein d'eau, passoit auprès d'un bédouin blessé, gisant à côté du cadavre mutilé d'un Français décapité. Dévoré d'une soif ardente, le bédouin exprime son besoin par un geste intelligible et par des cris lamentables. Le voltigeur s'arrête, jette un regard de douleur et d'indignation sur le corps défiguré de son compatriote étendu à côté du bédouin suppliant, hésite et tend enfin à son barbare ennemi son bidon qu'il lui laisse jusqu'à ce qu'il ait étanché sa soif[1].

Sous les longs hangars, revêtus de toiles imperméables, élevés par l'administration dans la presqu'île de Sidi-Ferruch, les blessés reçurent tous les soins qu'ils méritoient, et rien ne leur manqua. Les aumôniers des régiments en relevèrent plusieurs du champ de bataille, et prodiguèrent à tous, avec la plus ardente charité, les consolations et les secours de leur pieux ministère. Il est peu d'âmees où la foi endormie ne se réveille pas en présence d'une mort pleine

---

(1) Voilà le chrétien; mais se tapir dans les broussailles, au nombre de cinq ou six, guetter un Français qui s'avance seul, le front haut, se précipiter tous sur lui, le renverser, lui trancher la tête, lui couper les pieds et les mains, se baigner dans le sang avec volupté, et s'enfuir en bondissant de joie, voilà le mahométan.

de vie, telle que celle qui frappe l'homme sur un champ de bataille. Le saint zèle des aumôniers ne fut point stérile, et le Dieu des armées trouva des fils fidèles dans les victimes qui s'immoloient pour la chrétienté.

Nous avons dit qu'un hôpital avoit été établi à Mahon, du consentement de l'Espagne. On y évacuoit successivement tous les blessés et les malades dont l'état promettoit qu'ils pourroient supporter la traversée. On eut occasion alors de constater la salubrité de l'air sur le théâtre des opérations de l'armée, et de reconnoître que, malgré l'influence d'une température moyenne de 28 degrés, les blessures se guérissoient promptement. Ce que nous disons ici doit s'entendre de tout le littoral que nous occupâmes, et nous signalerons plus tard les exceptions accidentelles à ce fait général(1).

Le camp de Staouéli, demeure passagère des Arabes nomades, se déployoit sur une vaste étendue de terrain sablonneux, légèrement inégal(2). Environ trois cents tentes de toile blanche, plus grandes, mieux entendues et plus aérées que les nôtres, y étoient dressés çà et là, sans aucun ordre de campement, au milieu des broussailles de

---

(1) Ainsi la réunion des blessés et des malades, qu'on apportoit chaque jour à Sidi-Ferruch, finit par en rendre l'air malsain, et la guérison des blessures et des maladies y devint lente et incomplète.

(2) Quel spectacle que celui d'une armée française qui, à peine débarquée depuis six jours sur une plage inhabitée de la côte de Barbarie, avait déjà une place d'armes inexpugnable derrière elle, et, protégée par la terreur qu'elle avoit inspirée aux Algériens vaincus et dispersés, dormait paisiblement sous les tentes des Arabes nomades, et cherchoit, sous le rare ombrage des palmiers, un refuge contre les ardeurs du soleil du désert !

lentisques, de pins nains et d'arbousiers, ont le pays est partout couvert. Quelques figuiers, quelques oliviers et quelques rares mûriers ombrageoient des fontaines dont l'eau fut trouvée de bonne qualité. Au-dessus de ce paysage, égayé par des touffesde lauriers roses, quelques grands palmiers montroient leurs cimes vertes au couronnement d'un fût, qui s'élançoit avec grâce. Parmi les tentes du camp de Staouéli, celles de l'aga de la milice d'Alger et du bey de Titteri, que l'ennemi avoit aussi abandonnées dans sa fuite inattendue, dominoient comme deux reines majestueuses. Elles étoient d'une longue dimension, d'une élévation grandiose, d'une magnificence orientale, et d'un effet très pittoresque. Trois compartiments inégaux les divisaient dans leur largeur. Le premier, qui étoit au moins aussi grand que les deux autres ensemble, étoit réservé au bey ou à l'aga ; le suivant étoit occupé par ses femmes, et le troisième recevait les gens de sa suite. L'intérieur de ces tentes étoit en étoffe de laine rouge et jaune, ornée de dessins élégants et variés. A l'extérieur, elles étoient couvertes d'une toile blanche, semblable à celle des autres tentes. Le séjour de Staouéli est très malsain à certaine époque de l'année[1]. Le *siroc* desséchant y souffle ordinairement alors.

Tandis que les deux premières divisions occupaient le camp de Staouéli, le quartier-général étoit demeuré avec la troisième dans la place d'armes de Sidi-Ferruch, où l'on travailloit sans relâche à la mise à terre du matériel de l'expédition. Le lendemain de la victoire du 19 juin, fut le premier dimanche que l'année salua sur la terre d'Afrique.

---

(1) Le 3e de ligne, ce beau régiment si bien conduit par le brave colonel Roussel, en fit la triste expérience lorsqu'il y stationna après la prise d'Alger.

Au pied de la hauteur que couronne le Marabout, deux tonneaux supportant quelques planches servirent à improviser un modeste autel. Le grand palmier de la fontaine étoit comme une colonne de ce temple illimité, et un ciel pur et sans nuages en était le dôme. Là fut solennisé pour la première fois, après une désuétude de tant d'années, le jour du Seigneur. Un aumônier célébra la messe et les guerriers, encore tout poudreux de la gloire dé la veille, sous les rayons brûlants du soleil d'Afrique, humilièrent leur front découvert devant le Dieu dispensateur du succès des batailles. Il semblait, ce sacrifice chrétien, sanctionner le retour de la liberté et de la civilisation, filles de l'Evangile, sur ce rivage où peu de jours auparavant le despotisme et la barbarie, enfants du Koran, planoient sur un désert.

Cependant le retranchement de Sidi Ferruch étoit terminé sur un développement de plus de mille mètres, et armé de vingt-quatre pièces de canon, en partie prises à l'ennemi. De là à Staouéli serpentoit, sous les collines, à travers les broussailles, une route de six mètres de largeur, qui, par les soins aussi actifs qu'éclairés de M. le général du génie Valazé, avoit été tracée et exécutée avec une promptitude inimaginable. Des redoutes étoient échelonnées sur les flancs de cette route pour assurer les communications. La distance de Sidi-Ferruch à Staouéli est d'environ cinq quarts de lieue. Le terrain monte toujours jusqu'au plateau de Staouéli, qui domine le pays environnant. Une petite construction en pierres, qui apparoissoit non loin du joli bosquet d'orangers indiqué sur les cartes[1], étoit la seule qu'on

(1) Au milieu des broussailles monotones qui attristent le pays ce bosquet d'orangers, qu'arrose un petit ruisseau , se présente comme une délicieuse Oasis.

aperçût; d'ailleurs point d'habitation. Autour du camp de Staouéli et dans l'intérieur de la presqu'île seulement, quelques portions de terrain, disputées aux lentisques, et grossièrement cultivées, avoient porté du blé ou de l'orge.

La vue de ces lieux, la grande scène dont ils étoient le théâtre, et le spectacle de la civilisation subitement implantée au milieu du désert, quelle source abondante d'études et d'inspirations pour l'artiste ! Entraînés par la passion de leur art à partager les fatigues et les périls de nos soldats, des peintres du premier rang étoient venus en Afrique chercher jusque sous le feu de l'ennemi des effets à reproduire et des tableaux à saisir. Nous avons déjà nommé M. Gudin; l'auteur du panorama de Navarin, M. Langlois, chef de bataillon d'état-major, peintre-soldat, et M. Isabey, jeune homme si intéressant, alloient aussi esquissant tout ce qui frappoit leur coup d'œil d'artiste, et moissonnoient dans ce champ fertile à la sueur de leur front. MM. Le Tanneur et Gilbert, peintres de marine, avoient vu la traversée à bord du vaisseau amiral, et le littoral, alors si animé, étoit l'objet de leurs observations. Quand le temps aura émoussé la susceptibilité des passions et des préjugés, ces messieurs s'empresseront, sans doute, d'initier le public aux secrets de leurs précieux et nobles travaux, et prouveront que, si notre histoire a conquis une belle page de plus, l'art n'est point resté en arrière. Peut-être jouirons-nous alors du panorama de Sidi-Ferruch, ou de celui d'Alger[1].

Le débarquement de tout le matériel de l'administra-

(1) La présence de ces artistes, qu'aucune privation, qu'aucun danger ne trouva en défaut, étoit une des singularités de cette campagne qui, à l'exception de notre guerre d'Egypte, ne ressemble à aucune autre.

tion, de l'artillerie et du génie, étoit une opération inévitablement longue et pénible ; et si elle avoit pu être abrégée, elle l'eût été certainement par l'activité infatigable et par le zèle intelligent de notre marine. Les bâtiments de guerre qui avaient déchargé ce qu'ils avoient à bord, formèrent une division qui mit sous voiles pour croiser au large de la baie, sous la direction de M. le contre-amiral de Rosamel. La baie se désencombroit ainsi. Mais on ne voyoit pas arriver les bâtiments qui portoient les chevaux de l'administration et ceux de l'artillerie de siège. Ces deux dernières divisions du convoi avoient été laissées dans la baie de Palma, avec ordre de se mettre en route le 13. L'armée, impatiente de stationner inutilement dans le camp de Staouéli, d'où elle voyoit l'ennemi revenir de la terreur que lui avoit inspirée sa défaite du 19, et recommencer à se réunir, l'armée regrettoit vivement que l'amiral n'eût pas fait partir ces deux divisions avec la flotte, où au moins immédiatement après son départ. Les conséquences funestes de leur arrivée tardive se dérouleront bientôt devant nous.

Une foi vive s'est conservée généralement parmi les musulmans de la régence d'Alger. Notre arrimée les a vus chaque jour prier devant elle matin et soir. La fusillade quotidienne ne commençoit jamais qu'après la prière du matin, et nos postes n'ont pas été attaqués une seule fois après là prière du soir. Notre inaction dans le camp de Staouéli parut sans doute inconcevable aux Algériens, et dans leur incapacité de se la motiver, ils l'attribuèrent vraisemblablement à la prudence, conseillée par la peur. Le 24 juin, à l'aube du jour, ils vinrent engager le combat. Ils étoient nombreux, et on reconnut d'abord qu'ils vouloient tenter une attaque sérieuse et générale, mais on étoit disposés à les biens recevoir. La division Berthezène et la première

brigade de la division Loverdo ; pourvues d'une batterie d'artillerie de campagne, furent chargées de repousser cette présomptueuse agression. Formées en colonnes, elles balayèrent rapidement la plaine, couverte de petites broussailles, qui s'étend depuis le camp de Staouéli jusqu'à la hauteur de Sidi-Khalef. Ce succès fut enlevé au pas de course. Le général en chef étoit à la tête des colonnes ; les escadrons des chasseurs d'Afrique suivoient le mouvement ; mais la nature du pays, ne permit pas de s'en servir. On ne doit pas compter une lieue de Staouéli à Sidi-Khalef. Là se trouvent les premières habitations que l'armée eût encore rencontrées ; les mouvements du terrain commencent à être plus prononcés, et, à quelques, centaines de mètres plus loin, on arrive à de grands enclos entourés d'épaisses haies de cartiers et d'aloès, armés de longues et formidables épines. Des arbres et des lianes concourent aussi à rendre ces haies impénétrables, et les accidents de terrain se multiplient. Tels sont les obstacles que les Turcs et les Arabes, emportés par la fuite, ne surent pas utiliser au profit de leur défense, et que le général en chef se hâta de faire franchir par la division Berthezène. Elle s'arrêta lorsqu'elle les eut dépassés, et l'ennemi, toujours fuyant, fit sauter devant elle un magasin à poudre. Cette explosion n'eut d'autre effet que de produire une détonation terrible, et des nuages d'une fumée noire et épaisse, qui obscurcit l'horizon pendant plus d'un quart-d'heure[1]. La marche, ou pour mieux dire la course de notre artillerie, ne fut retardée par aucun des obstacles que présenta le théâtre du combat. Sa présence à la tête des colonnes et son feu bien dirigé

(1) Nos voltigeurs saluèrent cette explosion par des cris de moquerie et des battements de mains.

hâtèrent, à la fin de la journée, la fuite et la dispersion de l'ennemi. Cependant la première brigade de la deuxième division, qui formoit notre droite, avoit rencontré une résistance plus opiniâtre que celle qui fut opposée à la division Berthezène. Mais cette brigade, habilement conduite par le général Danrémont, triompha et de cette résistance et des difficultés du pays.

Ce triomphe coûta trop cher au général en chef. Amédée de Bourmont, le second des quatre fils qui l'avoient suivi en Afrique, étoit lieutenant de grenadiers au 49e de ligne, l'un des régiments de la brigade Danrémont. Il venoit d'obtenir de son colonel, à qui il avoit fait observer qu'il serait juste d'accorder une fois aux grenadiers l'honneur de marcher en avant, toujours réservé aux voltigeurs, l'ordre d'attaquer l'ennemi, et il s'élançait à la tête de sa section, lorsqu'il tomba mortellement frappé d'une balle qui l'atteignit sous le cœur. Trois autres balles avoient touché, l'une, la poignée de soit sabre qu'il avoit à la main, l'autre, la lame, et la troisième, son shakot. Son frère aîné, qui étoit aide-de-camp de son père, l'alla relever du champ de bataille, lorsque le succès de la journée lui permit de se séparer de l'état-major général. Les deux frères arrivèrent le soir, l'un escortant l'autre, au camp de Staouéli. Amédée étoit porté par quelques grenadiers sur un sac à distribution. Le général Loverdo le reçut dans sa tente, et lui prodigua tous les soins qu'il put inventer. Les chirurgiens accoururent, et firent luire dans les cœurs un rayon d'espérance. Le langage, la résignation, le sacrifice du jeune Amédée, furent sublimes. Embrasse-moi, disoit-il à un ami, c'est le plus beau jour de ma vie. Elle est bien placée, elle est près du cœur cette blessure reçue pour le Roi et pour la France. Instruit de son malheur, le général en chef vola près de son

fils. Il n'y a pas d'expression qui puisse donner une idée de cette dernière entrevue. Ecrivez à ma mère, consolez ma mère, consolez mes sœurs, s'écrioit Amédée. Son père l'embrassa, lui donna sa bénédiction, retourna à ses devoirs, et ne le revit plus.

La France, qui n'est point ingrate, n'a pas oublié la manière simple et touchante dont il fut rendu compte de cette blessure faite au cœur d'un père[1]. Le lendemain matin, Amédée de Bourmont fut transporté à Sidi-Ferruch ; mais tous les secours de l'art furent impuissants à le rappeler à la vie, et c'était en vain qu'on avoit espéré de conserver ce généreux jeune homme, doué d'une si belle âme et de toutes les qualités du cœur. Le fils du vainqueur d'Alger scella de son sang la victoire paternelle. Il tomba en héros, et mourut en chrétien. Il entroit à peine dans son sixième lustre. Toute l'armée mêla ses pleurs à ceux du père et des frères du jeune Bourmont : ce fut un deuil général ; trente mille témoins sont là pour l'attester. Ses entrailles furent déposées dans la terre étrangère, et le reste de sa dépouille mortelle fut transporté en France. On ne sait que trop l'accueil qui l'y attendait. Mais l'indignation publique a fait justice de cette violation du sanctuaire de la mort, et les

---

(1) « Le nombre des hommes mis hors de combat a été peu considérable ; un seul officier a été blessé dangereusement, c'est le deuxième des quatre fils qui m'ont suivi en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour continuer de servir avec dévouement le Roi et la patrie. » Ces paroles admirables, du rapport du 25 juin, ont retenti dans tous les cœurs en France. Tout le monde s'intéressa à la conservation des jours du jeune et brave Amédée. Il est devenu le fils de toutes les mères, disait alors une femme spirituelle ; et le frère de toutes celles qui ne sont pas assez âgées pour être sa mère, répondoit une autre.

profanateurs ne peuvent pas même compter sur le silence de l'histoire.

L'armée déplora aussi la perte d'un autre jeune homme, qui périt ce même jour victime de la cruauté des Bédouins. C'étoit M. Amoros, officier d'artillerie, et fils du colonel de ce nom. Il avoit suivi l'armée comme volontaire. S'étant écarté des colonnes avec un seul compagnon, qui eut le bonheur d'en échapper, il fut surpris et massacré par les Bédouins. L'armée avoit presque tous les jours à déplorer les tristes effets de cet instinct féroce, de cette passion de l'homicide qui anime l'Arabe. Il sembloit que, dévoré de la soif du sang, il cherchât à se désaltérer dans le meurtre. Le spectacle presque quotidien des cadavres horriblement mutilés de leurs camarades, que nos soldats rencontroient sur leur passage, exaspéroit les esprits, et provoquait d'impitoyahles vengeances. Sur un champ de bataille souillé par tant de barbarie, on ne put pas toujours arrêter l'explosion d'affligeantes représailles. Mais ce ne fut jamais que dans le feu du combat qu'on eut à blâmer cet oubli provoqué des droits toujours imprescriptibles de l'humanité. A voir les habitudes sanguinaires de l'Arabe, nos soldats français pouvoient douter qu'il fût homme. Lorsque tout fumant du sang de sa victime il couroit, *une tête à la main, demander son salaire*, par un effort surnaturel ils le concevoient encore. Mais lorsque après la prise d'Alger, l'hommage d'une tête ne lui étoit plus payé par la libéralité turque, et qu'il tuait avec une volupté de tigre, pour le seul plaisir de tuer, il n'y avoit que ceux qui le plaignoient de n'être pas chrétien, qui ne fussent pas étonnés de lui trouver figure humaine.

# CINQUIÈME ARTICLE.

Nous eûmes affaire, à Sidi-Khalef, à un ennemi moins nombreux et moins acharné qu'à Staouéli, et il n'avoit point de canon. Notre perte en hommes mis hors de combat ne fut pas considérable. La fuite des Turcs et des Arabes fut si rapide, qu'ils abandonnèrent des troupeaux tout entiers, que nos soldats recueillirent. Plus de quatre cents bœufs tombèrent ainsi en notre pouvoir ; c'étoit une prise précieuse pour l'armée. La journée de Sidi-Khalef fut très pénible pour nos troupes : sous le poids d'une chaleur intense, elles chassèrent vivement devant elles un ennemi épars et difficile à atteindre, qui les harcelait plutôt qu'il ne les combattoit. Le terrain où elles déployèrent leur élan se présenta d'abord embarrassé de broussailles, moins élevées à la vérité qu'entre Sidi-Ferruch et Staouéli , mais très drues ; et il devint bientôt hérissé d'obstacles de toute espèce, ravins profonds, grandes crevasses, massifs de cactiers, enclos fermés de haies d'aloès et quelquefois plantés de vignes. Rien de tout cela n'arrêta un seul instant la marche de notre infanterie toujours infatigable, ni le passage de notre artillerie, grâce à la mobilité que lui assure son nouveau matériel, Mais quand elles eurent traversé cette zone

de pays couvert et coupé de tant d'accidents, les soldats étoient harassés, épuisés par la chaleur, et dévorés de besoins. Il étoit plus de trois heures de l'après-midi, et le combat avoit commencé vers six heures du matin. Force étoit donc de faire halte et de prendre position; la prudence d'ailleurs ne permettoit pas d'étendre plus loin notre ligne d'opérations. La brigade Danrémont, qui avoit repoussé, malgré leur tenacité, tous les essaims d'Arabes qui s'étoient jetés sur notre droite, occupa naturellement la droite de notre position. Lé général Berthezène s'établit au centre avec la brigade Poret de Morvan, et les brigades Achard et Clouet formèrent la gauche. Ces quatre brigades se trouvoient ainsi placées à cheval sur le chemin d'Alger, qui naît à Sidi-Khalef de la réunion des sentiers qui sillonnent les broussailles. Cette position étoit très désavantageuse; elle étoit dominée, dans presque toute son étendue, mais surtout à sa gauche, par les premières hauteurs du Boudjareah, montagnes dont Alger et ses jardins occupent le revers. Nos régiments se trouvoient ainsi sous le canon des batteries dont les Turcs avoient garni les hauteurs, et, à la faveur des accidents du terrain, des haies et des massifs d'arbres qui le couvroient, les Arabes venoient incessamment inquiéter nos lignes. Mais, s'il est regrettable qu'on eût été forcé d'occuper cette position fâcheuse et de s'y maintenir durant quatre jours, qui furent très meurtriers, on va voir qu'on ne sauroit ici prononcer un jugement équitable qu'après un examen complet de la difficulté. L'expédition d'Alger, telle qu'elle avoit été conçue, étoit une question complexe mais une, dont la solution dépendoit de la combinaison de deux moyens différents appliqués à la réalisation de la même pensée. A considérer l'entreprise dans tout son ensemble, le problème qu'on s'étoit proposé

de résoudre consistoit à conduire de Toulon jusque dans les murs d'Alger une ligne continue d'opérations, sur laquelle, au point de contact des forces agissantes sur terre et sur mer, l'action de la marine s'engrenât, pour ainsi dire, dans celle de l'armée. Ainsi, les opérations de l'armée étoient subordonnées à celles de la marine, et la première ne pouvoit rien faire que l'autre ne lui en fournît les moyens. Nous avons déjà dit qu'au départ général de la rade de Palma, l'amiral n'avoit pas jugé à propos de faire partir avec la flotte les deux divisions du convoi qui portoient les chevaux de l'administration et ceux de l'artillerie de siège. Elles devoient mettre sous voiles le 13 ; mais,le vent les retint dans cette rade jusqu'au 18, elles furent retardées dans leur route par des vents d'ouest et par des courants violents, et elles n'arrivèrent à Sidi-Ferruch que le 25 au matin. Elles étoient impatiemment attendues, puisque c'étoit faute de moyens de transport pour l'administration et pour l'artillerie de siège que l'armée avoit laissé le temps à l'ennemi de se relever de sa défaite du 19, qu'elle avoir par conséquent été attaquée le 24 dans le camp de Staouéli, et qu'elle n'avoit pu profiter de sa seconde victoire en se portant en avant jusque sous le château de l'Empereur. Elle battoit ainsi l'ennemi sans autre résultat que de le chasser devant elle, au risque d'aggraver les difficultés de sa position. Il auroit donc fallu que l'amiral fit partir de Palma, en même temps que la flotte, comme il le pouvoit probablement, les deux précieuses divisions du convoi, dont l'arrivée tardive fut si funeste aux opérations de l'armée. Nous croyons avoir rendu évident que c'est manque des moyens de transport indispensables pour marcher en avant, que l'armée n'avoit pas encore pris l'offensive le 24, et qu'elle ne put pas poursuivre le succès de cette journée, comme elle l'auroit fait

après quelques heures de repos accordé aux troupes, si elle en avoit eu la fàculté. Il est d'ailleurs incontestable que l'audace des Arabes renaquit de notre inaction forcée[1]. Mais devoit-on, après ce succès, laisser les brigades qui l'avoient remporté dans la position, dangereuse à tenir, où les avoit amenées l'issue de la journée ? A cette question nous répondrons qu'il fut d'abord physiquement impossible d'éviter cet inconvénient. Lorsqu'on fit halte, les troupes étoient tellement harassées, épuisées, qu'on n'auroit pu exiger d'elles immédiatement un pas de plus. On connoit ensuite les raisons qui les empêchoient d'étendre leur ligne d'opérations. Une considération d'une autre nature les retint encore dans la position où elles se trouvoient. Reculer devant les Algériens, leur céder un pouce de terrain, c'eût été s'avouer vaincu, élever leur audace à sa plus haute puissance, et provoquer la réunion de toutes leurs forces contre nous. C'est ce dont le général en chef ne pouvoit pas douter. Attaqué dans le camp de Staouéli', il avoit été obligé de repousser et d'éloigner l'ennemi; parvenu aux obstacles que présentoit le terrain, et voyant ,que les Turcs n'en profitoient pas pour leur défense, il avoit dû se hâter de franchir ces obstacles pour les mettre derrière lui[2]. Ainsi notre désir d'appliquer la critique à toutes les faces de la question est impuissant à détruire ce fait, que le défaut

---

(1) Ils ne purent pas comprendre pourquoi nous n'avancions pas ; et de notre inaction ils conclurent naturellement que nous n'osions pas aller plus loin. Cela devoit être.

(2) Nous étions dans cette situation périlleuse où, en butte aux coups de l'ennemi, il n'est possible ni de reculer, ni d'avancer pour s'y soustraire. Il est évident qu'il n'y a d'autre parti à prendre alors que celui de se faire tuer en attendant mieux, et c'est aussi ce que nous fîmes.

de moyens de transport retarda malencontreusement la marche victorieuse de l'armée, et la força de s'établir en partie dans une position où les journées sanglantes des 25, 26, 27 et 28 juin furent inévitables.

Après le combat de Sidi-Khalef, le général en chef fixa son quartier-général à Staouéli. Il s'installa dans la magnifique tente du bey de Titteri. De là il eut enfin la satisfaction de voir arriver, le soir, les bâtiments[1] qui lui apportoient les moyens de refouler les Turcs dans leurs murs, et d'exécuter l'investissement du château dé l'Empereur. Ces bâtiments mouillèrent dans la baie de Sidi-Ferruch le lendemain matin, et la mise à terre de leur chargement commenta aussitôt. Cependant M. le duc d'Escars, dont la division n'avoit pas encore pris part aux défaites des Algériens, avoit exprimé au général en chef les vœux de ses compagnons d'armes, et avec eux il réclamoit à son tour l'honneur du péril. Il reçut l'ordre d'aller -renforcer notre première ligne, et il y prit poste le 25, avec sa première brigade, à la gauche de la brigade Clouet. Sa seconde brigade le rejoignit la nuit, et s'établit à la gauche de la première. C'est alors que, par une fatale méprise, un poste du 28e de ligne fit feu sur la tête de colonne du 30e, et lui tua quelques hommes. La brigade Montlivault, la troisième de la division d'Escars, prit position entre Staouéli et notre première ligne. Comme le général en chef avoit besoin de tout son

---

(1) M. Hugon et M. de Villaret-Joyeuse, capitaine de pavillon de M. l'amiral Duperré, étoient venus annoncer au général en chef , sur le champ de bataille, l'arrivée si désirée de ces précieux bâtiments. Ah ! s'ils avoient pu mouiller en même temps que la flotte dans la baie de Sidi-Ferruch, le combat du 24 n'auroit pas eu lieu, et le sang français n'auroit pas coulé inutilement dans les journées des 25, 26, 27 et 28 juin.

monde pour se porter ainsi en avant, il avoit obtenu de l'amiral la mise à sa disposition de 1,400 marins des équipages de ligne, qui, réunis à un bataillon du 48e régiment, formèrent la garnison de la place d'armes de Sidi-Ferruch, dépôt de tous les approvisionnements de l'armée. La majeure partie des 2e et 3e brigades de la 2e division fut placée dans le camp de Staouéli, et le reste fut échelonné sur notre ligne de communication. Durant la journée du 25, la chaleur fut excessive. L'armée souffrit d'autant plus de cette ascension de la température, qui s'élevoit peut-être à 33 degrés, que le siroc, vent brûlant du sud-est, enflammoit la respiration. Le chirurgien-major d'un régiment qui étoit en marche tomba mort, asphyxié par la chaleur.

La route que le génie avoit ouverte de Sidi-Ferruch à Staouéli fut prolongée de là jusqu'à nos avant-postes. Des redoutes furent construites de mille mètres en mille mètres environ, et armées de canons pour protéger la circulation des convois sur cette route. Elle fut pénible l'exécution de ces travaux sous le poids d'une chaleur aussi accablante. Le 26, un nouveau coup de vent assaillit la flotte; fut-il plus désastreux que celui qui la menaça le 16 d'un irréparable malheur, c'est ce que nous ne pouvons pas affirmer. Des vaisseaux cassèrent leurs câbles et leurs chaînes d'ancres ; les avaries furent considérables. Ces coups de vent, durant lesquels la mer devenoit tout à coup monstrueuse, a dit M. l'amiral Duperré, entravoient l'activité que la marine apportoit au débarquement du matériel. Sous tous les rapports, ils étoient fâcheux et inquiétants.

Cependant noire première ligne se trouvoit dans une position dominée en présence de la milice turque et d'une multitude d'Arabes et de Maures, qui dirigeoient contre nous un feu continuel de mousqueterie et d'artillerie. Ils

avoient amené des pièces sur la partie la plus élevée du front de leur position. Dans cet état de choses, le général en chef monte à cheval le 26 à trois heures du matin, et part dans le dessein d'attaquer l'ennemi et de le rejeter de l'autre côté du mont Boudjareah. Mais il reconnut bientôt que, malgré le zèle énergique du génie, la route n'étoit pas assez ouverte pour qu'on pût rasssembler derrière la première ligne tous les transports de l'artillerie et de l'administration, dont l'armée avoit un indispensable besoin pour se porter en avant. Et d'ailleurs, ces transports, à peine débarqués, ne pouvaient pas encore être tous réunis sur le point voulu. Le général en chef revint donc à Staouéli avec l'état-major général. Ce ne fut pas sans faire violence à son caractère qu'il contint l'ardeur dont toute l'armée étoit enflammée. *En avant ! en avant !* étoit devenu le cri universel, et la contagion de cet entraînement avoir gagné les officiers de l'expérience la plus mûre. Obliger une si noble impatience à patienter, contenir dans les limites tracées par la prudence et par les leçons de l'histoire un si généreux dévouement, n'est peut-être pas le moindre des titres que le général en chef s'est acquis à l'approbation impartiale de la France et de l'Europe dans cette courre, mais glorieuse campagne.

Disséminés par tout le pays, les Arabes s'embusquoient dans les broussailles et guettoient les hommes isolés qu'ils pourroient surprendre pour leur trancher la tête. Réunis en bandes, ils couronnoient les collines environnant la plaine qui s'étend entre Staouéli et Sidi-Khalef, toujours prêts à fondre sur nos convois, dont ils épioient la marche, si la protection des redoutes et l'égide des escortes n'en eussent pas assuré la circulation. Sur une route qui, à Sidi-Khalef, commence à devenir inégale et difficile, les caissons à deux roues, que M. l'intendant en chef Denniée

avoit fait adopter, rouloient sans accident et alimentoient exactement l'armée.

Un cheikh d'une tribu des environs du cap Matifoux, au-delà de l'Aratch, fut amené au quartier-général le 26. Il étoit venu à nous évidemment dans l'intention de sonder nos dispositions envers les Arabes. C'étoit un vieillard vigoureux, d'une figure noble et d'une attitude respectable. On lui fit l'accueil accoutumé, et on tâcha de le renvoyer content. Présenté au général en chef sous la tente du bey de Titteri, il refusa le café qui lui fut offert ; mais il écouta avec la plus grande attention, et parut entendre avec plaisir la musique d'un régiment qui jouoit alors devant la tente du général en chef. L'imagination n'étoit pas moins frappée que la vue de la présence de ce vieux cheikh africain, diplomate du désert, au milieu d'un état-major français, où toutes les grandes puissances de l'Europe étoient représentées par des officiers qu'elles avoient envoyés, ou qui étoient venus volontairement. Ainsi un colonel russe[1], qui avait pris part à la dernière guerre de sa nation contre la Perse, assistait au solennel châtiment que la France avoit mission d'infliger aux plus cruels sectateurs de Mahomet. Mais parmi ces officiers étrangers, l'armée distingua surtout un capitaine de vaisseau de la marine anglaise, qui avoit eu un commandement dans l'expédition de lord Exmouth[2].

---

(1) M. Philosophoff, colonel d'artillerie, aide-de-camp du grand-duc Michel, officier d'une instruction militaire très étendue.

(2) Nous ne savons pas même si M. Mansell ne fut pas capitaine de pavillon de lord Exmouth. Aimable, instruit, franc, généreux, intrépide, M. Mansell, nous nous plaisons à lui rendre cette justice, est un des hommes les plus distingués que nous ayons rencontrés. Il sembloit avoir attaché son bonheur au plaisir de voir prendre Alger. C'était une bonne fortune pour la France, qu'un

Par son esprit agréable, par ses connoissances étendues et variées, par son caractère loyal, et par ses manières ouvertes qui s'allioient si bien avec les habitudes françaises, M. Mansell, c'est le nom de cet officier distingué, se fit estimer, rechercher et aimer dans tous nos rangs. Sa curiosité valeureuse, qui l'en trainoit toujours aux avant-postes, lui acquit la sympathie de nos grenadiers et de nos voltigeurs. Il n'y avoir personne dans l'armée qui ne le connût. C'était, aiguillonné par le désir de voir prendre cette ville d'Alger, la Guerrière, comme l'appeloient ses superbes habitants, que M.Mansell avoit sollicité la permission d'accompagner notre expédition. Témoins européens de ce que notre armée fit pour le monde chrétien en vengeant l'honneur et les droits méconnus de la France, ils ont redit partout, ces officiers étrangers à nos passions politiques et à nos haines de parti, la conduite de cette armée, dont la calomnie a vainement essayé d'entacher la gloire si pure[1].

Le nombre des hommes mis hors de combat s'accroissoit beaucoup par les pertes que le feu continuel des Turcs et des Arabes faisoit essuyer à notre première ligne ; il fut d'environ deux cents hommes par jour dans les Journées des 25, 26, 27 et 28 juin, durant lesquelles l'armée resta immobile dans ses positions. Les ambulances avoient reçu très peu de malades ; mais on avoit déjà évacué plus de cinq cents blessés sur Mahon, avant le 25, et la dyssenterie commençoit à se propager dans les rangs. On avoit eu la

---

officier anglais d'un aussi grand poids voulût être témoin de notre expédition.

(1) Le général en chef fit à ces officiers étrangers les honneurs de son quartier-général et de sa table plus que modeste, avec toute la courtoisie convenable.

précaution de réunir, après le départ de l'armée expéditionnaire, une division de réserve sur les côtes de la Provence ; et le général en chef demanda alors qu'on lui envoyât une brigade de cette division. Cette demande resta sans effet par suite des événements de la campagne. Le 27, le premier aide-de camp du général d'Escars fut atteint mortellement d'un boulet de seize[1]. L'ennemi étoit tombé à l'improviste sur un bataillon d'infanterie légère, et lui avoit tué des hommes. Enfin le 28, chemins aplanis, communications assurées, moyens de transport disponibles, matériel de l'artillerie et du génie réuni, tout permettoit au général en chef de se porter en avant et d'investir le château de l'Empereur. Il transporta, dans l'après-midi, son quartier-général aux avant-postes, alla reconnoître la position de l'ennemi du haut de la terrasse d'une maison qu'occupoit le général Hurel, et s'entendit avec M. le duc d'Escars pour l'attaque du lendemain[2]. Le général Loverdo rejoignit le soir les deux autres divisions, n'ayant laissé qu'un régiment dans le camp de Staouéli. Pendant toute la nuit, ce fut un roulement continuel des voitures de l'administration, des pièces d'artillerie et des caissons, qui affluoient au point du chemin conduisant à Alger, où cette toute étoit coupée perpendiculairement par la position de l'armée. On avoit eu occasion de remarquer que les Turcs et les Arabes n'attaquoient jamais avant le lever du soleil, qu'ils obéissoient à la nuit, comme a dit Homère; et on résolut de les prévenir.

---

(1) C'étoit M. Borne, chef de bataillon d'état-major, officier très recommandable.

(2) M. le duc d'Escars a commandé et administré sa division, pendant cette campagne, avec une supériorité incontestée, car son éloge étoit dans toutes les bouches.

Le 29 juin, le jour ne luisoit pas encore quand les troupes prirent les armes, se formèrent en colonnes, et se mirent en mouvement. Le duc d'Escars s'avançoit par notre gauche, à la tête des brigades Bertier et Hurel, contre la masse des forces ennemies. Les généraux Berthezène et Loverdo conduisoient chacun deux brigades à la droite de la division d'Escars. Les colonnes gravissoient lentement, en bon ordre et dans l'ombre, le versant occidental du mont Boudjareah ; leur marche étoit silencieuse; c'étoit le calme imposant, précurseur de l'orage. Mais, contre l'attente universelle, l'ennemi avoit évacué en partie les premières hauteurs qu'il occupoit la veille. La division d'Escars seule, précédée de ses tirailleurs, surprit les Algériens, et aux cris de *Vive le roi ! et de Allah !* une vive fusillade s'engagea. Elle s'étendit aussitôt sur tout le front des deux brigades Bertier et Hurel, dont l'attaque fut impétueuse et brillante. C'étoit un spectacle qu'on voudroit pouvoir décrire. Le jour ne faisoit que de poindre : au silence de toute une armée, un feu terrible de mousqueterie, des cris de guerre et le bruit des tambours battant la charge, avoient succédé tout à coup ; les crêtes des hauteurs se dessinoient à la lueur de la fusillade, mariée aux premiers rayons du soleil d'Afrique. Un vétéran de la gloire immortelle des Pyramides dirigeoit l'élan de nos jeunes soldats, et revoyoit fuir le Croissant devant les baïonnettes françaises. On a dit que l'expédition d'Egypte étoit le roman de notre histoire militaire, la campagne d'Alger en est bien le second volume ; et le brave général Hurel fut acteur dans l'une et dans l'autre. Les Algériens avoient détruit pendant la nuit une partie des batteries qui nous avoient été funestes durant quatre jours, et nos troupes en trouvèrent les canons abandonnés dans des sentiers creux. Les cordes avec lesquelles on avoit traîné

ces pièces sans affûts y avoient été laissées. Culbuté par le choc des deux brigades, de la division d'Escars, l'ennemi prit la fuite et disparut. Nos trois divisions continuèrent leur marche offensive. Mais le terrain sur lequel elles s'avancoient devenoit très difficile, et les obstacles s'y multipliaient et grandissoient. A mesure que les hauteurs s'élevaient, les ravins étoient plus profonds, leurs pentes plus abruptes, et ce sol si fortement ondulé étoit partout couvert de haies, d'arbres, d'enclos et de jardins, à travers lesquels serpentoient quelques mauvais chemins creux. De là la marche pénible, lente, décousue même de notre artillerie et de nos colonnes, qui finissoient par ne plus s'entrevoir dans les sinuosités ascendantes et descendantes qu'elles ne cessoient de décrire. Notre ignorance topographique du pays .ajouta encore à l'incertitude de notre marche. On cherchoit des yeux le château de l'Empereur, et on ne l'apercevait pas. On découvroit cependant le cap Matifoux et le fond de la baie d'Alger. Les première et troisième divisions s'étant alors croisées, la division Berthezène forma notre gauche, et couronna les crêtes les plus élevées du Boudjareah. La. division d'Escars se dirigea à droite vers le château de l'Empereur, tandis que le général Loverdo, tenant notre extrême droite, tiraillait avec les Arabes dans la direction du chemin appelé chemin Romain, qui conduit à Alger en passant sous le château de l'Empereur. Le général Loverdo ne poussa pas assez vivement les Arabes qui s'étoient rejetés sur notre droite, sans doute pour que la retraite ne leur fût pas coupée vers les deux camps qu'ils occupoient, l'un sous le fort de l'Empereur, et l'autre sous celui de Babazoun.

Le général en chef étoit parvenu, vers neuf heures du matin, avec la brigade Achard, au poste d'observation de la

marine, qui est le point culminant de cette partie du Boudjareah. Alger avec ses murailles blanches, ses maisons blanches, tous ses minarets, sa Cassauba, son port protégé par tant de batteries, le fameux fort de l'Empereur, toutes les riantes maisons de campagne ceintes d'une riche verdure qui sont éparses aux environs d'Alger, les Arabes qui campoient sous le château de l'Empereur et sur la plage près du fort Babazoun, la côte presque partout hérissée de canons, la baie d'Alger, le cap Matifoux, la belle plaine de la Métidjiah, et le superbe Atlas dans le fond du tableau, voilà ce qui se dérouloit devant lui. Notre armée la voyoit enfin cette ville extraordinaire, qui alloit devenir sa conquête. Quelques centaines de juifs sortis d'Alger erroient dans les jardins environnants; nos tirailleurs en avoient tué quelques-uns, qu'ils avoient pris d'abord pour des ennemis armés. Les autres vinrent, hommes, femmes et enfants, également effrayés, se précipiter aux pieds du général en chef en poussant des cris lamentables. Il s'empressa de les rassurer, et ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. La plupart des consuls étrangers s'étoient réunis dans la maison de campagne du consul des États-Unis, peu distante du poste d'observation de la marine. Le général en chef pourvut à leur sûreté. Il se porta ensuite vers le point où l'on devoit ouvrir la tranchée devant le château de l'Empereur, et poussa les avant-postes jusqu'à environ cinq cents mètres de cette forteresse. Le duc d'Escars s'en rapprochoit aussi ; mais le général Loverdo tarda long-temps à s'avancer pour assurer notre droite. Il fut bientôt évident que l'armée ne pourrait pas suffire à un investissement complet de la place, et on se décida à laisser libre le chemin de Constantine qui passe sous le fort de Babazoun et se prolonge le long du rivage. Le général Valazé s'occupa immédiatement de

préparer les attaques contre le château de l'Empereur ; il fit créneler quelques maisons, et la tranchée put être ouverte dans la nuit même. Cette journée si féconde en résultats ne nous coûta guère plus de cinquante hommes mis hors de combat, tant la terreur de nos armes avoir rendu l'ennemi peu tenace. Il laissa beaucoup de morts sur le champ de bataille.

# SIXIÈME ARTICLE.

Ce fut Charles-Quint qui appela l'attention des Algériens sur le point important où s'élève aujourd'hui le château de l'Empereur : il y établit son quartier-général dans sa fameuse expédition de 1541. Mais le peu de temps qu'il y séjourna ne lui permit sans doute que d'improviser une fortification passagère. Ce fut Hassen-Pacha qui fit construire quelques années après la fortification permanente, qui prend son nom européen de l'empereur Charles-Quint, mais qu'on appelle dans le pays Sultan-Cal-Aci, et que nos soldats nommaient bonnement le fort Napoléon[1]. Cette forteresse a la forme d'un rectangle ; elle domine la partie la plus élevée de la ville et toutes les fortifications environnantes, mais elle est elle-même dominée par les crêtes des collines qui règnent du côté opposé à la place. Ainsi elle semble plutôt bâtie pour tenir la ville en respect, que pour la défendre contre une attaque extérieure. Ce fort étoit évidemment la clef d'Alger.

---

(1) C'est tout naturellement que nos soldats, entendant appeler cette forteresse le fort de l'Empereur, le nommoient également le fort Napoléon.

Avant tout, avoit dit Boutin, il faut être maître du château de l'Empereur[1].

Le général Valazé[2] reconnut que la crête la plus rapprochée qui domine le château de l'Empereur en est à environ cinq cents mètres. Dans la nuit du 29 au 30 juin il ouvrit la tranchée à une moindre distance du fort. Comme il s'agissait d'apporter la plus grande célérité dans la construction des ouvrages, le général Valazé profita des sentiers qui se présentoient garnis de haies d'aloès, avec un bourrelet de chaque côté, pour lier entre elles les différentes attaques au moyen de ces communications déjà existantes. Le tracé fut habilement dirigé, de manière que les deux ailes des attaques se trouvassent bien appuyées. Elles l'étoient à droite par de grands escarpements voisins du consulat de Suède, et à gauche par des pentes rapides. Quoique les fatigues de la journée eussent empêché de fournir au génie le nombre désirable de travailleurs, le 30, quand le jour parut, on étoit établi sur un développement de 1,000 mètres environ. Mais un logement avancé, au centre des attaques, ne se trouvoit qu'à 200 mètres des batteries du fort, et l'ennemi dirigea alors un feu terrible sur ce point. Nous fûmes obligés de l'évacuer momentanément. M. Chambaud, chef de bataillon du génie, officier justement estimé, fut mortellement atteint d'un biscaïen, au moment où il prenoit le service

---

(1) Il étoit même évident, à la première inspection des lieux, qu'une fois maîtres du château de l'Empereur, nous le serions en même temps d'Alger.

(2) Le général Valazé a dirigé les travaux du génie, pendant toute cette campagne, avec une promptitude admirable, unie à beaucoup de savoir et d'habileté.

de tranchée[1]. Pendant toute la journée du 30 le feu des turcs nous incommoda beaucoup. A dater de ce jour l'infanterie fournit le nombre nécessaire de travailleurs et de gardes de tranchée. Nous avions déjà commencé l'établissement de six batteries, et l'artillerie prodiguoit tous ses soins, tous ses efforts pour abréger ce travail.

Le général en chef avoit fixé son quartier-général au centre des opérations, dans une petite maison de campagne attenante au chemin Romain, à environ deux mille mètres du château de l'Empereur. Aussi les boulets venoient-ils l'y visiter quelquefois. Le dépôt général de l'administration, les parcs de l'artillerie et du génie étoient établis un peu plus loin, à droite et à gauche de la route. Le camp de siège couvroit les environs d'Alger de ce côté. Rien n'est plus pittoresque que ce pays. Les mouvements prononcés du terrain en diversifient singulièrement l'aspect. Les collines et les vallons sont revêtus de la végétation la plus verte et la plus abondante. Les poiriers, les abricotiers, les vignes se marient dans tous les jardins aux palmiers, aux orangers, aux citronniers, aux figuiers, aux cactiers et à une infinité d'arbres différents. L'aloès étale avec un luxe prodigieux, inconnu même en Espagne, ses feuilles colossales armées de longues et respectables épines. Il sétend en haies impénétrables autour des enclos et le long des sentiers qui sillonnent les ondulations du sol. Des fontaines et des puits offrent partout une eau pure, limpide et fraîche. Des conduits souterrains, dirigés avec une habile entente de la distribution des eaux, en portent le bienfait dans diverses directions. Une multitude de maisons de campagne apparoissent

---

(1) Cette perte déplorable affecta vivement le général Valazé, et toute l'armée s'associa à ses regrets.

çà et là sur ces coteaux et dans ces vallons. Plusieurs étoient habitées par les consuls étrangers. Dans l'espace embrassé par l'armée de siège on remarquoit surtout les consulats de Suède et de Hollande. La blancheur éblouissante de ces maisons, lorsqu'elles reflètent le soleil d'Afrique, contraste merveilleusement avec la riche verdure des massifs d'arbres qui les environnent. Elles sont construites dans le genre moresque. Le bâtiment s'élève sur les quatre côtés d'une cour rectangulaire, pavée en marbre, avec une belle fontaine en marbre blanc au milieu, et autour de cette cour règne une galerie intérieure soutenue par des colonnes élégantes en marbre d'Italie. Cette galerie intérieure se répète au premier étage, et donne sur la cour. Quatre pièces, en forme de parallélogramme, avec une porte au milieu, ouvrent sur cette galerie. Les murs intérieurs de ces chambres sont recouverts jusqu'à hauteur d'homme d'une faïence de couleurs variées. Une terrasse où l'on respire la fraîcheur du soir termine la maison. Tout l'intérieur reçoit le jour et l'air par la vaste ouverture rectangulaire que décrit au-dessus de la cour la terrasse au haut de la maison. Cette terrasse et les murs extérieurs de la maison sont couverts d'un enduit d'une blancheur éclatante. Il y a à peine quelques très petites jalousies donnant à l'extérieur. Souvent la cour est abritée du soleil par des treilles. On conçoit facilement que ces habitations soient très agréables. Notre armée les trouva toutes abandonnées et entièrement vides. Les officiers-généraux et autres s'y installèrent.

Cependant le débarquement de tous les approvisionnements de l'armée continuoit a s'opérer à Sidi-Ferruch, et la distance de ce point à la position qu'occupoient alors les troupes assiégeantes étoit d'environ cinq lieues. Le chemin étoit difficile et la chaleur toujours croissante; mais le

zèle de l'administration, dont l'éloge était dans toutes les bouches, pourvoyoit, en dépit de tous les obstacles, à une consommation journalière, au camp de siège, de 30,000 rations de pain, autant des rations de riz, 15,000 litres de vin, 1,000 litres d'eau-de-vie, et de 3,000 rations de fourrages. Des hangars furent établis pour servir de premiers hôpitaux, et recevoir .les blessés qu'on rapportoit de la tranchée en grand nombre. Le transport de tout le matériel de siége de l'artillerie ne s'étoit pas fait non plus sans que cette arme acquit des droits nouveaux à la reconnoissance publique, que lui ont méritée ses périls, ses travaux et ses fatigues,

Le général en chef visitoit la tranchée toutes les nuits. Dans celle du 30 juin au 1er juillet, on déploya la plus grande activité à continuer les tranchées et les communications. On s'étendoit à la gauche des attaques, sur l'extrémité d'un plateau allongé, où l'artillerie se proposait d'établir une batterie de revers contre le château, Perfectionner tous les travaux et installer le dépôt de tranchée sur un revers du terrain fut la tâche du 1er juillet. Les batteries des assiégés tonnoient sans relâche contre nos, ouvrages. Leurs feux courbes, assez bien dirigés, rasoient le terrain en pente, derrière lequel nous nous abritions, et nous atteignoient souvent. Le nombre des personnes tuées ou blessées à la tranchée s'élevoit journellement à environ deux cents. Dans la matinée du 1er, un biscaïen vint encore frapper à la jambe un chef de bataillon du génie. C'étoit surtout notre extrême gauche que l'ennemi assailloit continuellement : il se glissoit à travers les ravins et les broussailles pour nous venir harceler, On fut obligé de redoubler d'attention de ce coté. Nous n'en filmes pas moins attaqués vivement le 3 ; mais cette audace fut reçue et repoussée

compte elle méritoit de l'être, et le génie mit notre gauche à l'abri de toute attaque. Notre droite étoit protégée par la position des troupes qui en occupoient les derrières. Divers logements furent construits pour la renforcer encore. Tous ces travaux s'exécutoient sous une grêle de projectiles que l'ennemi nous envoyoit incessamment. Si, durant tout le cours de cette campagne, nous avons eu occasion de nous apercevoir et de profiter de l'ignorance des Turcs dans l'art de la guerre, nous avons été à portée aussi de pouvoir rendre témoignage de leur excessive bravoure individuelle. La science n'entra pour rien dans leur défense, mais le courage du désespoir y joua un rôle brillant. Leur artillerie du château de l'Empereur n'étoit pas méprisable ; elle fit preuve d'énergie et d'adresse. La témérité de leurs sorties déréglées, pendant les quatre jours de tranchée ouverte, fut vraiment inexplicable. Car enfin, lorsqu'ils avoient affaire à des soldats français, venir jeter des pierres contre les ouvrages, comme ils le firent, n'est-ce pas là une bravade qui seroit ridicule, si elle n'étoit un acte de la folie du courage ? Les Turcs sont naturellement braves ; mais ici ils combattaient *pro aris et focis*, et une foi vive et ardente exaltoit au suprême degré leur bravoure de tempérament. Ils nous faisoient une guerre d'extermination, parce qu'une foi dont le prosélytisme s'avance le cimeterre à la main en répétant : *Crois ou je te tue*, ne se défend qu'en abattant sans miséricorde les têtes de ses ennemis. Un portefeuille trouvé sur un officier de la milice turque, qui avoir été tué devant nos attaques, fut apporté au général en chef par un interprète. Ce portefeuille contenoit une lettre adressée au Dey, où respiroit le langage de la foi et du dévouement religieux. Il y étoit parlé de plusieurs chefs turcs qui étoient tombés sous nos coups ; ils étoient considérés comme des

martyrs de la croyance mahométane, et l'auteur de la lettre brûloit de verser son sang pour la défense de sa religion. Les deux juifs les plus riches d'Alger, Bacri et Durand, étoient parvenus furtivement jusqu'à notre quartier-général, et ils affirmoient que le Dey et les Turcs, dont ils avoient une frayeur indicible, étoient résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

L'élévation delà température, chaque jour croissante, rendit les travaux du siége excessivement pénibles, et le nombre des malades commença à augmenter rapidement dans l'armée. L'air ne laissoit pas d'être très sain ; mais après la grande sécheresse du jour, il se chargeoit d'une abondante humidité la nuit, et ce changement subit de température ne contribuoit pas peu à engendrer des dyssenteries. Cependant M. l'amiral Duperré avoit levé l'ancre de la baie de Sidi-Ferruch, et il vint, dans la matinée du 1er juillet, tenter de taire une diversion du côté de la mer. Elle étoit louable la pensée de partager ainsi l'attention des Algériens; mais il eût été gratuitement imprudent d'exposer nos vaisseaux, dans une fausse attaque, au feu des batteries formidables du môle, qui est la partie la plus forte et la mieux défendue de la ville. La Marine, ainsi s'appelle cette partie de la place, est armée de pièces parmi lesquelles nous en trouvâmes d'un calibre au-dessus de quarante-huit. L'amiral se borna à une démonstration de forces. La flotte défila devant Alger, le vaisseau-amiral conduisant la tête de la colonne, et lorsque chaque bâtiment arrivoit en face des batteries de la côte et de la marine, il leur lâchoit sa bordée de tribord, tandis que les Algériens ripostoient par un feu roulant. Mais l'amiral se maintint à une distance telle que cet échange de projectiles se fit sans dommage réciproque. Il renouvela cette démonstration le 3 en s'approchant

davantage de la côte, contre laquelle sa nombreuse escadre dirigea successivement toutes ses bordées de tribord. Si la distance étoit encore trop grande pour que nos boulets nuisissent matériellement aux batteries de l'ennemi, cette canonnade à laquelle il se voyoit en butte du côté de la nier, tandis qu'il étoit serré de près par terre, n'en produisit pas moins un effet moral, puisque le Dey se hâta d'envoyer son ministre de la marine auprès de l'amiral. Celui-ci répondit avec fermeté à l'envoyé algérien qu'il ne pouvoit entendre aucune proposition, et que c'étoit au général en chef à décider du sort d'Alger.

Enfin, les tranchées s'étendoient sur un développement d'environ deux mille mètres, et des communications sûres étoient établies pour l'artillerie et' pour l'infanterie. Six batteries, une de mortiers, une d'obusiers, deux de vingt-quatre et deux de seize, étoient prêtes à faire feu. La batterie de seize, qui avoit été construite à l'extrême gauche des attaques, devoit enfiler la face du fort qui nous était opposée. Le 4 juillet, à trois heures du matin, le général en chef se porta, avec tout l'état major-général, au consulat d'Espagne, derrière les batteries de droite, et une fusée donna le signal de démasquer toutes nos batteries. Elles ouvrirent aussitôt un feu terrible, auquel le fort riposta vivement par la canonnade la mieux nourrie. C'étoit à peine si la clarté douteuse qui précède l'aurore commençoit à poindre à travers le brouillard matinal, qui est à peu près quotidien aux environs d'Alger. Quand le brouillard disparut devant le soleil, l'épaisse fumée de cette canonnade continua à charger l'horizon; et, au milieu du nuage qui enveloppoit tout l'espace embrassé par nos attaques autour de la forteresse, on ne distinguoit que les jets de feu dont les éclairs, sans cesse répétés, indiquoient les points d'où partoient la mort

et la destruction. Sur un terrain haché de ravins profonds et étroits, et sillonné partout d'accidents divers, les distances et les portées sont difficilement appréciables. La première heure de l'ouverture du feu fut employée tout entière, de notre côté, à éprouver et à rectifier le tir des pièces ; et sous la grêle de projectiles que vomissoient toutes les batteries du fort, redisons-le à la gloire de notre artillerie, cette opération se fit avec autant de calme et de sang-Froid qu'au polygone. De longs intervalles entre les salves, malgré la Continuité de la riposte, annonçoient que nous cherchions à assurer nos coups. Aussi notre feu acquit-il bientôt sur celui de l'ennemi une supériorité inébranlable. Il devint vif et nourri, et nos bombes, nos obus et nos boulets portoient tous dans le fort. Une heure nous suffit pour abattre là tour circulaire qui s'élevoit au milieu du château de l'Empereur. La capacité supérieure de M. le général de La Hitte brilla de tout son éclat dans cette journée, dont l'immense résultat fut si prompt. Il se tint constamment à ses pièces; Et, s'il y fut admiré, il eut occasion aussi de rendre justice à l'habilité et à l'énergie avec lesquelles il fut secondé. La froide bravoure et l'expérience du colonel d'Esclaibes, chef d'état-major de l'artillerie, ont contribué à mériter à son arme l'honneur qu'elle s'est fait. Malgré l'effet prodigieux de notre feu, celui de l'ennemi y répondit sans interruption pendant quatre heures Cependant les projectiles de toute espèce pleuvoient abondamment dans le fort. Les Turcs s'y firent écraser avec un courage persévérant que nous ne pûmes nous empêcher de plaindre. Chacun de nos coups marquoit, et l'on suivoit de l'œil les progrès de notre œuvre de destruction : la tour circulaire du milieu étoit tombée, les embrasures s'élargissoient, les parapets étoient partout labourés par d'innombrables boulets, les assiégés

avoient vainement essayé de s'épauler derrière des tas de sacs de laine, le feu du fort comrnençoit à se ralentir, et nous battions déjà en brèche. Mais il y paroissoit peu, parce que le revêtement du rempart étoit en briques noyées dans un mortier très friable, où le boulet faisoit son trou sans que le mur s'écroulât. Enfin, vers neuf heures le feu du fort étoit presque éteint, et il ne se faisait. plus entendre que de loin en loin. On finit par ne plus voir que deux hommes, un Turc et un nègre, qui chargèrent encore et tirèrent plusieurs coups; et l'on peut dire que les défenseurs du château de l'Empereur se firent tuer jusqu'au dernier. A dix heures une explosion épouvantable éclata tout à coup ; le bruit en retentit au loin, et des nuages épais de fumée et de poussière obscurcirent l'horizon pendant un quart d'heure ; le fort avoit sauté[1]. Le général Hurel accourut avec les troupes de tranchée sur les ruines fumantes de cette célèbre forteresse. Le génie y arriva en même temps, et s'y installa. Il trouva toute la courtine du cote de l'ouest renversée; les autres côtés étoient debout. Dans l'intérieur du fort, canons, affûts brisés, morts et mourants, tout étoit enseveli sous les éboulements de la tour. Ces monceaux de débris étoient couverts de membres épars, de boulets, d'éclats de bombes, et de fragments d'obus. Il y avait encore un certain nombre de pièces en batterie ; d'autres avoient été lancées jusque hors du fort. Les sacs de laine dont les Turcs s'étoient servi pour se protéger contre notre feu avoient été déchirés par l'explosion, et la terre étoit jonchée de laine jusqu'à une grande distance. Il fut à peu près constaté que

(1) Nous n'avons pas essayé de dépeindre l'effet de cette explosion : rien n'en peut donner une idée; il faut l'avoir vu pour se le représenter.

c’étoit l’ennemi qui avait fait sauter le château, en mettant le feu à ses poudres.

Le général en chef étoit à peine arrivé sur les ruines du fort, qu’un parlementaire turc parut devant lui c’étoit le premier secrétaire du Dey. Les Algériens avoient cru le château de l’Empereur imprenable ; mais quand ils nous virent maîtres de cette forteresse, derrière laquelle leur orgueil ne pouvoit plus se retrancher, ils furent étrangement désappointés ; et le Dey,

*Aujourd’hui devant nous abaissant sa hauteur,*
*Demandoit à traiter par un ambassadeur.*

Le général en chef répondit à cet envoyé que, de la position qu’il occupoit, il pouvoit avec son artillerie foudroyer Alger et la Cassauba ; qu’il accorderoit la vie sauve au Dey et aux Turcs, mais qu’avant tout ils dévoient se rendre à discrétion, et remettre à nos troupes les forts extérieurs et les portes de la ville.

Deux Maures, dont l’un parloit bien français, succédèrent à ce premier parlementaire, et reçurent à peu près la même réponse ; une suspension des hostilités leur fut accordée. Cependant une section de grenadiers s’étoit aventurée à descendre jusqu’à la porte du fort Babazoun, dont la mer baigne le pied, lorsque la garnison, qui s’étoit cachée pour laisser approcher les grenadiers, les accueillit par une vive fusillade qui en tua plusieurs. La section fit une prompte retraite. Mais si on eût envoyé un ou deux bataillons, munis d’échelles d’escalade[1], et de quelques

(1) Des Turcs et un grand nombre de Maures sortoient de la ville, et s’enfuyoient en désordre, emmenant des chevaux et des mulets chargés de bagages, par la route qui règne le long de la mer. Il suffisoit, pour leur barrer le passage, d’ordonner à un régiment

sachets de poudre, pour faire sauter la porte du fort Babazoun, on se seroit emparé immédiatement de ce fort et on eût été maître de l'issue importante de la ville sur la campagne : on auroit pu alors s'opposer au départ des Turcs, qui s'enfuyoient avec des Maures et des Arabes par le chemin de Constantine, le long du rivage. Il eût été d'autant plus prudent d'arrêter la fuite de ces Turcs, que c'étaient autant d'ennemis du nom français qui alloient semer leur haine dans le pays. Les Arabes qui campoient sur le bord de la mer, au-dessous de la maison de campagne de l'Aga, levèrent aussi leurs tentes sans être inquiétés, et mirent l'Aratch entre eux et nous. Vers deux heures, on vit reparoître deux parlementaires, le secrétaire du Dey, et, si notre mémoire est fidèle, un des deux Maures qui s'étoient déjà présentés. Ils étaient accompagnés du consul et du vice-consul d'Angleterre, que le Dey avoir priés d'intervenir en sa faveur. Leur intervention ne fut point acceptée. Les Turcs ne pouvoient être admis qu'à se rendre à discrétion ; mais le général en chef, représentant de la générosité française, voulut bien leur assurer des garanties. Il arrêta avec les deux parlementaires, devant les officiers généraux qui se trouvèrent présents, que l'armée prendront possession de la ville, de la Cassauba, et généralement de toutes les propriétés de la régence, le lendemain matin, 5 juillet; que

---

d'infanterie, et à nos escadrons des chasseurs d'Afrique, de descendre sur la plage, au-dessous de la maison de campagne de l'Aga, et d'envoyer en même temps un bataillon à l'escalade du fort Babazoun, au lieu de laisser une section s'aventurer inutilement jusqu'à la porte de ce fort. On eût ainsi empêché des hommes dangereux, surtout par ce qu'ils emportoient avec eux, de se répandre, à notre détriment prochain, dans l'intérieur du pays ; mais cet ordre ne fut pas donné, et ce fut une faute.

la religion et les coutumes seroient respectées; que l'entrée des mosquées seroit interdite à tous les Français; que le Dey et les turcs quitteraient Alger dans le plus bref délai ; que la conservation de leurs propriétés particulières leur étoit garantie, et qu'ils seroient libres de choisir le lieu où ils voudroient se retirer. Cette convention fut dictée par le général en chef, et écrite par le général Desprez, et par l'intendant en chef Dennié ; il fut arrêté que le Dey y apposeroit son cachet en signe d'adhésion ; et l'échange de la convention devoit se faire dans la soirée. Mais le Dey fit encore demander par son secrétaire qu'on lui envoyât un interprète, pour lui expliquer les conditions de la convention. Le général en chef eut égard à cette demande[1], et le Dey

---

(1) Cette convention est une pièce assez importante dans l'historique de l'expédition pour que nous la reproduisions ici tout entière. Il faut que chacun en soit juge.

*Convention entre le Général en chef de l'armée française et son Altesse le Dey d'Alger.*

« Le fort de la Cassauha, tous les autres forts qui dépendent d'Alger, et le port de la ville, seront remis aux troupes françaises le 5 juillet à dix heures du matin (heure française).

« Le général en chef de l'armée française s'engage envers son altesse le Dey d'Alger à lui laisser la libre possession de tout ce qui lui appartient personnellement.

« Le Dey sera libre de se retirer, avec sa famille et ce qui lui appartient, dans le lieu qu'il fixera; et, tant qu'il restera à Alger, il sera, lui et toute sa famille, sous la protection, du général en chef : une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

« Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

« L'exercice de la religion mahométane restera libre. La liberté des habitants de toutes classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce et leur industrie ne recevront aucune atteinte ; 98

répondit à notre interprète qu'il se fioit à la loyauté française[1]. L'échange de la convention eut lieu définitivement le 5 au matin, et le Dey demanda vainement un délai pour assembler et consulter le divan. La délivrance des naufragés des bricks *l'Aventure* et *le Silène* étoit une conséquence naturelle de la prise d'Alger. Durant la suspension d'armes, le général Valazé avoit fait continuer les travaux d'attaque contre la ville ; et vers sept heures du soif le général en chef retourna au château de l'Empereur pour se concerter avec les généraux Valazé, Berthezène et de La Hitte, sur les dispositions à prendre le lendemain à tout événement.

La puissance turque à Alger étoit arrivée à son heure suprême ; et le 5 juillet, dès le matin, l'armée se préparoit à prendre possession de cette ville jusqu'alors imprenable. L'ivresse de la joie, nous n'en parlerons pas ; on la conçoit, mais comment l'exprimer ? Chacun alloit répétant : Elles vont donc abaisser devant nous leur orgueil, ces portes

---

leurs femmes seront respectées; le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

« L'échange de cette, convention sera fait avant dix heures du matin; et les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Cassauba, et successivement dans tous les autres forts de la ville et de la marine.

« Au camp devant Alger, le 5 juillet 1830.

Comte DE BOURMONT.

A appliqué son sceau.

(1) Ce fut M. Brassewitch, premier interprète de l'armée, qui eut mission d'aller expliquer au Dey les différents articles de cette convention décisive. Ce bon vieillard, qui avoit fait les campagnes d'Egypte, aussi en qualité d'interprète ; fut si profondément ému d'être obligé dé paroître seul devant le Dey dans la Cassauba, qu'il en mourut quelques jours après.

qui restèrent fermées pour Charles-Quint, pour O'Reilly et pour lord Exmouth ! Les mystères de cette fameuse Cassauba vont nous êtré enfin révélés ! Le général en chef reçut, avant son départ de la maison de campagne qu'il avoit occupée pendant le siége, les remerciements des commandants des bricks *l'Aventure* et *le Silène*(1), et les félicitations de plusieurs consuls étrangers, Il avait chargé les trois officiers qui étoient envoyés en avant, pour préparer le logement du quartier-général français dans la Cassauba, d'engager en son nom le Dey à se retirer dans une partie de son palais et à nous en abandonner le reste(2). Le Dey, effrayé de l'idée de cohabiter avec nous, répondit qu'il préféroit d'aller occuper, en attendant qu'il s'embarquât, une maison qu'il possédoit en ville, et il demandoit trois heures pour sortir de la Cassauba avec toute sa suite. Mais il étoit plus de dix heures du matin, et l'heure fixée la veille par le général en chef avoit sonné.Le délai demandé fut donc refusé.

---

(1) Nous n'avons pas besoin de dire que leur présence excita le plus vif intérêt. Que d'émotions nous avons éprouvées, que de souvenirs ineffaçables se sont empreints dam nos esprits ce jour-là !

(2) Ces trois officiers étoient le colonel de Bartillat, commandant du quartier-général, M. de Trélan, aide-de-camp du général en chef, et un officier d'ordonnance du général Guilleminot, M. Huder, qui avait été envoyé en mission de Constantinople en France. Il avoit ensuite obtenu l'autorisation de faire la campagne à la suite du quartier-général. C'étoit un officier fort instruit, qui vient d'être tué dernièrement au moment où il évacuait Bône. La mort de M. Huder est une perte pour l'armée. Les trois officiers qui précédaient le quartier-général dans la Cassauba étoient accompagnés de M. Lauxerrois, interprète de première classe, jeune homme fort instruit, et qui s'est fait remarquer dans l'exercice de ses fonctions.

C’est alors que le Dey évacua précipitamment la Cassauba, et que ses esclaves, en commençant à piller, lorsqu’ils virent paroitre les premiers Français, les effets qu’ils étoient chargés de déménager, firent naître le désordre qui se perpétua pendant plusieurs jours. Un détachement d’artillerie entra d’abord dans la Cassauba : il y fut bientôt suivit de tout le quartier-général et d’un bataillon d’infanterie. L’entrée de cette forteresse est singulièrement étroite, tortueuse et escarpée, et notre occupation n’ayant pas été réglée d’avance par des ordres précis, dans l’empressement où chacun étoit de voir ce palais jusqu’alors impénétrable, la prise de possession s’en fit sans aucune solennité. La ville fut en même temps occupée par deux régiments. La curiosité n’avoit pas amené un seul Algérien au-devant de nous ; quelques-uns se montrèrent à peine devant leurs maisons ; ils ne paroissoient pas plus étonnés que s’ils eussent eu l’habitude de nous voir entrer chez, eux tous les matins. C’étoit la résignation du fatalisme mahométan, dans toute son insensibilité ; chaque figure qu’on apercevoit sembloit dire seulement : Dieu l’a voulu ! Et cependant, selon l’expression de M. l’amiral Duperré, *la question européenne agitée depuis des siècles étoit résolue.*

# SEPTIÈME ARTICLE.

Oui, une grande question étoit résolue: Alger, dont le nom en avoit jusque là imposé au monde ; Alger, ce repaire inabordable de forbans orgueilleux et cruels ; Alger, la métropole de l'islamisme en Afrique, la ville sainte, la ville guerrière, si long-temps la terreur des chrétiens, Alger étoit à la France : elle était conquise à la liberté et à la civilisation chrétiennes; elle entroit dans la grande famille des cités catholiques. Ainsi tomba, à la satisfaction de la France et aux acclamations de l'Europe et du monde, cet état dont l'existence insultoit aux droits de l'humanité, dont la vie étoit une guerre à mort à la chrétienté. Par cette victoire sainte[1], à laquelle nous avions été provoqués, nous mîmes fin à *la traite des blancs*, aux exactions de tous ces tributs honteux que des puissances chrétiennes payoient à des régences barbaresques, et aux avanies, si souvent répétées, que la civilisation européenne avoit trop longtemps souffertes. La Méditerranée devenoit libre, la côte de *Barbarie* abordable, la croix étoit replantée en Afrique. La gloire de

(1) Comme les Croisades, la guerre contre Alger fut une guerre nécessaire et juste, qu'il est même permis d'appeler sainte.

la France n'avoit jamais été portée plus haut : honneur et reconnoissance à notre armée d'Afrique[1] !

Mais n'a-t-on pas imposé aux Turcs vaincus des conditions dictées par une trop grande mansuétude ? N'auroit-on pas pu exiger d'eux une somme de deux cents millions, par exemple ? Telles sont les questions qui ont été faites, et auxquelles M. l'intendant en chef Denniée a déjà répondu, en parfaite connoissance de cause, d'une manière aussi satisfaisante que péremptoire, dans le Précis historique et administratif de la campagne d'Afrique qu'il a publié. Nous doutons qu'en pressurant tous les Turcs on en eût pu obtenir une somme de 200 millions. Mais nous ne doutons pas que, si on les eût poussés au désespoir, ils ne se fussent fait sauter avec tous leurs trésors, et qu'ils n'eussent enseveli avec eux, sous les ruines d'Alger et de la Cassauba, les 50 millions, fruit de notre conquête. Lorsque le Dey fut forcé de reconnaître que le château de l'Empereur n'était pas

---

(1) La prise d'Alger par une puissance chrétienne est un événement qui, dans l'histoire de l'humanité, sera rapproché de la fameuse bataille de Lépante, d'où date la décadence de l'empire du Croissant. On sait que le grand Cervantès était fier d'avoir versé son sang dans cette bataille. Ce qu'il en dit dans son Don Quichotte n'est pas sans analogie avec ce qu'un peut dire de la prise d'Alger.

« Ce jour si heureux pour la chrétienté, puisqu'il désabusa toutes les nations du monde de l'erreur qui leur faisoit croire que les Turcs étoient invincibles sur mer, ce jour, dis-je, où furent brisés l'orgueil et la superbe des Ottomans.

Mais si l'issue de la journée de Lépante prouva au monde que les Turcs n'étoient pas invincibles sur mer, le succès de l'expédition française contre Alger fit voir qu'ils n'étoient pas non plus inexpugnables dans ce repaire de la piraterie.

n'était pas imprenable, ne voulut-il pas, dans la fureur de son désespoir, mettre lui-même le feu au grand magasin à poudre de la Cassauba, et ne se serait-il pas fait sauter avec toute la ville, si ceux qui l'entouraient n'étaient parvenus à le retenir, en lui faisant entrevoir la possibilité d'obtenir des conditions ? Il demeure donc incontestable que notre intérêt bien entendu nous défendoit de provoquer une explosion qui n'eût pas manqué d'éclater. L'humanité d'ailleurs nous en faisait un devoir : les Turcs sont hommes, et sacrés, à ce titre, aux yeux de la charité chrétienne[1].

Le général en chef avait nommé d'avance une commission de finances qui devait inventorier le trésor d'Alger. Cette commission se composoit de MM. Denniée, intendant en chef de l'armée, Tholosé, sous-chef d'état-major général, et Firino, payeur-général; le kasnedji, ministre des finances de la régence, qui attendit dans la principale cour de la Cassauba l'arrivée des Français, remit à cette commission les clés du trésor. Il répondit à toutes les questions que lui adressa la commission, et ses réponses furent consignées dans le procès-verbal d'inventaire du trésor. Il déclara qu'il livrait le trésor de la régence intact, qu'il n'existait point de registres constatant les recettes et les dépenses faites par le trésor, que les sorties de fonds ne s'opéraient jamais que sur une décision du divan, et que le Dey lui-même ne pouvait pénétrer dans le trésor qu'accompagne du kasnadji. Le trésor étoit renfermé dans une salle basse qui ouvroit sur une galerie du rez-dechaussée de la Cassauba. Un triple scellé fut apposé sur la porte de

---

(1) Il n'est jamais permis d'oublier que le droit de conquête impose aux vainqueurs le devoir de rendre, autant qu'il est possible, la victoire légère aux vaincus.

cette salle. La commission de finances procéda à la reconnoissance des valeurs existantes dans le trésor : elles furent évaluées au poids, et trouvées égales à 48,634,527 fr. 94 c.[1]. Cette somme, dont une moitié environ étoit en or et l'autre en argent, se composoit de monnoies diverses et de lingots. 43,398,798 fr. furent successivement envoyés en France par les vaisseaux *le Marengo, le Duquesne, le Scipion, le Nestor*, et par la frégate *la Vénus*. On conserva à Alger 5,285,729 fr. 94 c. pour être affectés aux besoins de l'armée. Les imaginations avoient depuis long-temps amoncelé dans le trésor de la régence des sommes incalculables ; et c'étoit une hallucination presque générale, que nous devions trouver dans les caves du Dey des sources intarissables d'or et d'argent. Dans les comparaisons hyperboliques des Maures, la richesse inépuisable de ce trésor était le *nec plus ultra* des superlatifs. Enfoui au fond des arcanes de la Cassauba, il prêtoit naturellement, ce mystérieux trésor, à toutes ces exagérations qui sembloient inspirées par la lecture des *Mille et unie Nuits*. Mais ces espérances chimériques étoient purement imaginaires, puisque le secret qui enveloppoit le trésor avoit toujours été inaccessible, et qu'aucunes données n'avoient jamais pu servir à hasarder même une évaluation approximative. Enfin on acquit la preuve que le *kasnedji* et un trésorier maure placé auprès de lui ignoroient eux-mêmes la somme des valeurs existantes, et qu'ils faisoient les recettes et

---

(1) Nous croyons nous souvenir que M. Firino, payeur-général de l'armée, auroit dit à un de nos camarades, le jour même de notre entrée dans la Cassauba, que le trésor, autant qu'on en pouvoit juger à la première vue, ne dépasseroit vraisemblablement pas cinquante millions. On ne sauroit guère mieux estimer, ou mieux rencontrer.

les paiements sans en conserver aucune trace écrite. Le *kasnedji*, qu'on avoit eu soin de ne pas comprendre dans la première déportation des Turcs, fut pressé de questions par le général Desprez, et il répondit toujours que le trésor avoit été remis intact entre nos mains. Le trésorier maure, qui lui étoit adjoint, fut également interrogé, et ses réponses demeurèrent parfaitement conformes à celles du *kasnedji* Ces deux hommes religieux étoient prêts à jurer sur le Koran la vérité de leurs déclarations, et ils consentoient à perdre la tête si on pouvoit les convaincre de mensonge. Ainsi la supposition que le Dey auroit distribué à plusieurs Turcs, à titre de don ou de dépôt, des fonds tirés du trésor de la régence, n'est pas admissible. Mais il est certain que les revenus de la régence proprement dits, qui ne s'élevoient pas à 700 mille fr., et la somme des tributs qu'elle avoir imposés à plusieurs puissances européennes, avec celui que la France lui payoit pour la pêche du corail, ne suffisoient plus aux dépenses annuelles depuis environ vingt ans. On avoit donc été obligé de puiser souvent au trésor, fruit de la piraterie, qu'on avoir, jusque là tenu en réserve pour les cas extraordinaires. L'établissement de notre blocus maritime, qui survint alors, fut mortel à la piraterie, source abondante de la richesse algérienne; et, depuis trois ans qu'il existoit, les produits de la douane étoient absolument nuls. Malgré les confiscations et les avanies auxquelles le Dey n'hésita pas à avoir recours, force lui fut de faire contribuer le trésor aux dépenses ordinaires de l'État. Il en tira encore des sommes considérables pour faire marcher contre nous les Arabes et les Maures : nous avons eu plusieurs preuves écrites de la certitude de ce fait[1].

---

(1) Des papiers trouvés sur un Turc tué devant nos attaques contre le château de l'Empereur ne nous ont laissé aucun doute à cet égard.

On voit que ce trésor, auquel la piraterie ajoutoit chaque jour alors qu'on n'y puisoit jamais, depuis qu'elle ne l'alimentoit plus, étoit soumis à des soustractions fréquentes ; et c'est ainsi qu'il alloit se vidant. L'exagération se mêle presque toujours, comme un alliage inévitable, au rapport de la prise de sommes considérables : de là à la calomnie il n'y a souvent qu'un pas; et ici il fut franchi avec une légèreté, pour ne pas dire plus, qu'on a dû être trop honteux d'avoir à se reprocher, après la déclaration de la commission d'enquête, pour que la vindicte publique ne fût pas satisfaite de l'autorité de ce jugement(1).

Le quartier-général s'établit dans la Cassauba. Le général en chef occupa l'appartement du Dey. Nous avons déjà dit que notre prise de possession ne se fit pas avec toute la solennité désirable. Mais si les vestiges d'une confusion, dont l'origine est étrangère à l'armée française, se laissèrent apercevoir pendant les premiers jours de notre occupation, il y a loin de là au prétendu pillage de la Cassauba. Cette invention de la haine à l'usage de la crédulité avoir été accueillie d'abord par la passion, mais elle est tombée depuis dans le mépris dont elle fut toujours digne. Le Dey ayant évacué précipitamment la Cassauba, avant notre arrivée, pour se retirer dans une maison qu'il possédoit en ville, le déménagement de son mobilier se fit à la hâte, et plusieurs objets furent pillés par des Juifs et par des Arabes : c'est au milieu de cette confusion que parurent les premiers Français. Ils trouvèrent une demeure abandonnée et des appartements déserts, où des cassettes, de riches

---

(1) L'opinion publique, éclairée enfin par les documents officiels et par les rapports particuliers, réprouveroit aujourd'hui, comme ennemis de la gloire française, les calomniateurs de l'armée d'Afrique.

coussins, des étoffes brochées d'or et d'argent, des vases, des tapis, des armes et des vêtements d'homme et de femme, épars çà et là, avoient échappé au pillage des Juifs et des Arabes. Tous ces objets étoient nouveaux pour eux, et ceux qui eurent le tort de s'en approprier quelques-uns cédèrent à la tentation de la curiosité, pure de tout autre désir que celui de recueillir un souvenir de la Cassauba. Personne n'entra ni dans l'appartement des femmes, ni dans la salle d'audience du Dey, où étoient déposées des armes précieuses, et où des factionnaires avaient été placés. Sur une invitation du chef d'état-major-général, tous les objets qui étoient de quelque valeur furent versés au trésor par ceux qui les avoient trouvés. Voilà la vérité, telle que des milliers de témoins peuvent l'attester ; voilà le récit exact des faits, tel que nous nous sommes proposé de le donner dans cette publication, où nous avons apporté toute la véracité impartiale dont nous sommes capable. Nous citerons aussi le témoignage de M. l'intendant en chef Denniée. « Il y eut, dit-il dans son *Précis historique et administratif*, un désordre plus apparent que réel ; et, je le dirai, parce que ma voix a l'autorité d'une longue expérience, jamais dans aucune de nos campagnes une ville n'a été occupée avec tant de ménagement. Pas un seul officier, pas un soldat n'a franchi le seuil de la demeure d'un Maure, d'un Turc ou d'un Juif, et la ville d'Alger n'a pas même subi la charge d'un logement militaire. » Nous ne prétendons pas que quelques vols honteux n'aient point été commis par des gens de la suite des officiers-généraux et autres[1]. Nous

(1) Nous avouons que la confusion qui se prolongea pendant plusieurs jours après notre entrée dans la Cassauba auroit pu être facilement réprimée. Quelques objets du mobilier de la Cassauba,

savons que quelques désordres particuliers ont eu lieu ; nous savons aussi que des autruches ont été plumées… Mais nous entrons dans la pensée de l'ordre du jour donné par le maréchal Clausel, et nous livrons à la justice de sa conscience quiconque s'est préparé des remords. On ne logea que peu de troupes dans la ville, faute d'établissements qui pussent servir de casernes, et aussi parce que la prudence défendoit d'enfermer nos régiments dans une ville dont les rues n'ont guère plus de trois pieds de largeur, et oit il n'y avoit pas une seule place qui pût permettre à un demi-bataillon de se déployer. L'ordre, le calme et la tranquillité signalèrent l'occupation de la ville par nos troupes, et le jour même de notre entrée, le muézin appeloit, comme à l'ordinaire, du haut des minarets, les mahométans à la prière. Les Arabes commencèrent le lendemain à venir approvisionner de légumes, de fruits et de volailles le marché d'Alger. Tout ce qu'ils apportoient leur étoit acheté, et scrupuleusement payé. Aussi ne tardèrent-ils pas à y affluer. Ils vendoient communément un mouton 1 fr., un veau 1 fr. 50 c., et une vache ou un bœuf 30 fr. La vache est d'une petite espèce, à peu près semblable à celles qui furent amenées à Paris avec la girafe. La volaille est bonne et abondante. Notre armée prit position et campa sur les collines qui dominent Alger, et nos avant-postes furent maintenus circulairement à environ une lieue de la ville. L'amiral établit la flotte au mouillage dans la rade

---

précieux seulement par leur étrangeté, ont passé des mains des valets dans celles des Juifs, qui nous les ont revendus ensuite. Voilà ce qu'on a appelé le pillage de la Cassauba. Nous n'en pensons pas moins que celui qui devoit établir l'ordre est inexcusable de ne l'avoir pas fait.

devant Alger, et prit possession de la marine et du port. Il n'y trouva que quelques bâtiments, presque tous impropres au service[1].

La ville d'Alger est bâtie en amphithéâtre sur un rocher d'une inclinaison d'environ 30 degrés. L'enceinte de cette étrange cité a la figure d'un triangle presque équilatéral, dont le rivage trace un côté qu'on peut regarder comme la base, tandis que les deux autres montent jusqu'à la Cassauba, située au sommet du triangle. Un mur à l'antique, avec des tours de distance en distance et un fossé, forme cette enceinte. La ville présente l'aspect d'une masse de maisons recouvertes d'un enduit d'une blancheur éblouissante, que sillonnent des ruelles étroites et tortueuses, où deux mulets ne peuvent se croiser qu'au moyen des retraites qu'on y a pratiquées çà et là. Il ne s'agit pas de passage de voitures, dans un pays où l'usage en étoit entièrement inconnu. Des marches de pierre sont construites et espacées de six pieds, en six pieds pour faciliter la descente de ces ruelles, qui serpentent sur un plan très incliné. L'extérieur des maisons ne présente que de hautes murailles, sans autre ouverture que quelques petits soupiraux rectangulaires pratiqués dans leurs parties supérieures; mais l'intérieur, où l'on ne pénètre que par une petite porte basse, a souvent toute l'élégance de l'architecture moresque, et un grand luxe de colonnes en marbre. *Dans les États despotiques, chaque maison est un empire séparé.* La vue d'Alger suffit pour constater la vérité de cette observation de l'auteur de l'*Esprit des lois*. Cette ville n'a que trois portes principales.

---

(1) Le général Montlivault eut mission de reconnoître la côte jusqu'au cap Matifoux. Il trouva 120 bouches à feu dans les forts et dans les batteries qu'il rencontra.

On n'y aperçoit, aucun monument les nombreuses mosquées qu'elle possède ne sont pas dignes de ce nom. La marine est l'établissement le plus remarquable d'Alger. Elle est hérissée de canons, parmi lesquels nous en trouvâmes d'un calibre vraiment exagéré. Il y a beaucoup de citernes et de fontaines dans les maisons et dans les rues de cette ville. La figure de la Cassauba est aussi triangulaire, et deux côtés lui sont communs avec la ville. Nous n'essaierons pas de décrire minutieusement ce prétendu palais. Ce que lord Byron a dit de la demeure du pacha de Janina, nous pouvons le répéter de celle du chef de la régence algérienne.

*Within, a palace, and without, a fort ;*

*Au dedans, c'est un palais, au dehors c'est une forteresse.* Séparée de la ville par une muraille très élevée, elle étoit garnie d'un grand nombre de canons, montés sur de mauvais affûts. Les Turcs avoient amassé, sans aucune précaution, une grande quantité de poudre dans un magasin bâti au milieu de la forteresse[1]. Non loin de là s'élevoit un beau platane, que la tradition faisoit contemporain de Barberousse. La cour carrée de la demeure du Dey étoit pavée en marbre blanc, et entourée sur trois côtés de galeries supportées par des colonnes torses. Deux citronniers, dont les branches pliaient sous le poids de leurs gros fruits dorés, s'offroient à l'entrée de cette cour. Au second étage l'appartement du Dey se composait de plusieurs pièces

(1) Il fallut toute la précaution que l'artillerie apporta dans l'enlèvement des poudres pour préserver la Cassauba du plus grand accident.

rectangulaires, plus longues que larges, sans autres meubles que quelques pendules gothiques et quelques énormes et vieux coffres. Ces chambres étaient garnies de tapis assez beaux et d'une grande quantité de coussins brochés d'or et d'argent. On y voyoit aussi deux fauteuils dorés très grands et très élevés. Une porte fort basse et un escalier étroit conduisoient, non sans détours, au harem, où les Français entrèrent dès que les femmes en furent sorties[1].Tout étoit nouveau,étrange, inconnu dans les mystères de ces appartements, où des Européens pénétroient pour la première fois. Un mélange bizarre de luxe et de grossièreté caractérisoit tout ce qu'on y remarquoit. La curiosité, vivement aiguillonnée, mettoit tout le monde en mouvement. Denrées et objets de toute espèce étoient entassés pêle-mêle dans cette singulière demeure, d'où le Dey ne sortoit jamais. Il y passoit sa vie à fumer, à prendre du café, à caresser un petit tigre, à rendre la justice à ses sujets, et à faire trancher des têtes[2]. La Cassauba renfermait une mosquée qui fût religieusement respectée, comme toutes celles de la ville.

Alger occupe peut-être l'emplacement de l'ancienne

---

(1) Nous avons occupé avec nos camarades l'appartement des femmes d'un gendre du Dey. Rien ne ressemblait moins à un boudoir de Paris, et nous ne nous y trouvions guère mieux logés qu'au bivouac : pas de lits, pas de meubles, pas de fenêtres ; des tapis, quelques coussins, quelques rideaux brochés d'or ou d'argent, une malpropreté que nous ne peuvons pas même exprimer, voilà le luxe du sérail d'Alger.

(2) Il y avait même plusieurs années qu'il n'étoit pas descendu dans la cour de la Cassauba. Quelle existence que celle d'un souverain comme celui-là ! Il faut avouer que le despotisme rend les princes bien heureux !

ville d'*Icosium*. Son nom arabe, *el Djezaïr*, signifie l'*Île*. Les Arabes l'appelèrent ainsi, dit Mariana, à cause d'une petite île qui en est voisine, et qui fait la sûreté du port. C'est sur cette petite île qu'est établie la marine avec toutes ses batteries ; elle se rattache à la terre par le môle. Alger se trouve à peu près sous le méridien de Paris. Par suite de notre conquête, on pourra réaliser une espérance de M. Biot, et *porter l'extrémité australe de notre méridien sur le sommet dit mont Atlas*. Ce furent les Espagnols qui, maîtres alors de toute cette côte, élevèrent, en 1510, la première fortification sur le roc d'Alger. La population de cette ville, qu'on ne sauroit établir sur aucune donnée positive, étoit peut-être ordinairement d'environ soixante-dix mille habitants turcs, koulouglis, maures, arabes, juifs et nègres(1). Mais, soit par suite de l'émigration à l'intérieur que nous ne voulûmes pas empêcher, soit par toute autre cause, ces soixante-dix mille habitants ne s'y trouvoient pas lors de notre prise de possession. Le gouvernement de la régence algérienne étoit une république militaire à la turque, avec un chef électif, nommé à vie. Le territoire de la régence s'étend sur une longueur parallèle à la côte d'environ deux cents lieues. La largeur en est indéterminée presque partout au sud. On peut en évaluer approximativement la population à plus d'un million d'âmes. L'air y est généralement très sain, et le sol d'une fertilité qui fit ses preuves autrefois, et qui n'attend pour les renouveler que la substitution de la culture européenne à l'apathie musulmane. Ce territoire embrasse une partie de la Numidie et, une grande

(1) Nous ne pouvons donner qu'une évaluation présumée de la population d'Alger, puisqu'on manque des premières données nécessaires pour en établir le chiffre à peu près exact.

portion de la Mauritanie Césarienne. La population est un mélange hétérogène de diverses races, à l'origine desquelles il n'est pas toujours facile de remonter. Un petit nombre d'aventuriers turcs, qu'alimentoient incessamment des recrues tirées du Levant, exerçoient dans toute la régence le despotisme le plus barbare et le plus incompréhensible qui eût jamais fait honte à l'humanité, si on compare le nombre des oppresseurs à celui des opprimés(1). Les Koulouglis naissoient de l'union des Turcsavec les femmes maures. Les Maures sont vraisemblablement les descendants des anciens habitants de la Mauritanie, des *Mèdes*, dont Salluste nous dit que les Libyens corrompirent insensiblement le nom, et qu'ils appelèrent *Maures*, dans leur langue barbare. Ils ont la peau plus blanche, le visage plus rond, et tous les traits moins prononcés que les Arabes. Ils habitent les villes et les plaines cultivées(2). Les Maures de la campagne sont très bons cavaliers. Il nous semble probable que les Arabes proviennent des anciens Arabes mahométans qui firent la conquête de la Mauritanie. Dépossédés de

---

(1) Il n'y avoit vraisemblablement pas plus de dix mille Turcs dans toute l'étendue de la régence algérienne, lorsque nous en fîmes la conquête. Parmi les Turcs d'Alger et ceux des autres beylicks qui accoururent à la défense de la métropole, les plus jeunes et les plus braves se firent tuer. Deux mille environ, c'étoient les célibataires, avoient été transportés à Smyrne immédiatement après la prise de la ville. Mille autres à peu près, qui étaient mariés, avoient été autorisés à rester à Alger. Mais on reconnut bientôt que leur présence seroit un obstacle perpétuel à la tranquillité publique du pays, et ils furent aussi conduits avec leur famille en Asie mineure.

(2) Ils n'ont généralement ni l'énergie ni le courage des Arabes.

leur souveraineté par les Turcs, ils conservèrent leur indépendance en se retirant dans les plaines désertes et dans les montagnes. Gouvernés par leurs cheikhs, ils ne payoient que rarement les tributs que leur imposoient les Algériens. Une partie des tribus arabes occupent des demeures fixes et s'adonnent à la culture des terres. Les autres mènent une vie nomade : ce sont les Arabes bédouins. Les Arabes en général sont des peuples guerriers et pasteurs; ils sont excellents cavaliers. Ils ont une physionomie expressive, une figure mâle ; le regard vif et animé, et le teint presque olivâtre. Ils sont d'une taille moyenne ; leur démarche est légère ; leur geste rappelle souvent la noblesse du geste antique(1). Originaires des deux versants du mont Atlas, les Kabyles ou Berbers, se rattachent vraisemblablement aux Gétules et aux Libyens, premiers habitants de cette partie de l'Afrique. Ils sont d'une haute et vigoureuse stature, et leur teint est fortement bruni pur le soleil du désert. Impatients de toute espèce de sujétion, ils n'obéissent qu'à leurs propres cheikhs. Ils parlent la langue berber, qui est complètement distincte de toutes les autres langues de l'Afrique. Cet idiome isolé n'a de rapport, selon le savant M. Klaproth, ni avec les idiomes sémitiques, ni avec les différents dialectes des nègres qui partagent avec les Berbers  les sables de la Libye. Sous le joug du despotisme turc, les Juifs d'Alger

---

(l) Les Arabes furent primitivement un peuple commerçant. Nous produirions, à l'appui de notre assertion, le témoignage de Pline (Lib. VII, Cap. XXVIII), et celui d'Elius Gallus, que l'empereur Auguste envoya en Arabie. Ils s'aguerrirent dans leur contact avec les Parthes et avec les Romains, et plus tard l'enthousiasme mahométan les rendit conquérants, ils aiment naturellement l'indépendance. Leur poésie mérite d'être étudiée : elle respire la religion, l'amour et la liberté.

étoient descendus à un degré de bassesse où il semble qu'il n'y ait que cette nation réprouvée qui puisse croupir.

Le lendemain de notre entrée dans Alger, les janissaires furent désarmés, et ils ne tardèrent pas à être embarqués sur des bâtiments français qui les transportèrent en Asie mineure. Ceux qui étoient d'un âge trop avancé, et ceux qui étoient mariés avec des femmes du pays, furent autorisés à y rester Les Turcs qui furent déportés eurent la faculté d'emporter avec eux toutes leurs richesses particulières. Vaincus, ils apprirent, à leur profit, jusqu'où peut aller la générosité des Français victorieux. Les coutumes, les mœurs, les usages religieux et nationaux furent respectés, quelque différents qu'ils fussent des nôtres. Le général en chef reçut la visite du Dey avec tous les égards dus au malheur. Il lui permit de faire enlever de la Cassauba tout ce qu'il y avoit laissé de son mobilier particulier(1). Hussein-Pacha est un homme d'au moins soixante ans, replet, et d'une taille au-dessous de la moyenne. Sa barbe est blanche, sort regard étoit embarrassé, équivoque, et le malheur étoit empreint sur ses traits. Il étoit vêtu très simplement. Quelques Turcs et plusieurs Maures l'accompagnoient. Il conserva en présence du général en chef une certaine dignité. Le lendemain celui-ci alla lui rendre sa visite : selon l'usage oriental, le Dey offrit le café au général en chef qui l'accepta.

---

(1) Tandis que le général en chef faisoit au Dey les honneurs de la générosité française, un esclave de la suite de celui-ci déroboit la montre du général Desprez. Mais le Dey la fit restituer, désigna au général en chef les hommes de confiance qui devoient enlever ce qui restait encore de son mobilier dans la Cassauba, et dit à M. de Bourmont que s'il s'en présentait d'autres, *il le prioit de leur faire trancher la tête.*

Leur conversation fut longue et intéressante. Votre souverain doit être bien grand, bien généreux, disoit Hussein-Pacha au général en chef, puisqu'il vous a commandé tout ce que vous faites. J'avois cru ma cause juste, niais j'ai été vaincu, et je reconnois mon erreur. Vous avez perdu un fils, et je plains d'autant plus votre malheur, que j'ai moi-même perdu un neveu tendrement aimé. Dieu l'a voulu. Il recommanda aussi ses sujets au général en chef. Le Dey fit preuve dans cette conversation de connoissances supérieures à celles qu'on lai supposoit[1]. Le 10 juillet il s'embarqua avec une suite de plus de cent personnes, hommes et femmes, sur la frégate française *la Jeanne d'Arc*, qui le conduisit à Mahon, où il devoir faire quarantaine avant de prendre la route d'Italie.

---

(1) Le séjour d'Hussein-Pacha à Paris n'a fait qu'ajouter à l'opinion favorable qu'on avait alors conçue de lui.

# HUITIÈME ARTICLE.

La domination despotique des Turcs avoit disparu le gouvernement et l'administration du pays, laissé sans direction, réclamoient les premiers soins du général en chef. Il institua, le jour même de son entrée plans Alger, une commission de gouvernement, chargée d'organiser l'administration générale et les différents services publics du pays conquis. Cette commission fut composée de MM. le baron Denniée, intendant en chef, président ; le général Tholosé, gouverneur de la ville d'Alger ; Firino, payeur-général de l'armée ; Deval, consul de France; d'Aubignosc, lieutenant-général de police de la ville d'Alger. M. Edmond de Bussière fut nommé secrétaire-général de cette commission. Elle agissait sous l'autorité du général en chef ; elle provoqua d'abord la création l'un comité municipal maure, où des hommes intelligents de cette nation furent appelés, et se rendirent très utiles[1]. Par la nomination d'un syndic des Arabes[2], le général en chef se luit en relation

---

(1) Nous avons particulièrement remarqué un Maure, jeune encore, qui parloit français, savoit plusieurs langues européennes, et ne se distinguoit pas moins par ses connoissances que par son esprit.

(2) L'Arabe dont en fit choix pour cet emploi se montra très attaché aux Français, et fut un intermédiaire très utile entre nous et les Arabes.

avec les cheikhs d'un grand nombre de tribus. La commission s'occupa aussi avec soin de l'administration de la justice. L'expulsion de la tyrannie turque étant surtout le but de l'expédition française, le cadi et les tribunaux turcs furent supprimés ; mais les tribunaux maures et juifs furent sagement conservés, et la justice continua à être administrée d'une manière conforme aux croyances, aux mœurs, aux usages, aux coutumes et aux besoins du pays(1). Les Arabes comparurent toujours devant le cadi maure, et les Turcs autorisés à rester à Alger durent se soumettre à cette même juridiction. L'autorité française s'étoit réservé le droit de confirmer et de faire exécuter les jugements. Le général en chef chargea M. d'Aubignosc, homme d'esprit et d'expérience, des fonctions de lieutenant-général de police. On institua une administration des douanes, et un octroi de la ville d'Alger fut établi. L'ordre s'introduisit bientôt partout ; et, en dépit des répugnances radicalement ineffaçables qu'ils puisent contre nous dans leur foi religieuse, les Maures et les Arabes commencèrent à préférer au despotisme turc notre autorité, qui se légitimoit par une action conforme à la justice(2). L'armée ne recueillit de la prise d'Alger, métropole d'un pays stérilisé par la barbarie et par l'incurie mahométane, aucun produit applicable

---

(1) Une conduite différente nous auroit irrémédiablement perdus dans l'esprit de tous les habitants du pays.

(2) Les Turcs sont des Tartares qui ne sont que campés là où ils semblent avoir établi leur puissance. Il suffit de les déloger, de les faire décamper, pour que leur autorité disparoisse avec eux. Mais si l'islamisme est d'ailleurs enraciné dans le pays, la disparition des Turcs n'assure encore que la domination matérielle d'une puissance chrétienne. C'est à celle-ci alors à juger si elle doit se contenter de cela.

à l'amélioration immédiate de sa position matérielle. Le pays ne lui fournit guère que quelques bœufs, et elle n'en resta pas moins obligée de vivre des seules ressources que la flotte lui avoit apportées de France. Pendant plus de vingt jours encore après notre entrée dans Alger, ce fut de Sidi-Ferruch que l'armée tira tous ses approvisionnements qui y avoient été débarqués. Tandis que notre marine, toujours infatigable, en rembarquoit une partie qu'elle venoit décharger à Alger, il fallut qu'une autre partie y fût transportée par terre sur une route de plus de cinq lieues, improvisée dans un pays difficile, et sous le poids d'une chaleur intense ; le transport rigoureusement nécessaire pour fournir à la consommation journalière fut excessivement pénible. Il sembloit que le premier fruit de la conquête dût être le repos sous un toit, dont nos soldats avoient un si grand besoin, et qu'ils avoient si bien mérité. Mais il ne fut pas possible de caserner d'abord plus de deux régiments dans Alger même; les effets de campement, dont le transport par terre étoit alors impraticable, avoient été débarqués à Sidi-Ferruch ; et force fut d'établir les troupes au bivouac, sans tentes, sur les collines brûlantes qui dominent la ville. Là elles étoient exposées, sans défense et sans abri, à la chaleur accablante des jours et à l'humidité pernicieuse des nuits. Elles en souffrirent horriblement[1]. Les fièvres intermittentes, les dysenteries se multiplièrent rapidement dans l'armée. L'air de Sidi-Ferruch, long-temps le dépôt général de nos malades et de nos blessés, et le séjour du camp de Staouéli étaient devenus très malsains. Le 3e de ligne, qui avait eu les honneurs de l'avant-garde pendant une

(1) Qui a tenu compte à nos courageux soldats de tant de cruelles souffrances ?

grande partie de la campagne, et qui était peut-être le plus beau régiment de l'armée lorsqu'elle débarqua sur la terre d'Afrique, vit ses compagnies réduites à huit à dix hommes, bien plus encore par la malignité du climat que par le feu de l'ennemi[1]. Au premier rang des causes qui engendrèrent ces déplorables maladies, nous plaçons le passage subit de l'activité la plus grande à un repos absolu au bivouac, inaction qui pèse comme un cauchemar au caractère français, et l'impossibilité où se trouvoit le soldat de se garantir de l'influence trop contrastée des nuits et des jours. Cependant l'administration, qui jusqu'au jour de notre entrée à Alger avoir recueilli les témoignages universels d'une approbation méritée, étoit généralement accusée de négligence dans le strict accomplissement de ses devoirs ; et bien qu'une excessive exigence fût peut-être le prix injuste, mais conséquent sous un rapport spécieux, des plus grands services qu'il soit possible de rendre, nous croyons que l'administration aurait pu, auroit dû s'épargner ce qu'il y avoit de vrai dans les reproches qui étaient articulés contre elle. On ne sauroit nier que l'absence de cette régularité admirable et de cette activité prodigieuse, si féconde d'abord en heureux résultats, ne fût devenue sensible. Promptement arrivée à force de courage et de valeur au terme de ses nobles travaux, l'armée se trouvait dans une position matérielle plus intolérable que celle où elle avoit été durant les fatigues et les privations inévitables de la campagne. Et les souffrances morales aussi vinrent ajouter leur poids au fardeau

---

(1) L'armée de terre n'a eu que deux mille quatre à cinq cents hommes mis hors de combat par le feu de l'ennemi durant toute la campagne, et la marine n'a, pour ainsi dire, fait aucune perte.

des peines physiques[1].

Si le soldat français est impatient de vaincre, il ne l'est pas moins de voir ses services reconnus par la justice nationale. Les demandes de récompenses honorifiques et militaires qui avoient été adressées au gouvernement déchu, par le général en chef, pour une armée si méritante, étoient pesées avec une si scrupuleuse réserve, que, même en y faisant droit, on eût été accusé de parcimonie. De nombreuses actions d'éclat, des traits brillants de valeur renouvelés tous les jours, en présence d'un ennemi avide de trancher chaque tête que pouvoit atteindre son yatagan, avoient marqué d'un sceau particulier cette campagne, où la palme ambitionnée depuis plus de trois siècles par les plus puissantes nations de l'Europe, avoit été cueillie en vingt-un jours par les enfants de la France. Jamais nos soldats n'avaient mieux répondu à l'attente de la patrie. Le gouvernement qui n'est plus agit comme s'il en avoit jugé autrement ; il fut décidé à Paris que nos jeunes soldats n'avoient pas assez fait en Afrique, pour obtenir le peu de récompenses que celui qui les avoit conduits à la victoire osoit demander pour ses compagnons d'armes ; et le gouvernement marchandoit le prix du sang versé pour l'honneur de la France, lorsqu'il disparut dans une tempête. Les agents du pouvoir qu'elle enfanta ne comprirent pas leur mission ; et, dociles à l'influence des passions les plus étroites, ils eurent peur d'avouer la gloire de l'armée d'Afrique. Leur injustice fut une faute : il est irréparable le tort de ne

---

(1) Lorsque M. le maréchal Clausel a parlé de l'état moral peu satisfaisant dans lequel il a trouvé l'année, il a constaté un fait que nous ne viendrons pas nier.

s'être souvenu qu'à la sollicitation généreuse du maréchal Clausel, que le soleil de juillet avoit lui aussi en Afrique, d'avoir renié une gloire pure de sang français versé par des mains françaises. La marine n'avoit pas été oubliée, et nous applaudissions hautement à la rémunération des immenses services qu'elle a rendus. Mais fut-elle juste cette prédilection en faveur de ceux qui n'avoient pas eu occasion de faire, et qui par conséquent n'avoient pas fait autant que leurs émules plus heureux ? Si les vainqueurs d'Alger ont longtemps attendu, et n'ont pas même reçu du gouvernement à proportion de ce qu'ils avoient mérité, les gages de la reconnoissance et de l'admiration nationales, si le pouvoir mal conseillé a répudié leur gloire, la patrie unanime et la chrétienté tout entière la proclament, et l'écho de l'histoire la répétera.

Une gratification de trois millions, distribuée à l'armée, dont le courage en avoit conquis plus de cinquante à la France, auroit été un acte de justice, dont le général en chef fit vainement la proposition au gouvernement. M. de Bourmont avoit eu aussi la pensée d'affecter au paiement de l'arrière de la Légion-d'Honneur le reliquat des produits de la conquête, après le règlement des frais de l'expédition. Mais il en fut de cette proposition comme de celle d'une gratification à accorder à l'armée, elle resta sans réponse. Il avoit quelque titre à la première dignité militaire du pays, celui qui avoit conçu et exécuté le plan d'une campagne à laquelle applaudissoit le monde entier, reconnoissant de la destruction de la piraterie; celui qui avoir noblement vengé, par une victoire chrétienne, une avanie faite à notre honneur national, qui avoit dirigé une expédition où la guerre payoit la guerre, qui avoit donné à la France la vie d'un fils si digne de la tendresse paternelle. Mais étoit-ce

savoir reconnoître tant de services, que d'imposer au général en chef le tourment de les voir récompensés avant ceux de ses frères d'armes, qu'on sembloit oublier ! N'étoit-ce pas plutôt mettre sa modestie à la torture (1) ?
Nous ne tairons rien de ce que nous croyons être la vérité. Le maréchal, que l'armée avoit toujours vu marcher devant elle, et lui sillonner le chemin lorsqu'il s'agissoit d'affronter le péril, quand le canon se tut, ne se montra peut-être plus assez souvent au soldat. Nous n'ignorons pas que, durant son séjour dans la Cassauba, ses heures furent laborieuses; mais nous savons aussi combien on auroit généralement désiré qu'il eût avec les troupes des rapports directs plus fréquents. C'étoit une opinion très répandue dans l'armée, et contre laquelle nous ne protesterons pas, que les ordres du maréchal ne gagnoient point à passer par la.....

Toute la page suivante est manquante

---

(1) On a reproché au général en chef de n'avoir rien dit à l'armée, lorsqu'il la vit si belle dans la revue qu'il en passa quelques jours après la prise d'Alger. Mais que pouvoit-il lui dire ? avait-il des éloges pour ce qu'elle avoit fait ? Non, il auroit fallu qu'il fût l'organe de l'approbation nationale.

...lard courbé sous le poids de soixante-seize années, réalisa la présence du Verbe éternel. Généraux, officiers et soldats environnoient l'autel ; et après la célébration du saint sacrifice, le prêtre vénérable entonna, de toute la force que l'âge lui laissoit encore, les louanges du Dieu des armées, le chant d'actions de grâces[1].

On avoit trouvé dans la Cassauba un grand nombre d'armes de prix; le maréchal ordonna qu'elles fussent distribuées aux officiers généraux, supérieurs et autres, de toute l'armée. Les magasins de la régence à Alger renfermoient des marchandises et des denrées, telles que blé, gruau, bois à brûler, sel, lin, toiles, cuivre, plomb, huile, marbre, cuirs, cire et, laine. Tous ces objets furent transportés à Marseille et remis à la disposition du gouvernement. Nous ne saurions donner une détermination précise de la valeur de ces marchandises et de ces denrées diverses, mais il est patent qu'elles représentoient plusieurs millions. Nous trouvâmes aussi dans la place d'Alger et dans les forts environnants sept cents pièces de canons en bronze, d'une estimation de trois à quatre millions, et environ mille pièces en fonte, avec une grande quantité de poudre et de projectiles qui ne laissoient pas d'avoir leur prix. En égalant à dix millions la valeur de ces premiers fruits de notre conquête, nous sommes sûr de rester au-dessous du montant d'une appréciation exacte. Ajoutés à la somme de 48,684,527 fr. trouvée dans le trésor de la Cassauba, ces 10 millions produisent un total de 58,684,527 fr. Or, les frais de l'expédition, aussi bien, pour le compte du département de la guerre que pour

---

(1) Nous avons entendu des officiers regretter avec raison qu'on n'eût pas mais toute la solennité désirable dans le chant de ce *Te Deum*.

celui du département de la marine, au ler octobre 1830, s'élevoient à 43,500,000 fr. Il est donc évident que, outre la possession de la plus belle colonie du monde, le résultat immédiat de la campagne d'Afrique a été un bénéfice de 15 millions pour le trésor de l'État. C'est à la bonne foi publique que nous nous adressons : nos annales militaires, si riches de gloire, offrent-elles beaucoup d'exemples d'une semblable campagne ? Dans un siècle où tout se cote, ou le chiffre est en tout la première considération, un tel succès n'a-t-il pas un mérite spécial ?

Le bey de Titteri, dont la félonie éclata depuis, s'étoit empressé de venir faire acte de soumission devant le maréchal, qui lui remit, au nom de la France, l'investiture de son beylick, aux mêmes conditions qu'il la tenoit de la régence. Le maréchal étendit aussi son attention au beylick d'Oran. Hassan-Bey, qui gouvernoit cette province, paroissoit bien disposé en notre faveur. Le maréchal donna mission à M. Louis de Bourmont, son fils aîné et l'un de ses aides-de-camp, d'obtenir de ce bey la reconnoissance de l'autorité française. Parti de la rade d'Alger à bord du brick *le Dragon*, le 22 juillet, M. Louis de Bourmont arriva le 24 en vue d'Oran. *Le Dragon* rallia la petite station française qui croisoit devant cette ville, et M. Louis de Bourmont fit connoître au bey, par un intermédiaire, l'objet de sa mission qui n'étoit autre que la demande de la reconnoissance de l'autorité française, avec la promesse de notre part de respecter la religion, les usages, les coutumes et les habitudes du pays, où rien ne seroit changé. Deux Turcs furent bientôt envoyés par Hassan-Bey, à bord du Dragon, pour s'aboucher avec M. Louis .de Bourmont. Il apprit d'eux que le bey étoit prêt à se soumettre à notre autorité, mais qu'une partie des membres de son divan, qu'il avoit

consulté à ce sujet, avoient manifesté hautement des intentions contraires, et qu'ils l'avoient même abandonner pour grossir les rangs des Arabes révoltés contre lui. Réduit à se défendre contre eux dans son palais, avec sept ou huit cents Turcs qui lui restoient fidèles, Hassan-Bey, convaincu que nous ne voudrions abuser ni de sa position ni de sa confiance, sollicitait vivement l'appui des forces françaises. Les deux envoyés turcs ajoutèrent, qu'il seroit bon, pour rendre les communications mutuelles plus faciles, que la station française vînt mouiller dans le port de Mers-el-Kebir, dont l'entrée, selon les apparences, ne lui seroit pas fortement contestée. Les envoyés turcs étoient à peine partis, que les bricks français *le Voltigeur*, *le Dragon* et *l'Endymion*, mouillaient déjà devant les batteries du fort de Mers-el-Kebir. Force étoit d'occuper le fort pour tenir ce mouillage. Cent dix hommes pris dans les équipages des trois bricks s'élancent à terre, à la vue des consuls étonnés d'Angleterre et de Sardaigne, qui avoient accompagné les deux envoyés du bey, et, conduits par leurs officiers, ils entrent dans le fort au milieu de la garnison turque, stupéfaite de tant d'audace. M. Louis de Bourmont, qui dirigeoit ce coup de main chevaleresque, fait entendre aux Turcs qu'ils n'ont rien à craindre s'ils veulent demeurer tranquilles, mais qu'ils sont morts s'i1s tentent de se défendre : ils s'abstinrent de toute résistance, et nos marins occupèrent le fort, où M. Louis de Bourmont compta quarante-deux pièces de différents calibres en batterie. Le lendemain deux Turcs lui apportèrent la reconnoissance de la souveraineté de la France par le bey.

C'est ainsi que M. Louis de Bourmont remplit avec autant d'habileté que de résolution la mission dont il avoir été chargé. Lorsqu'il leva l'ancre, le 29 juillet, pour faire

voile vers Alger, il entendit le bruit d'une attaque des Arabes contre l'autorité du bey. Le Dragon avoit mouillé lie 3 août dans la rade d'Alger, et le 6 l'expédition destinée à protéger Hassan-Bey contre les Arabes révoltés mettoit à la voile. Le 2le de ligne, une compagnie d'artillerie, un détachement de sapeurs et deux obusiers de montagne, formoient cette expédition, dont le commandement fut confié au colonel de ce régiment. Les deux frégates composant l'escadrille expéditionnaire mouillèrent le 13 août dans le port de Mers-el-Kebir. Le 14, une compagnie d'infanterie remplaçant les marins qui occupoient le fort, et une autre compagnie prit possession du fort San-Gregorio, distant d'environ une lieue du fort de Mersel-Kebir. Un chef de bataillon du 21e de ligne, un capitaine d'artillerie et un capitaine du génie, avec MM. de Peyronnet et de Montholon, officiers attachés à l'état-major du maréchal, se présentèrent chez le bey, et firent, accompagnés de plusieurs Turcs, la reconnoissance de tous les forts de la ville et des environs, pour déterminer ceux qui devoient étre occupés par une garnison française. Mais au premier bruit des événements qui avaient éclaté en France, le maréchal avoit senti le besoin de concentrer toutes ses forces autour d'Alger. L'ordre d'y ramener l'expédition arriva à Oran le 14 août, et il fut exécuté sans retard. La frégate *l'Amphitrite* fut mise à la disposition du bey, pour quitter Oran, si la nécessité l'y obligeoit.

Le gouvernement ayant conçu le projet de faire occuper les anciennes possessions françaises sur la côte d'Afrique, avoir ordonné à M. le maréchal de Bourmont de diriger une force suffisante sur Bône. Le 25 juillet, la brigade Danrémont fut embarquée sur le vaisseau *le Trident* et sur les frégates *la Guerrière* et *la Surveillante*, avec une

compagnie de sapeurs, six pièces d'artillerie de campagne et deux obusiers de montagne. M. le contre-amiral de Rosamel avoit reçu aussi la mission de se présenter devant Tripoli, et d'obliger le chef de cette régence de renoncer et à l'esclavage des chrétiens, et à augmenter ses armements et à exiger des tributs des puissances européennes. Les trois bâtiments qui portoient l'expédition de Bône faisoient partie de la division navale commandée par le contre-amiral de Rosamel. M. Raimbert, agent français, et plusieurs habitants de Bône qui avaient été témoins de notre prise de possession d'Alger, avoient déjà obtenu que la ville de Bône se soumit à l'autorité française, lorsque cette division y arriva le 2 août. Menacés, Par les Arabes, les habitants invoquèrent vivement la protection de nos troupes. M. le contre-amiral, de Rosamel débarqua avec célérité la brigade expéditionnaire. Il continua ensuite sa route, et accomplit sa mission à Tripoli avec toute la fermeté qu'elle exigeoit. Cependant le général Danrémont prit possession de Bône, où il trouva 134 pièces de canon, établit le 6e de ligne dans la Cassauba de cette, ville, et plaça le 49e sur la route de Constantine. Il apprit qu'aiguillonnées par le chef de ce beylick, les populations guerrières des environs se réunissoient pour fondre sur lui. Il s'empressa de couvrir la position du 49e de redoutes armées. Le 6 août, les Arabes et les Kabyles se montrèrent en force ; mais, affrontés avec vigueur par les troupes françaises, et battus habilement par notre artillerie, ils furent mis en fuite sur tous les points. Les dispositions les plus intelligentes avoient été prises par le général Danrémont pour repousser cette vive agression, et il fut dignement secondé par la bravoure des troupes qui combattoient sous ses ordres. Environnés de tribus réunies d'Arabes très belliqueux, le général, les officiers et les

soldats de la brigade expéditionnaire eurent de fréquentes occasions de faire briller leurs talents, leurs connoissances et leur intrépidité. L'ennemi reconnut à ses dépens la supériorité de notre artillerie. Depuis que nous avions mis le pied sur la terre d'Afrique, nous n'avions pas encore été attaqués une seule fois entre le coucher et le lever du soleil. La gloire de rendre vaine une audacieuse attaque de nuit étoit réservée à la brigade Danrémont. Dans la nuit du 11 au 12 août, elle fut assaillie par une multitude d'Arabes qui, à la faveur des accidents du terrain et de l'obscurité, s'étoient glissés jusqu'aux redoutes qui couvroient sa position, ils y furent reçus à la baïonnette, et jonchèrent de leurs cadavres les fossés et les parapets qu'ils avoient osé aborder. Les pertes qu'ils tirent dans ce combat nocturne les dégoûtèrent d'attaquer les positions de notre brigade, autour de laquelle ils se contentèrent de rôder désormais. Mais le 18 août le général Danrémont reçut l'ordre du maréchal qui le rappeloit à Alger avec sa brigade. Les bâtiments qui devoient l'y transporter étoient arrivés devant Bône. Contrarié par une forte brise, rembarquement du matériel ne permit aux troupes de passer à bord que le 20 au soir. Le 21, à midi, elles étoient toutes embarquées. Il avoit fallu jusqu'au dernier moment tenir tête à l'ennemi, qui occupoit nos positions à mesure que nous les abandonnions. Cette expédition mit en relief la capacité expérimentée et le sang-froid du général Danrémont[1].

---

(1) Nous ne fûmes pas témoin de l'expédition de Bône. C'est la seule partie de notre récit où nous ayons parlé d'après les rapports officiels.

# NEUVIÉME ARTICLE.

Pour répondre pertinemment aux questions que pouvoit lui adresser le gouvernement sur la colonisation du pays, le maréchal avoit besoin de l'avoir un peu exploré. Il forma le projet de pousser une reconnoissance jusqu'au pied du petit Atlas ; et la ville de Belida, sur la route d'Alger à Constantine, fut le point sur lequel il résolut de se diriger. Les habitants de cette ville imploroient la protection française contre les Kabyles. Cependant, le 22 juillet, le comité municipal maure avertit le maréchal que le projet de l'excursion qu'il se proposoit de faire dans l'intérieur du pays s'étant ébruité, l'inquiétude agitoit les Arabes voisins d'Alger. Le comité informoit en même temps le maréchal que des députations d'Arabes et de Kabyles des diverses tribus environnantes devaient assister le dimanche suivant, 25 du mois, dans un lieu non éloigné du cap Matifoux, à une grande conférence à laquelle l'aga des Arabes d'Alger était invité à se trouver, et où les tribus se proposoient de prendre l'engagement de vivre en paix entre elles et avec l'armée française. Le comité faisait sentir combien il étoit important de ne mettre aucun obstacle à cette réunion. Le maréchal n'en persista pas moins dans son projet, dont il eût

été prudent peut-être de différer l'exécution de quelques jours. C'étoit surtout l'opinion du général Desprez qu'il ne falloit tenir aucun compte des raisons qui devoient engager à suspendre le départ. Le 23 le maréchal parut d'Alger à deux heures du matin. Son escorte se composoit d'un bataillon d'infanterie légère et de huit compagnies de voltigeurs, d'un escadron des chasseurs d'Afrique, de deux obusiers de montagne, de deux pièces d'artillerie de campagne, et d'un détachement de troupes du génie, avec un convoi de voitures portant des vivres et des munitions, Cette force était placée sous le commandement du général Hurel. Le due d'Escars, dont la division avoit fourni le détachement d'infanterie, accompagnoit volontairement l'expédition. Le syndic des Arabes d'Alger obtint du maréchal de lui prouver son attachement en le suivant avec une trentaine de cavaliers arabes[1]. La reconnoissance conduite par le maréchal traversa toute la belle plaine de la Métidjiah, quelle trouva inculte et couverte d'une herbe abondantes mais brûlée par le soleil là où il n'y a point d'eau. De grands troupeaux de bœufs et de moutons erraient au milieu de cette plaine sous la garde de bouviers et de pasteurs arabes à pied et à cheval. Après une marche d'environ douze lieues communes de France, la petite expédition arriva à Belida, très fatiguée d'une route aussi longue. Une députation des habitants de Belida était venue au-devant du maréchal jusqu'à plus de deux lieues de la ville, pour faire acte de soumission à la France. Cette députation supplia le maréchal d'épargner à la ville le logement des troupes, incompatible avec les murs et les usages musulmans.

---

(1) Nous avons déjà signalé la fidélité de cet Arabe aux, engagements qu'il avoit pris avec nous.

Le maréchal eut égard à cette demande, et promit que la religion, les lois et les coutumes du pays seroient respectées. Le détachement bivouaqua hors les enclos qui avoisinent la ville, et le maréchal s'établit aussi au bivouac avec tout son état-major, dans un beau et vaste clos d'orangers, que les habitants lui avoient offert près et hors de la porte de Belida, du côté d'Alger. La curiosité avoit amené au-devant de nous une partie de la population de la ville. Il y avoit bien des siècles que le sol de cette délicieuse contrée n'avoit pas été foulé par les pas d'un chrétien ; et c'étoit un étrange spectacle que celui de l'arrivée d'un état-major français au milieu de ces Africains demi-nus, que l'avidité de nous voir, bien différente de l'apathie des Algérien, lors de notre apparition parmi eux, précipitoit sous les pieds de nos chevaux. Ils nous versoient à pleine coupe une excellente limonade, qu'urne soif inextinguible nous faisoit trouver encore meilleure. Avant le tremblement de terre dont elle fut victime en 1825, Belida auroit peut-être compté dix mille habitants, mais une partie de cette population repose aujourd'hui dans les vastes cimetières qui environnent la ville. Les vestiges du désastre sont partout visibles. Les habitations de Belida ne sont guère que des huttes; les rues en sont singulièrement étroites et couvertes de roseaux, du haut d'une maison à l'autre, pour empêcher les rayons du soleil d'y pénétrer. Les portes de la ville ont seules quelque apparence architecturale. La situation de Belida, à l'entrée d'une gorge de l'Atlas, dans une contrée prodigieusement fertile et merveilleusement arrosée, sur la route de communication entre Alger et l'intérieur du pays, lui avoir procuré les avantages qu'elle retiroit du commerce. On ne sauroit guère imaginer rien de plus délicieux que les environs de Belida. La terre y est abondamment couverte d'une verdure

riche et variée. Des ruisseaux intarissables descendent de l'Atlas pour féconder le sol ; et l'eau et le soleil s'y rencontrent dans cette heureuse proportion qui produit la végétation la plus luxuriante. Tout le pays n'est qu'un grand bosquet de lauriers-roses, d'orangers et de citronniers. Des canaux d'irrigation, dirigés avec une intelligence qui nous étonna, y distribuent partout le bienfait des eaux. Nous y trouvâmes des oliviers sauvages de neuf à dix pieds de circonférence.

Le 24, de grand matin, le maréchal monta à cheval, traversa la ville, et, suivi d'un foible détachement, s'avança jusqu'à une lieue au-delà à la reconnoissance du pays vers le Mazafran. Il aperçut en revenant des Kabyles qui erroient sur l'Atlas. Le départ avoit été ordonné pour deux heures ; mais quelques coups de fusil se firent entendre vers vue heure. Le maréchal, qui venoit de déjeuner sous l'ombrage des orangers que nous ne nous lassions pas d'admirer, commanda M. de Trélan, son premier aide-de-camp, de voir d'où partoient ces coups de fusil. A peine sorti du jardin d'orangers, M. de Trélan recut une balle énorme à travers le bas-ventre, et tomba mortellement frappé. Des voltigeurs le rapportèrent dans le jardin. La fusillade devint vive autour du quartier-général. Le maréchal monta à cheval, et, suivi de son état-major, rejoignit, au milieu des balles qui arrivoient de toutes parts, sa petite troupe, dont il étoit séparé de quelques centaines de pas. Plusieurs chirurgiens avoient sondé la blessure de M. de Trélan, et elle avoit été reconnue mortelle. Des voltigeurs l'emportoient lorsqu'il rendit le dernier soupir. Ce brave officier étoit époux et père ; et il expira en recommandant à ses amis sa femme et ses enfants. M. de Trélan étoit aide-de-camp de M. de Bourmont depuis dix-huit ans, et sa mort si fatale

fut un coup de poignard dans un cœur déjà cruellement déchiré[1]. Réuni à toute son escorte, le maréchal ordonna qu'on se mît en marche. Si nous n'oserions pas affirmer qu'il eût été possible, malgré l'épaisseur des broussailles et des massifs d'arbres qui couvrent le pays, d'éviter cette surprise, nous pensons au moins qu'on aurait pu user de plus de précautions. Les habitants de Belida ne prirent peut-être point part activement à cette agression, mais nous ne croyons pas qu'ils ignorassent les desseins des Kabyles contre nous. Environnée de toutes parts de nuées de Kabyles, que quelques Turcs dirigeoient vraisemblablement, notre colonne si foible de nombre commença en bon ordre son mouvement de retour. Nos féroces agresseurs poussoient des cris horribles, et nous affrontoient avec une témérité inconcevable, dont nous avions vu peu, d'exemples durant la campagne. Notre petite troupe ne présentait guère qu'un effectif de douze à quatorze cents hommes, et nous étions enveloppés par plusieurs milliers de Kabyles. Dans leur ignorance de la supériorité de l'ordre sur le nombre, ils s'imaginoient que nous allions tous être la proie de leur barbarie. Mais leur audace vint se briser contre le courage imperturbable de nos soldats. Cependant les deux premières heures de marche furent d'autant plus difficiles que nous parcourions un terrain couvert de haies, de broussailles et de massifs d'arbres. La vue des Arabes d'Alger qui marchoient au milieu de nous, et qui eussent volontiers combattu si le maréchal ne les eût pas retenus, contribua aussi sans doute à exaspérer les Kabyles. M. Chapelié,

---

(1) Il mouroit le 24 juillet, et Amédée de Bourmont avoit reçu le coup mortel le 24 juin. Cette similitude de date venoit comme ajouter à tant de douleur.

capitaine d'état major, avoit été envoyé, avant que nous fussions attaqués, pour reconnoître le lieu où nous devions bivouaquer le soir. Il précédoit notre colonne avec deux compagnies d'infanterie et un peloton de, chasseurs, et, à force de bravoure, cette petite troupe se frayoit un chemin à travers des fourmilières d'ennemis qui la cernoient de toutes parts, lorsque notre escadron des chasseurs d'Afrique put profiter du terrain devenu plus praticable pour exécuter une charge, qui fit justice de cette multitude de Kabyles. Le prince Frédéric de Schwartxemberg, major de cavalerie au service d'Autriche, qui étoit venu en Afrique pour être témoin de l'expédition française, avoit mis pied à terre et s'étoit placé, un fusil à la main, parmi les voltigeurs qui marchoient avec le capitaine Chapelié. L'intrépidité dont il fit preuve lui gagna la sympathie de nos voltigeurs. Un fils aussi d'un héros polonais mort dans nos rangs, le jeune Poniatowski, teignit sa lance du sang d'un Kabyle. Ç'étoit bien le spectacle du triomphe de l'esprit sur la matière, de la civilisation sur la barbarie -île voir notre mince colonne cheminer d'un pas assuré au milieu des hordes de montagnards de l'Atlas qui l'enveloppaient entièrement(1). Quand nous voyions qu'ils se groupoient sur un point, nous leur lancions tantôt des obus, et tantôt, avec plus dé succès, notre rapide escadron. Malgré les difficultés du terrain, les charges de notre cavalerie furent brillantes. Le général Desprez, s'étant éloigné seul de la colonne, allait explorant le pays, lorsque quelques cavaliers ennemis se mirent à le

(1) Nous aurions voulu pouvoir communiquer à nos lecteurs toutes les impressions que nous avons ressenties dans cette journée où nous avons tant vécu ; mais nous nous sommes trouvé impuissant à y parvenir.

mirent à le guetter. Un cri se fit entendre dans les rangs, que le général Desprez allait être pris. Soudain le maréchal tire l'épée, et s'élance de toute la vitesse de son cheval, suivi seulement de trois ou quatre officiers et de quelques chasseurs, vers le général Desprez, qu'il vit bientôt revenir vers la colonne. Ce ne fut que vers huit heures du soir que les Kabyles, qui nous harceloient sans relâche depuis deux heures de l'après-midi, se retirèrent dans leurs montagnes. Mais afin de n'être pas obligé de recommencer le coup de fusil avec eux le lendemain matin, nous continuâmes à marcher jusqu'à onze heures, pour arriver à une fontaine voisine de quelques figuiers, où le syndic des Arabes nous avait conseillé d'établir notre bivouac pour la nuit. Le maréchal avait été rejoint, avant d'y parvenir, par M. de Bois-le-Comte, major de cavalerie, qui lui apportoit des dépêches de Paris[1]. Le 25 au matin le maréchal rentra dans la Cassauba, Il y avoit eu tant d'ordre dans notre marche, quoique le retour nous eût été disputé pendant plus de six heures par un ennemi je ne sais combien de fois plus nombreux que nous, que, notre perte ne s'élevoit guère à plus de soixante hommes tués ou blessés. Le blâme n'a pas été épargné à cette excursion ; mais, c'est n'en avoir pas compris le but que de reprocher au maréchal de l'avoir dirigée lui-même. Elle fut intempestive, voilà ce que la critique doit constater ; mais la justice veut qu'on ajoute qu'il n'y a rien de plus à y reprendre.

Cependant la nouvelle du retour de Belida fut accueillie comme une défaite à Alger et dans tous les, environs. Les Kabyles crurent nous avoir battus, les Arabes

---

(1) Si cet officier n'avoit pas été obligé d'accorder un peu de repos aux chevaux des quelques chasseurs qui l'escortoient.

n'eurent plus avec nous les mêmes relations, et les Turcs, dont on avoit toléré le séjour à Alger, se mirent en rapport avec les tribus qui nous étoient devenues hostiles. Le consul d'Angleterre ne resta point étranger à ces menées. Mais le maréchal fit traduire devant les tribunaux militaires les Arabes accu ses d'avoir agi contre l'autorité française, et ordonna que tous les Turcs fussent embarqués et déportés.

Ici, aux faits de l'expédition succèdent les événements politiques, que ne comprend pas le cadre que tous nous sommes proposé de remplir dans cette publication. Notre récit ne seroit plus l'expression de notre témoignage, et c'est à un autre de venir déposer à son tour. Si nous avons réussi, d'ans cette courte esquisse, à donner quelque idée de ce que fut réellement l'expédition d'Alger, nos foibles efforts ont atteint le but auquel nous aspirions. La gloire de l'armée d'Afrique a passé par toutes les épreuves, et celle de la calomnie ne lui a pas même été épargnée ; mais elle n'en est sortie que plus brillante. Une commission d'enquête, nommée après une mutation politique qui ne permet pas de douter de la sévérité avec laquelle les opérations et les recherches ont été faites, a déclaré expressément que *rien n'a été détourné du trésor de la Cassauba, et qu'il a tourné au. contraire tout entier au profit du trésor de France*. M. le maréchal Clausel a, dans un ordre du jour, *donné l'assurance à la France que l'armée n'a aucun reproche à se faire*. Considérée d'un point de vue élevé, la campagne d'Afrique est, comme les Croisades, selon l'expression de notre savant collaborateur M. le baron d'Eckstein, *une guerre de la liberté sainte contre la nature sensuelle et impie*. Il marquera dans les destinées de l'humanité ce nouveau coup porté à l'islamisme chancelante[1].

(1). Nous appellerons ici l'attention de nos lecteurs sur ces

Avoir refoulé la barbarie jusqu'au pied de l'Atlas, n'est-ce pas un progrès, qui peut être immense, vers la régénération catholique du monde ? Cette expédition sera grande dans l'admiration de la postérité, comme elle est déjà grande dans la reconnoissance de l'Europe chrétienne.

La colonisation du pays conquis est aujourd'hui le problème dont la solution peut avoir une influence incalculable sur la civilisation universelle. Mais nous ne sachions pas que personne se soit encore avisé de s'élever à cet égard à la hauteur `des vues qui seules seroient fécondes en résultats(1). Qu'avons-nous trouvé dans toutes les parties de la régence d'Alger dont la victoire nous a ouvert l'entrée, chez les Maures et chez les Arabes, plus encore peut être

---

paroles de M. de La Mennais, dans l'Avenir du 22 décembre 1839. « Et maintenant tournez vos regards vers l'Orient voyez l'islamisme s'écrouler avec les institutions politiques auxquelles son existence est irrévocablement attachée. Au-delà, voyez la même cause agir dans l'Inde, et miner journellement les seules bases qui soutiennent encore le vieil édifice religieux de ses opiniâtres habitants. Voyez la Chine elle-même, conservant à la vérité ses lois antiques, mais privée désormais presque entièrement de l'esprit qui les animoit et en faisoit la force. Oui certes il se prépare quelque chose d'extraordinaire ; une grande époque approche, ou plutôt elle commence déjà ; jam albescit messis. » .

(1) Nous n'avons pas la prétention non plus d'exposer ici un système de colonisation. Nous livrons seulement au public quelques idées que la vue des lieux nous a inspirées. Mais nous insistons, sur ce point, que le Mahométan est immiscible a nous, comme l'a si bien dit M. de Maistre. Le passage suivant, que nous empruntons au chef-d'œuvre de ce grand penseur, est d'une vérité d'observation qu'aucun homme instruit ne contestera.

« Elles pourroient (la loi chrétienne et la loi musulmane) se toucher pendant l'éternité, sans pouvoir jamais s'aimer. Entre elles

que chez les Turcs ? Une foi religieuse profondément enracinée, vivace et ardente. Voilà ce que ne peut pas ignorer quiconque a seulement entrevu le pays. Cette foi, quoique monstrueusement erronée, n'en est pas mains une croyance à quelque chose de vrai, si peu que ce soit car le mahométisme est une secte du christianisme, une pensée profondément altérée, empruntée à la loi de vérité. Or chacun sait que chez les peuples mahométans les institutions politiques ne sont qu'une extension de la loi religieuse. A moins d'exterminer la Population qui couvre aujourd'hui le sol, il n'y a donc de changement fondamental, de mutation sociale à espérer dans toute la régence d'Alger, que par l'effet d'une conversion religieuse. Quand l'homme se présente quelque part en son propre nom, sans mission divine en deux mots, il n'a rien à répondre à qui lui demande d'où et pourquoi il vient : c'est l'Evangile à la main qu'il a porté la civilisation partout, depuis la rédemption de

---

point de traités, point d'accommodements, point de transactions possibles. L'une ne peut rien accorder à l'autre, et ce sentiment même qui rapproche tout ne peut rien sur elles. De part et d'autre les deux sexes n'osent se regarder ou se regardent en tremblant, comme des êtres d'une nature ennemie que le Créateur a séparés pour jamais. Entre eux est le sacrilège et le dernier supplice. »

C'est donc la conversion du pays que vous proposez, me répondra-t-on ? Oui certainement, bien que nous sachions qu'elle ne peut être que lente et progressive. Si l'on ne cherche pas à convertir, on sera obligé de tuer. Cette alternative est bien digne des méditations de ceux qui mous gouvernent. Si l'on proposoit au ministère d'adjoindre quelques missionnaires vraiment catholiques ait nouveau gouverneur qu'il envoie dans la colonie, on seroit peut-être accueilli par un rire de pitié. Et cependant le temps et l'expérience pourront bien démontrer, jusqu'à une triste évidence, que le conseil n'étoit pas si ridicule.

l'humanité. Les fauteurs d'indifférence en matière de foi, les parleurs de *fanatisme* et de *préjugé* religieux, raisonnent autrement, nous ne l'ignorons pas ; mais le monde n'ignore pas non plus leur impuissance à jamais rien fonder. Non, il n'y a de durable établissement possible pour nous dans cette partie de l'Afrique septentrionale que par la substitution de l'Evangile au Koran. Remplacer progressivement le despotisme de la forcce par le règne de la persuasion, voilà la direction à imprimer à notre système de colonisation. C'est à saper, la base religieuse sur laquelle le sultan faisoit reposer sa suzeraineté sur les puissances barbaresques, que, doivent s'appliquer tous nos efforts. En dépit de la facilité superbe avec laquelle le sabre turc tranchoit leurs têtes, les Maures et les Arabes, sans regretter des maître trop inflexibles, sont impatients de notre autorité, parce qu'ils n'y ont pas foi. Mais au Maure, qui a besoin d'être protégé, montrons une religion protectrice du foible contre le fort; appelons à la liberté chrétienne et l'Arabe qui cherche l'indépendance dans les déserts, et le Kabyle qui croit la trouver dans les montagnes. Pour engendrer ces peuples à une nouvelle vie, pour les faire naître à notre civilisation, que leur foi égarée soit remise dans le vrai chemin, et le reste s'ensuivra naturellement. Mais pour user l'erreur, il faut du temps, de-la persévérance, une connoissance réelle des besoins de l'homme en général, et de ceux du pays particulièrement où l'on prétend introduire la sociabilité. Si, à des populations vierges des sophismes destructeurs du principe vital de l'existence humaine, on va demander l'abjuration de leur foi, qui est leur vie, sans avoir rien de mieux à leur offrir en échange, et qu'on espère qu'elles se suicideront ainsi, on prouve que qui doute de tout ne se doute de rien. C'est parce que nous savons qu'une raison

morte domine encore dans les conseils politiques de notre époque, que nous nous sommes fait un devoir de ne rien taire de notre conviction, et la pensée que notre parole seroit probablement la voix de celui qui crie dans le désert ne nous a pas même imposé silence.

Après avoir indiqué le seul mode de colonisation que nous croyions applicable à l'ancienne régence d'Alger, il nous reste peu de choses à dire des moyens secondaires qui peuvent concourir à fertiliser le pays dans son intérêt et dans le nôtre. Il est cependant un point capital sur lequel nous insisterons : une extension précipitée donnée à nos entreprises de colonisation compromettroit et même perdroit peut-être tout. Il ne doit être question, aujourd'hui d'établir, je ne dirai pas un système colonial selon l'entente ordinaire de l'expression, mais un système de liberté agricole, industrielle, manufacturière et commerciale, que dans la portion de territoire comprise entre la Méditerranée au nord, l'Atlas au sud, l'Aratch à l'est, et le Mazafran à l'ouest. Telle est aussi l'opinion de M. le maréchal Clausel, qui nous semble à cet égard ne laisser rien à désirer dans l'étude qu'il a faite du pays[1]. Voici comment il s'exprime dans, une lettre qu'il a rendue publique : « Vouloir établir notre autorité immédiatement dans les beylicks d'Oran et de Constantine, et même dans le beylick de Titteri, ailleurs

---

(1) Maintenant qu'on paroît commencer à se douter de ce que peut devenir Alger colonisé, nous dirions, nous, évangélisé, on devroit vouloir profiter des notions si justes qu'a données sur le pays M. le maréchal Clausel, qui l'a bien observé. Comme moyens matériels, ceux qu'il conseille d'adopter et Peut-être même une partie de ceux que l'on suit aujourd'hui sont louables dans leur ensemble mais ils faudroit qu'ils fussent vivifiés par l'introduction du christianisme, source de toute civilisation.

enfin que dans les environs d'Alger, c'est un projet qu'on peut rêver dans un bureau, mais que quiconque a la moindre connoissance sérieuse du pays sait impossible. Cela ne pourroit se faire qu'au moyen de colonnes mobiles qui feroient de grandes pertes, et que les moyens de transport de vivres et de munitions ne pourroient suivre. » Faire ce que propose M. le maréchal Clausel, ou ne pas réussir, voilà l'alternative qui s'offre à nous : la fondation de notre établissement dépend du choix que cous ferons. Et qu'on y prenne bien garde; Alger est la plus belle colonie du monde, la plus riche d'avenir ; et lorsque l'ère des colonies lointaines touche évidemment à sa fin, celle-ci est à notre porte. Un grand changement dans le commerce du monde, un retour au chemin direct qu'il doit suivre entre l'Inde et l'Europe se prépare déjà, sachons au moins y coopérer et en profiter comme la Providence nous laisse libres de le faire.

La plaine de la Metidjiah, et généralement toute l'étendue de territoire comprise entre les limites que nous avons proposé de prescrire à notre premier établissement, présentent un sol reposé depuis plusieurs siècles, d'un défrichement facile, et où l'on est sûr de trouver d'épaisses couches de terre végétale. Sous la latitude de ce beau pays les germes de presque tous les végétaux des tropiques se développeront, rapidement. Il n'attend qu'une culture intelligente pour produire abondamment le sucre, l'indigo, le coton, le café, le vin , le riz, le chanvre, le lin, le, tabac et le blé ; le mûrier et l'olivier s'y plairont singulièrement. On y recueillera les fruits du figuier, du grenadier, de l'oranger, du citronnier, du pistachier, du jujubier, du bananier, et les dattes du palmier. Bientôt nous n'irions plus chercher les denrées transatlantiques qu'à quelques journées de navigation

de Marseille. Les travaux de l'horticulture aussi, ne peuvent pas manquer d'être fructueux dans les environs d'Alger. Les pluies y sont rares, mais les rosées y sont très abondantes et les sources nombreuses. Le pays nourrit beaucoup de bœufs ; l'espèce en est petite, mais bonne, et elle est susceptible d'amélioration. Nous y avons trouvé de beaux troupeaux de moutons, dont la race peut aussi être améliorée. Le chameau sera très utile à l'agriculture et au transport des denrées. Les chevaux des Arabes de la régence algérienne sont médiocres, mais agiles, vites, sobres et infatigables. Cette race a des qualités précieuses que l'éducation doit perfectionner beaucoup. La côte abonde en poisson. Cette précieuse colonie nous fournirait des laines, des cuirs et de la cire. Nous en pourrions en tirer aussi des plumes d'autruche et une grande quantité de peaux de lion, de tigre et de panthère, qu'on emploie à différents usages, et dont on feroit de magnifiques fourrures. L'Atlas recèle des mines de toute espèce. Enfin nous n'achèterons plus la faculté de pêcher le corail dans ces parages. Ce n'est pas non plus une occasion à laisser échapper, que celle de nous créer un port militaire de l'autre côté de la Méditerranée dans laquelle d'ailleurs nous ne possédons que Toulon. Mais il s'agit de fonder sur une large base, et de n'accroître que progressivement une colonie européenne, où les douanes et les lois prohibitives soient inconnues, où l'Italien, l'Espagnol, l'habitant des îles Baléares, quiconque se présentera enfin, jouisse avec sécurité, comme le Français, des fruits de son labeur, où la justice soit égale pour tous, Qu'Alger soit un port franc et libre, ouvert aux navires du monde entier, et bientôt on y verra flotter les pavillons de toutes les nations. Une colonie ainsi entendue ne tarderoit pas à produire abondamment et à consommer beaucoup ; sa

position géographique la rendroit, en outre, l'intermédiaire d'un commerce qui finiroit par s'établir, entre notre Europe et l'intérieur de l'Afrique. L'avare cupidité des Arabes est excessive, et nous, pourrions, la rendre profitable à eux et à nous. Il importe surtout de ne pas tourmenter les Kabyles dans leurs montagnes, mais de les châtier sévèrement lorsqu'ils tenteroient quelque incursion sur les terres de la colonie.

L'astronomie et la géographie profiteroient aussi de rétablissement d'une colonie européenne sur ce beau littoral, et se seroit un champ presque intact et vaste, où les sciences physiques et les sciences naturelles moissonneroient largement.

FIN